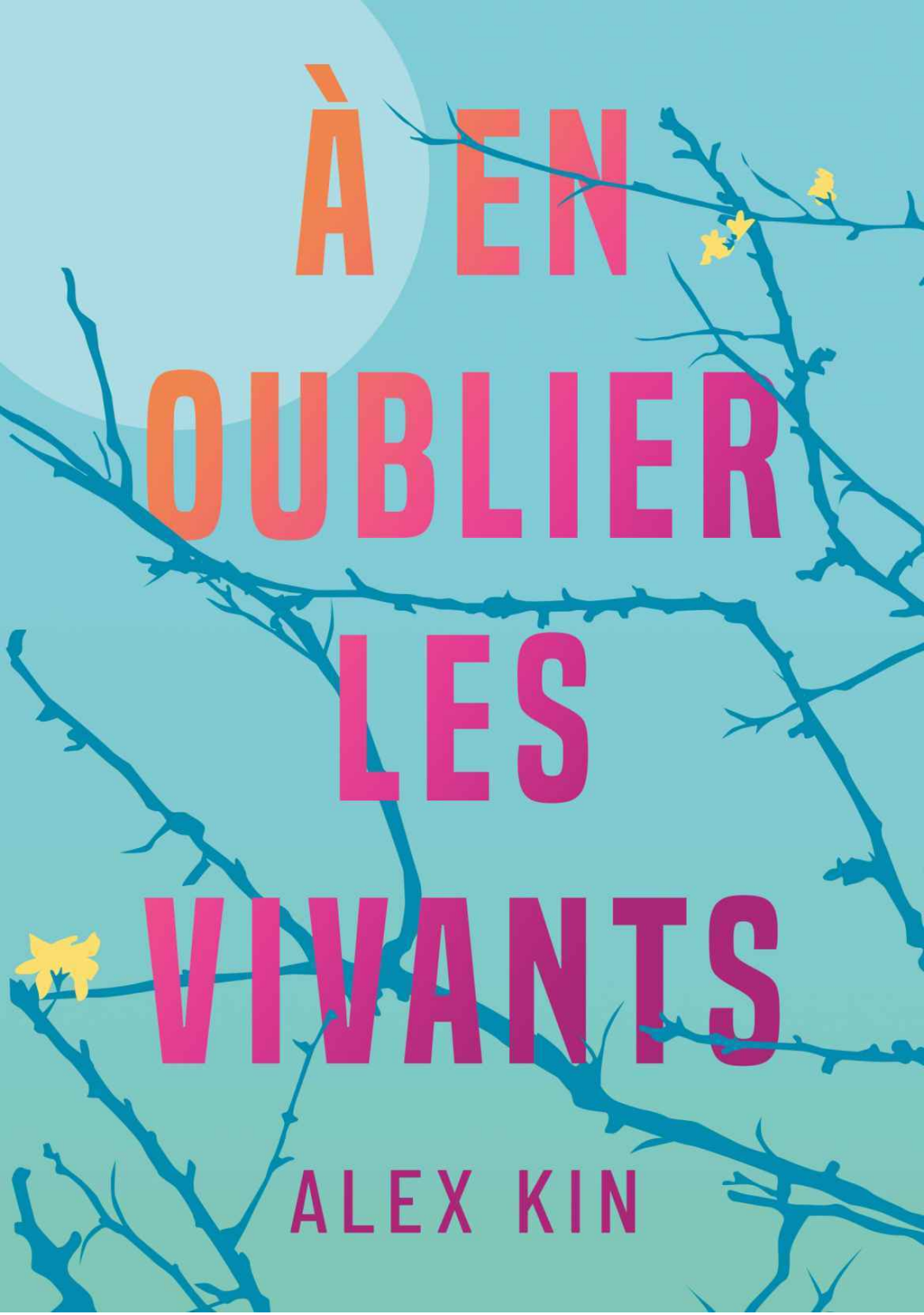
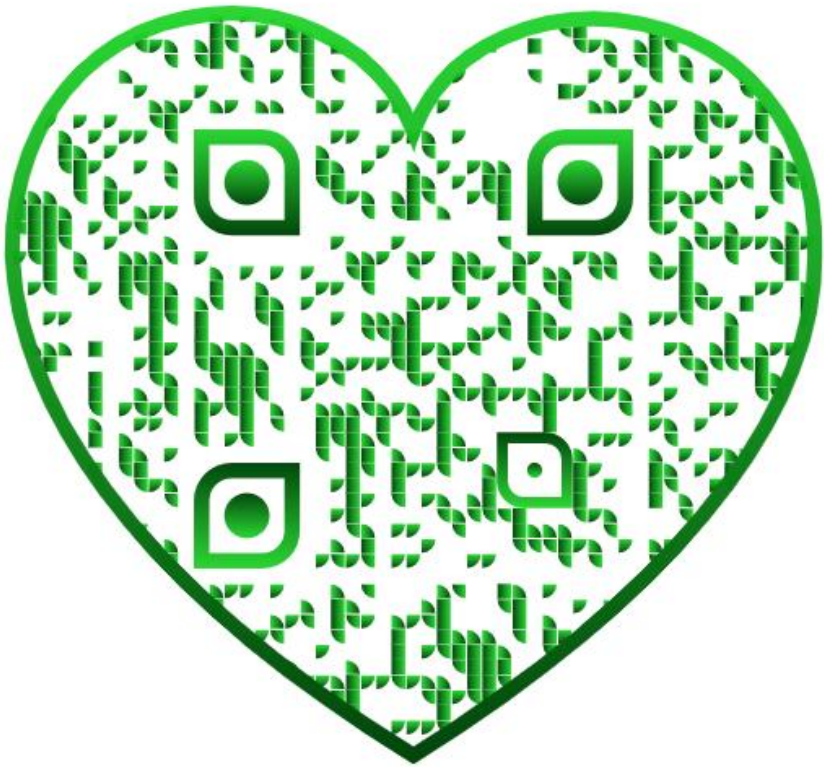

À EN OUBLIER LES VIVANTS
ALEX KIN



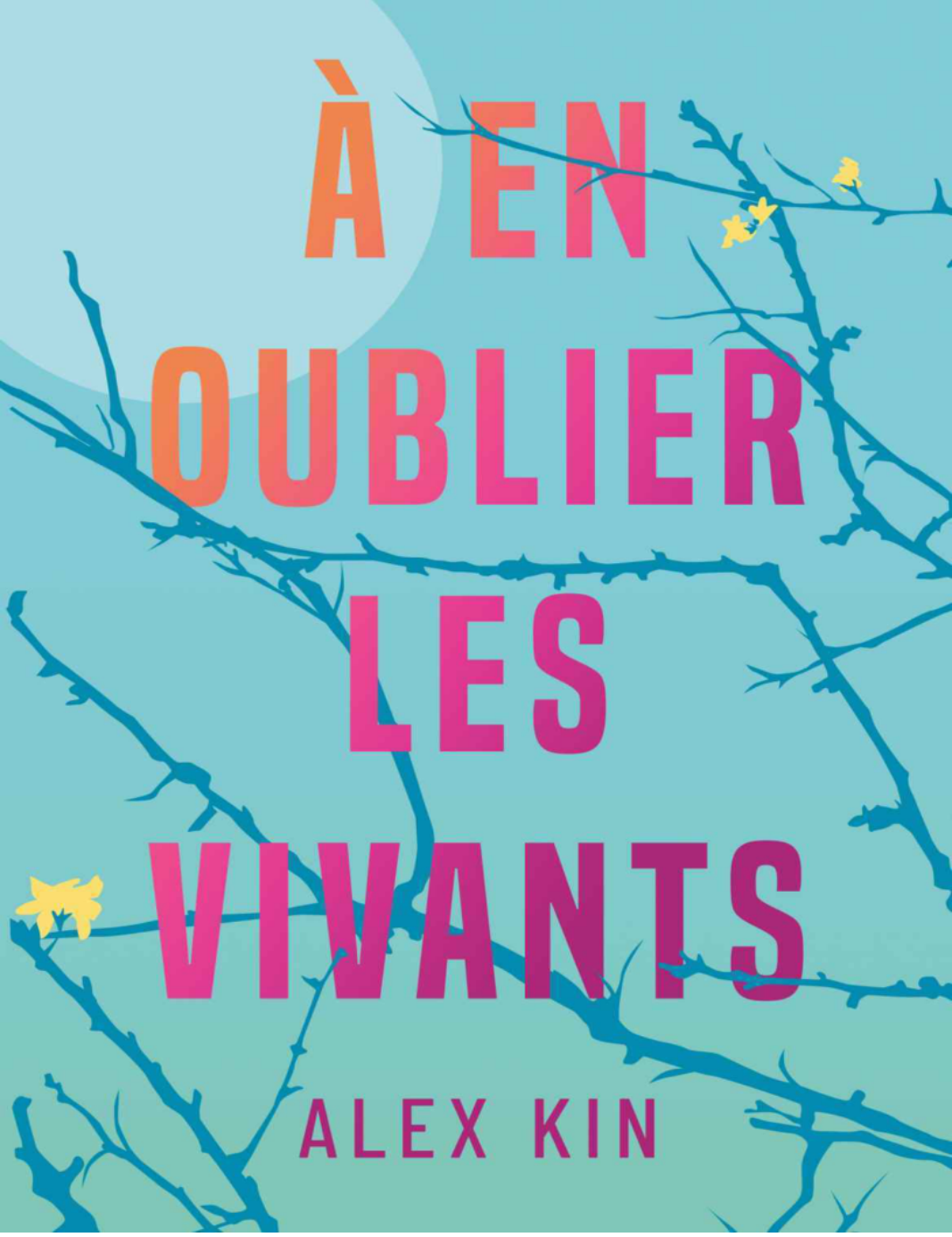

À EN
OUBLIER
LES
VIVANTS
ALEX KIN

Illustration de couverture :
© 2Li

© Alex KIN, 2025

Dépôt légal : mai 2025

A. KIN
37250 VEIGNE

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits
et responsable du contenu de ce livre.

De la même autrice :

Mon prince ne viendra pas (Tant pis, je ferai sans !)
(2019)

J'ai épousé mon prince (Merci du cadeau !)
(2021)

Mon prince (et autres mésaventures !)
(2022)

Notre échappée belle
(2020)

Pour nous sauver
(2020)

Lila & Noé
(2023)

Un vent de folie et d'amour
(2022)

Un Noël de cinéma
(2022)

Mon plus beau rôle dans ta vie
(2023)

Le Village des miracles de Noël
(2024)

Aux éditions HarperCollins :

Alerte : avalanche d'amour et tempête de flocons
(2021)

Coécrit avec Georgina Tuna Sorin, Claire Bertin et Linda Da Silva :

La Lumière de nos vies
(2024)

Aux rencontres qui bouleversent l'existence.

Aux hommes qui ouvrent leur cœur.

Aux guerrières qui sauvent les princes en détresse.

1.

Tristan observait les ténèbres en dessous de lui. L'obscurité l'empêchait de distinguer les flots mouvementés, mais il les devinait aux grondements bouillonnants qui s'élevaient du fleuve. Les mains crispées sur la rambarde, il gardait le regard fixé vers la nuit, indifférent aux vibrations du pont causées par la circulation.

Il était venu là à de nombreuses reprises depuis son arrivée dans cette ville, sans cesse poussé vers ces lieux par une obsession morbide. Il s'imaginait enjamber le garde-corps et plonger dans les eaux tumultueuses pour en finir, une bonne fois pour toutes, avec la douleur immense qui emplissait son existence.

Pourtant, chaque fois, il faisait demi-tour pour rentrer chez lui, sans avoir osé sauter le pas. Il ne comprenait pas ce qui le retenait. Il avait tout perdu. Ceux qu'il aimait se trouvaient ailleurs, dans un endroit qui lui restait inaccessible de son vivant. Malgré son désir de les revoir, il ne parvenait pas à se résoudre à cette issue fatale.

Il voulait croire qu'il existait un monde où il les retrouverait. Il ne pouvait accepter le néant, la fin définitive de sa relation avec Francesca. C'était la seule chose qui le retenait sur Terre : si elle l'attendait bien quelque part, elle n'admettrait pas qu'il se hâte de la rejoindre.

Elle ne lui pardonnerait pas qu'il abrège sa vie. S'il la retrouvait, un jour, dans cet au-delà hypothétique, il aurait à subir son courroux pour s'y être aventuré avant l'heure. Aux yeux de Fran, l'existence avait bien trop de prix pour ne serait-ce qu'envisager de l'écourter.

Tristan devait endurer patiemment l'horrible épreuve de leur séparation jusqu'à ce que la mort le rattrape et le soulage enfin de ses tourments. C'était cet espoir qui le maintenait en vie. S'il imaginait qu'elle avait disparu pour de bon, plus rien ne le dissuaderait d'enjamber la barrière pour se jeter dans le fleuve. La perspective de faire taire son chagrin pour l'éternité était si tentante ; tout plutôt que de supporter ce fardeau pendant des années, des décennies.

Pourtant, ce soir-là, comme tous les autres soirs, il renonça à en

finir. Il reprit le chemin de son appartement, accablé. L'existence de Tristan se résumait désormais à ce fatalisme. Il guettait le jour où la grande faucheuse s'abattrait enfin sur lui. Mais la mort possédait un sens de l'humour déplorable ; elle se jetait sur les innocents qui n'envisageaient pas sa visite, et se dérobait aux impatients.

Il rentra chez lui. Il n'alluma aucune lumière. Seul filtrait le halo jaunâtre d'un lampadaire à travers les volets fermés à l'espagnolette. L'été avait pris de l'avance, la canicule s'était installée depuis deux semaines, alors que le mois de juin n'avait pas encore commencé. Une chaleur étouffante régnait dans l'appartement.

Tristan ouvrit les fenêtres. Il ne réussit qu'à créer un mince courant d'air. Il s'affala dans un fauteuil pour s'abîmer dans ses pensées, le regard perdu vers les photos du passé. Il se remémora sa rencontre avec Francesca. Il était tombé amoureux de son rire avant même de la voir. Invité à une soirée chez des amis, il était dans l'entrée en train d'enlever son manteau quand il avait entendu une femme s'esclaffer joyeusement. Ce son mélodieux l'avait subjugué et il s'était empressé de gagner la salle de réception pour découvrir cette mystérieuse inconnue.

Il avait parcouru l'assemblée des yeux. Son regard s'était arrêté sur une femme magnifique qui riait à gorge déployée. Il se rappelait encore sa robe verte, qui mettait son teint hâlé en valeur, le collier en or à son cou. Et ce rire… Il en avait eu le souffle coupé. Elle avait tourné la tête vers lui, et elle lui avait souri. Tristan avait compris à cet instant précis qu'il était fichu, que son cœur ne lui appartenait plus et que Francesca pouvait en faire ce qu'elle voulait. Il ne croyait pas au coup de foudre, et pourtant il avait su qu'elle était la femme de sa vie à la seconde où le regard de Fran avait croisé le sien.

Tristan se torturait en convoquant son passé. Il commençait toutes ses nuits de cette façon. Le sommeil le fuyait, ou plutôt il fuyait le sommeil. Il préférait rester en compagnie de ses souvenirs. Lorsqu'il dormait, il plongeait dans d'horribles cauchemars. Il revoyait la voiture percuter Francesca et la projeter dans les airs comme une poupée désarticulée. Puis son corps retombait lourdement sur le sol, inerte, et ses membres formaient des angles incongrus. Il avait tout de suite compris, même si son cerveau avait refusé d'intégrer l'information. C'était une erreur magistrale de l'Univers, un séisme inenvisageable. Et pourtant, il courait déjà vers elle en hurlant, devinant que tout était terminé, que son existence venait de lui être arrachée en une fraction de seconde. Il ne pouvait pas survivre à ce drame.

Nuit après nuit, il revivait cette scène insoutenable, et matin après matin, en se réveillant, il se demandait comment il pouvait encore être de ce monde. Alors il retardait le moment de se coucher, diminuant

ses heures de sommeil au-delà du raisonnable, pour limiter ce temps cruel pendant lequel son inconscient s'emparait du pouvoir.

Assis au fond de son siège, le regard dans le vague, il remplissait son esprit des jours heureux aux côtés de Fran. Il espérait empêcher les mauvais souvenirs de refaire surface ; malgré tout, ils parvenaient toujours à se frayer un chemin.

Il somnolait depuis plus d'une heure dans son fauteuil lorsque des éclats de rire le tirèrent de sa prostration. Deux femmes aux voix suraiguës bavassaient sous ses fenêtres.

— Au secours, j'ai les pieds en compote ! se plaignit l'une d'entre elles.

— Quelle idée aussi de porter des talons pareils pour aller danser ! se moqua l'autre.

— Je n'ai pas le choix si je veux dépasser du comptoir pour me commander à boire !

Elles s'esclaffèrent et poursuivirent leurs babillages insignifiants pendant de longues minutes. Quel manque de respect ! Tristan sentit l'agacement le gagner. Il ne souhaitait pas s'infliger ce tapage. Il ne supportait plus la moindre contrariété. Il ne tolérait plus personne, et encore moins les êtres sans cervelle qui peuplaient cette Terre en grand nombre, alors que sa Fran avait disparu. Cette injustice le rendait fou, il avait envie de hurler de rage et de désespoir.

Enfin, au bout d'un quart d'heure de conversation insipide, les péronnelles consentirent à cesser leur raffut. Des talons claquèrent sur le trottoir, puis le silence reprit ses droits ; et avec lui, les angoisses de Tristan. Cette nuit promettait d'être longue.

2.

Tristan émergea au petit matin, épuisé par cette nuit presque blanche. Il s'assit au bord du lit, écrasé par la perspective d'une nouvelle journée sans intérêt. Il ne savait plus où puiser l'énergie pour avancer. Se lever lui demandait un effort considérable.

Il resta prostré un instant avant de trouver le courage de se mettre debout. Il effectua un détour par la cuisine pour faire couler le café, puis il alla prendre une douche. En ressortant de la cabine, il essuya la buée du miroir avec sa main, découvrant petit à petit le visage hagard qui l'observait dans la glace.

Ses doigts glissèrent vers la barbe qui ombrait ses joues. Autrefois, il se rasait consciencieusement chaque matin. La peau fragile de Francesca ne supportait pas la moindre irritation, et pour rien au monde il ne se serait privé de ses baisers. Désormais seul, il n'éprouvait plus le besoin de se rendre présentable.

Tristan travaillait depuis son appartement. Il n'allait au bureau qu'une matinée par semaine, pour assister à la réunion d'équipe. Son patron lui avait imposé cette condition pour lui permettre de se terrer chez lui le reste du temps. C'était l'unique jour où Tristan s'obligeait à se raser pour retrouver une apparence humaine et effacer un peu l'image de l'ours dont il avait emprunté le caractère.

C'était un bon employé. Il ne prenait quasiment jamais de vacances. Son travail lui occupait l'esprit, il l'empêchait de ressasser son chagrin. Pour quelle raison aurait-il choisi de se retrouver face à lui-même ? Il passait son temps enfermé, en tête à tête avec sa désolation. Il ne voyait personne. Il n'avait pas envie de rencontrer du monde et, de toute manière, il avait peu de connaissances dans cette région.

Quelques semaines plus tôt, il avait déménagé à côté de Lyon pour s'éloigner de Rennes, sa ville natale, où il avait grandi et construit sa vie. Il n'en pouvait plus des regards compatissants, des messes basses, des conversations qui se taisaient quand il approchait ; tout ce qui dans l'attitude des gens lui rappelait le drame qu'il avait vécu. Comme

s'il avait pu l'oublier…

Il ne souhaitait pas aller mieux. Ce nouvel état était devenu la norme, comme une déférence permanente à ses disparues. Il ne supportait pas qu'on lui demande de passer à autre chose. C'était quoi, cette autre chose ? Un monde dans lequel ni Fran ni leur bébé n'auraient leur place ? Plutôt crever que d'accepter d'évoluer dans un tel univers sans sourciller.

Il avait cherché à mettre de la distance avec ces trop nombreuses personnes qui déversaient sur lui leur pitié, leur jugement. Il exécrait leurs injonctions à terminer son deuil et à reprendre le cours de son existence. Il s'en sentait incapable sans Fran. Il avait tout quitté pour s'enfuir. Il ne souhaitait pas prendre un nouveau départ, mais plutôt disparaître de la surface de la Terre.

Il avait choisi son point de chute sciemment. Le complexe dans lequel il vivait était composé de quatre petits immeubles de trois étages. Les bâtiments formaient un carré, avec au centre un parc verdoyant. La résidence comptait quelques dizaines d'appartements ; il pourrait facilement passer inaperçu dans ces lieux anonymes.

Au début, il s'était fondu dans le décor. Personne ne lui prêtait attention, et cela lui allait très bien comme ça. Il y avait bien un ou deux voisins qui étaient venus se présenter peu de temps après son arrivée. Mais son attitude fermée les avait vite rebutés. Seule Brigitte, la gardienne, persistait dans ses tentatives de lier connaissance. Elle faisait mine de ne pas se formaliser de son côté bourru et débarquait régulièrement chez lui pour se faire offrir un café.

Il tolérait sa présence dans son appartement. Il n'avait pas pour habitude de se montrer grossier, il évitait juste de paraître avenant. Sans un mot, il l'écoutait se plaindre des livreurs qui ne se donnaient pas la peine de venir jusqu'à sa loge pour déposer les colis, ou des locataires bruyants qui ne respectaient pas les horaires de calme. Au bout d'une demi-heure, trois quarts d'heure tout au plus, elle repartait chez elle, non sans l'avoir remercié pour son accueil chaleureux.

Cet anonymat lui convenait très bien, jusqu'à ce que tout change, un mois après son arrivée. Cela avait commencé par des regards fuyants, puis des silences pesants. Une femme qui habitait l'immeuble en face du sien s'était mise à lui apporter des plats presque chaque jour, comme s'il avait soudain perdu la faculté de se nourrir par lui-même.

C'était comme cela qu'il avait su. Il devait de nouveau supporter la pitié, être traité différemment, comme une petite chose fragile. Mais, après tout, il était bien devenu cet être blessé, incapable d'avancer.

Il avait fini par apprendre d'où venait la fuite : une amie de l'un de ses collègues vivait dans la même résidence que lui. Tout le monde à son travail était au courant de son histoire. Il n'avait pas changé

d'employeur en déménageant, il avait demandé une mutation. Il n'avait pas envisagé que son passé le suivrait jusque-là. S'il l'avait imaginé, il aurait démissionné. Mais le mal était fait, les rumeurs avaient colporté le récit de son drame.

S'il avait subsisté le moindre doute, il aurait été levé bien vite par Brigitte, qui l'avait questionné au cours de l'une de ses visites. Ce jour-là, point de commérage ni de lamentation ; elle était là pour lui tirer les vers du nez.

— Vous savez ce qu'on raconte sur vous ?

Il avait baissé les yeux vers sa tasse de café. Oui, il le devinait sans peine.

— Vous auriez dû m'en parler, le houspilla-t-elle.

— Pour quelle raison ?

Ce reproche le faisait sortir de ses gonds : pourquoi aurait-il dû s'épancher sur l'épaule d'une inconnue ? En quoi le désespoir de sa vie la concernait-il ?

— Personne ne devrait vivre ce genre de tragédie tout seul. Vous avez besoin de soutien.

— J'ai surtout besoin qu'on me foute la paix.

Il ne supportait pas la commisération ni l'ingérence que tout le monde se permettait dans son existence. Sa douleur lui appartenait, il déniait à son entourage le droit de se l'approprier.

Brigitte avait soupiré, sans insister davantage. Le message était très clair : il ne fallait pas s'approcher trop près de cet homme malheureux.

3.

Ce retournement de situation remontait à la semaine précédente. Même s'il avait profondément irrité Tristan, il avait au moins présenté le mérite de détourner son attention du temps qui s'écoulait inexorablement pour le propulser vers le 20 mai.

Malheureusement, son répit s'était révélé de courte durée. Il regardait approcher cette date fatidique avec appréhension, il aurait voulu l'effacer du calendrier. Ce jour-là, les souvenirs se montraient plus cruels que d'ordinaire.

Cette date maudite ne lui rappelait pas seulement le décès de son épouse. Elle servait également d'anniversaire à leur fille. Commémoration du jour où elle était née, sans vie. Francesca était enceinte d'un peu plus de huit mois au moment de l'accident.

L'annonce de cette grossesse avait rendu Tristan fou de joie. Fran et lui essayaient d'avoir un bébé depuis longtemps, il commençait à s'inquiéter qu'ils n'y parviennent pas. Sa femme restait optimiste, elle lui répétait que leur famille finirait par s'agrandir, quand une petite âme les choisirait comme parents. Elle voyait toujours la vie du bon côté, elle était son soleil, la lumière qui éclairait les recoins les plus sombres de son esprit.

Ils devaient se retrouver à l'hôpital pour une visite chez l'anesthésiste en vue de préparer l'accouchement imminent. Ce rendez-vous anodin avait viré au drame. En percutant Francesca avec son véhicule meurtrier, le chauffard avait aussi tué leur enfant.

L'année précédente, Tristan avait cru devenir fou, revivant ce cauchemar minute par minute. Il avait subi cette journée en apnée, se demandant comment il allait pouvoir survivre jusqu'au soir. Comment il allait pouvoir survivre, tout court.

Il craignait que ce deuxième anniversaire se déroule de la même façon. Il avait pris un congé et comptait se cacher. Il envisageait de s'assommer à coups de somnifère pour essayer d'effacer cette journée, de prétendre qu'elle n'existait pas. Et peut-être qu'au détour d'un dosage malheureux…

Mais Paul, son jeune frère, avait contrecarré ses plans en refusant de le laisser seul avec son chagrin. Il lui avait imposé sa compagnie.

C'était pour Paul que Tristan avait atterri dans cette ville. Quand il avait décidé de fuir son ancienne vie, il aurait pu fermer les yeux et poser le doigt au hasard sur une carte pour choisir sa destination. Il se fichait éperdument de l'endroit où il allait résider.

Apprenant son désir de changer d'air, son cadet avait insisté pour qu'il le rejoigne à Lyon. Tristan avait accepté. La société pour laquelle il travaillait y possédait une antenne, il n'avait pas eu à se soucier de trouver un nouvel emploi, sa direction avait validé sa mutation. Paul s'était également occupé des recherches de logement. Il avait visité plusieurs appartements et avait envoyé tous les éléments à Tristan pour lui permettre de faire son choix ; ce dernier n'avait pas eu besoin de se déplacer.

Malgré le rapprochement géographique, les deux frères avaient gardé leurs distances. Ils se ressemblaient pourtant beaucoup : la même haute taille, le même regard noir, la même masse de cheveux sombres et bouclés. Sans leurs cinq ans d'écart, ils auraient pu passer pour des jumeaux.

Autrefois très proches, ils ne parvenaient plus à reconstruire leur relation depuis que Tristan avait sombré. Paul désirait renouer avec lui et retrouver leur complicité, mais son aîné n'était pas en mesure de lui accorder cette faveur. Il ne voulait fréquenter personne, pas même son jeune frère, quel que soit l'amour qu'il lui portait. C'était au-dessus de ses forces.

Alors ils se côtoyaient rarement, et toujours à l'initiative de Paul. Ils se voyaient chez Tristan, ou dans un café quelconque. En ce jour funeste, le benjamin aurait préféré éloigner son aîné de son appartement, ce sanctuaire dédié à la mémoire de Francesca. Mais Tristan avait refusé son invitation à le retrouver dans un restaurant du centre-ville. Il trouvait cette idée indécente, comme une pseudo-célébration de la catastrophe.

Paul débarqua peu avant midi, les bras chargés de victuailles. Il profitait de chacune de leurs rares rencontres pour apporter une nourriture plus saine à son frère, qui ne consommait plus que des plats industriels. Cuisiner ne l'intéressait plus sans personne pour partager ses repas.

Francesca adorait qu'il lui concocte des dîners succulents. Elle s'asseyait sur un tabouret haut devant le bar et elle discutait avec lui pendant qu'il s'activait aux fourneaux. Il lui faisait goûter chaque préparation et se délectait de ses compliments. Il se lançait dans des plats de plus en plus compliqués pour régaler Fran et profiter de ces moments de complicité. Le rire de sa femme résonnait souvent dans sa vie. Elle racontait à ses amies à quel point elle avait de la chance

d'avoir dégotté un mari qui s'occupait si bien d'elle. Cet homme-là avait disparu avec elle.

Tristan accueillit son frère sans enthousiasme. Il réchauffa le gratin qu'il lui avait apporté, puis ils mangèrent face à face, dans une ambiance pesante. Paul tentait de faire la conversation, mais le mutisme de Tristan lui donnait le sentiment de monologuer. Il ne lui en voulait pas, il savait à quel point il souffrait, surtout en cette date particulière.

Paul détestait le voir dans cet état. Il avait envie de le secouer, pour le forcer à se réveiller de cette apathie dans laquelle il avait sombré depuis le décès de Francesca et de leur bébé. Il avait peur de ne jamais retrouver le frère qu'il aimait, de le perdre pour de bon.

Il resta à ses côtés tout l'après-midi. Tristan accepta de visionner un film, pour s'épargner une conversation pénible. Son regard déviait de l'écran pour se poser sur les photographies de sa femme. Il surveillait l'heure : deux ans plus tôt, Francesca se trouvait au volant de sa voiture, ignorant qu'elle roulait vers la mort. Tristan perdit le fil du long-métrage, emporté par ses souvenirs.

Paul le força à revenir à la réalité, il refusait de le laisser se noyer dans le marasme de ses pensées. Il le questionna sur son travail, sur le dernier livre qu'il avait lu ; n'importe quel sujet pour l'empêcher de sombrer.

Avant de le quitter, Paul le serra dans ses bras.

— Prends soin de toi.

Après son départ, Tristan éprouva le besoin de sortir prendre l'air. Il suffoquait entre les murs de son appartement.

Il se trouvait loin de ses racines, mais peu lui importait. Il n'y avait aucun endroit où se recueillir. Comme le souhaitait Francesca, son corps avait été incinéré ainsi que celui de leur fille. C'était aussi l'une des raisons qui l'avaient encouragé à déménager : plus rien ne le retenait à Rennes, sa famille avait déserté pour de bon.

Ses pas le portèrent vers le pont. Encore une fois. Tristan reprit sa place habituelle, dos au monde, le regard tourné vers la mort.

Les larmes surgirent par surprise. Il ne pleurait plus depuis longtemps. Il avait dépassé ce stade. Il survivait, apathique. Mais ce soir-là, la violence de ses souvenirs le déstabilisa et abattit ses défenses. Il posa son front sur ses mains et se laissa aller.

Ses sanglots déchiraient la nuit. Il se moquait bien que des gens puissent le surprendre dans cet état. L'opinion des autres ne comptait pas à ses yeux. Son cœur hurlait et personne ne pouvait l'entendre.

4.

Le samedi suivant, la résidence grouillait d'animation : de nombreux habitants se retrouvaient dans le parc pour célébrer la fête des voisins. D'après Brigitte, chacun apportait à manger ou à boire, et tous trinquaient ensemble à la vie en communauté.

Tristan n'avait aucune envie de participer à cet événement. Mais la gardienne avait insisté jusqu'à ce qu'il consente, du bout des lèvres, à faire une apparition. Il ne comptait pas s'attarder, il siroterait un verre dans un coin, sans prendre part aux conversations, puis il retournerait chez lui.

À peine avait-il mis un pied à la petite sauterie qu'il regretta d'être venu. L'anniversaire fatidique l'avait secoué, il n'avait pas le cœur à badiner. Il attrapa une bouteille de bière et se posta à l'écart des gens. Sa mine renfrognée les tenait éloignés. Il les observa rire et discuter. La bonne humeur régnait, cependant elle ne pouvait pas l'atteindre. Il la maintenait à distance, farouchement.

Il surveillait sa montre, en se demandant au bout de combien de temps il pourrait s'éclipser sans se faire sermonner par Brigitte, quand une jeune femme menue s'approcha de lui. Elle ne passait pas inaperçue, avec ses cheveux ébouriffés d'un roux flamboyant, son maquillage charbonneux et sa robe courte en dentelle noire.

Pourtant, la seule chose que remarqua Tristan en la regardant marcher vers lui était son « air de condoléances », comme il le nommait : cette expression mi-peinée, mi-curieuse, arborée par ceux qui apprenaient sa triste situation. Avec un soupir agacé, il se prépara à subir cet assaut de compassion.

— Bonjour ! Je m'appelle Zoé, se présenta-t-elle avec un sourire. J'habite dans le bâtiment D, au troisième étage. J'ai cru comprendre que vous étiez nouveau ici ?

Il hocha la tête pour toute réponse. Il reconnut sa voix : elle l'avait exaspéré, quelques soirs plus tôt, quand il n'aspirait qu'à broyer du noir. Voilà donc à quoi ressemblait l'une de ces écervelées superficielles. Il s'agissait de celle qui devait se percher sur des talons

hauts pour afficher une taille décente. C'était d'ailleurs encore le cas. Tristan la trouva ridiculement petite et d'un total inintérêt. Le simple son de sa voix lui rappela son état lorsqu'il l'avait entendue la première fois, et il sentit une colère froide l'envahir.

Il lui tourna ostensiblement le dos. La jeune femme resta interdite, avant de venir se planter sous son nez.

— Excusez-moi, j'étais en train de vous parler.

— Au cas où le message n'aurait pas été clair, je me fiche de ce que vous avez à dire.

Zoé ouvrit des yeux ronds.

— Qu'est-ce qu'il vous prend de vous montrer aussi désagréable ? Ce genre d'événement, c'est fait pour apprendre à connaître ses voisins. Ça ne va pas être facile, si vous vous comportez comme ça ! Ce n'était pas la peine de venir pour sauter à la gorge de ceux qui vous adressent la parole.

Il lui lança un coup d'œil désabusé.

— C'est bon, j'en sais suffisamment sur vous pour ne pas avoir envie d'en découvrir plus.

Il ne souhaitait pas se montrer désagréable, mais cette fille ne lui laissait pas le choix. Elle ne devrait pas insister. Pourquoi avait-il accepté de participer à cette mascarade ? Brigitte l'avait tanné, visite après visite, elle l'avait eu à l'usure.

Zoé le regardait sans comprendre cette agressivité à son égard. Elle se demandait pourquoi il faisait preuve d'hostilité. Il décida d'éclairer sa lanterne pour la pousser à fuir.

— Retournez donc à votre petite vie et lâchez-moi la grappe. Et, rassurez-vous, je suis sûr que vos talons sont assez hauts pour pouvoir boire un coup. À votre santé ! lança-t-il, goguenard, en levant sa bouteille.

Il lut la sidération sur le visage de la jeune femme, puis soudain elle rougit en dardant sur lui un regard furibond ; mélange d'embarras et de colère. Sans ajouter un mot, elle fit volte-face et s'éloigna vers le buffet. Tristan n'éprouvait aucun remords ; il lui avait dit qu'il ne voulait pas discuter, pourtant elle s'était imposée. À ses risques et périls.

5.

Après cette soirée, Tristan retourna à sa vie morne. Son attitude lors de la fête des voisins avait conforté les autres habitants de la résidence dans leur réticence à le fréquenter. Sa réputation de rustre grincheux était établie, elle le protégeait des assauts de pitié. Il ne pouvait percevoir la bienveillance dans les tentatives de rapprochement, il n'y décelait que du voyeurisme et de l'ingérence.

Il se préservait en se cloîtrant. Il se levait chaque matin plus épuisé que la veille, torturé par ses souvenirs cauchemardesques, qui l'empêchaient de dormir une bonne partie de la nuit. Il se shootait à la caféine pour tenir toute la journée. Il se noyait dans son travail pour oublier de réfléchir.

La semaine suivante, un soir, alors qu'il partait pour le supermarché après avoir épuisé les réserves apportées par son frère, il tomba nez à nez avec la jeune femme qu'il avait rabrouée. Elle faillit lui casser le nez en poussant brutalement la porte de l'immeuble. Elle allait s'excuser, avant de le reconnaître. Elle semblait déplorer de ne pas être allée au bout de son acte manqué. Tristan s'en sortait à trop bon compte après son comportement inadmissible. Cependant, il ne regrettait rien.

Il lui ouvrit la voie avec une révérence moqueuse. Elle le fusilla du regard et s'efforça de le bousculer en passant, mais ce petit bout de femme fluette ne pouvait pas l'ébranler. Du haut de sa stature imposante, Tristan l'observa, narquois. Le menton relevé dans un sursaut de fierté, Zoé s'éloigna sans lui adresser un mot.

Il eut à peine le loisir de parcourir quelques mètres supplémentaires avant que Brigitte lui tombe dessus à son tour. Décidément, toutes les femmes de la résidence s'étaient donné pour mission de perturber sa tranquillité. Après les salutations d'usage, elle lança un interrogatoire en règle.

— Alors, dites-moi, qu'est-ce que vous avez pensé de la fête des voisins ? C'était chouette, hein ?

Tristan haussa un sourcil circonspect. Il ne voulait pas la vexer ; il

ne souhaitait pas non plus prétendre qu'il avait passé un bon moment.

— C'était… intéressant.

Brigitte se satisfit de cette réponse laconique et enchaîna en posant une autre question.

— Je vous ai vu discuter avec Zoé, ça m'a fait plaisir, c'est une…

— Pauvre cruche qui ferait mieux de ne pas croiser mon chemin, l'interrompit Tristan.

S'il avait pris soin de ne pas froisser Brigitte à propos de la fête qui lui tenait tant à cœur, il ne se sentait pas capable de jouer la comédie à propos de Zoé. Cette bonne femme était beaucoup trop insupportable. La concierge n'avait pas dû prêter grande attention à leur conversation pour ne pas en remarquer l'extrême froideur. Elle afficha une moue réprobatrice.

— Comme vous y allez fort ! C'est en parlant trente secondes avec elle que vous avez tiré ces conclusions fort douteuses ?

— Pas besoin de blablater pendant des heures pour le deviner, elle le porte sur elle.

Brigitte plissa les yeux et le contempla à travers ses paupières mi-closes.

— Que vous vous comportiez comme un malotru, c'est une chose. Vous avez vécu un drame atroce, je compatis. Mais vous n'avez aucune raison de vous en prendre à Zoé de la sorte, elle ne le mérite pas.

— Je n'ai pas à me justifier.

— C'est dommage. Je pensais que, sous vos airs d'ours mal léché, vous étiez quelqu'un de bien. Mais si vous émettez des jugements à l'emporte-pièce sans laisser aux gens l'occasion de vous prouver ce qu'ils valent vraiment, je commence à me dire que je me suis peut-être trompée sur vous.

Tristan haussa les épaules avec nonchalance, pour feindre de se moquer de l'avis de Brigitte. Même s'il n'aimait pas lui offrir une mauvaise image de lui, alors qu'elle était la seule personne qu'il tolérait dans cette résidence, il n'était pas prêt à s'abaisser à jouer un rôle pour lui faire plaisir.

Brigitte fronça les sourcils.

— Il se pourrait bien que je me passe de café dans les prochains jours, lança-t-elle en s'éloignant d'un pas décidé.

Bon débarras, se félicita Tristan, avant d'admettre qu'il n'en pensait pas un mot. Cette Zoé se révélait sacrément douée pour l'importuner, même quand elle n'était pas présente. Elle venait de provoquer sa brouille avec l'unique être humain qu'il supportait dans le voisinage.

6.

Brigitte tint parole et évita l'appartement de Tristan les jours suivants. Celui-ci essaya de se convaincre que ça ne l'affectait pas, en vain. Il s'était habitué aux visites de la gardienne et se surprit à les regretter.

Son animosité envers Zoé s'en trouva renforcée ; il la tenait pour responsable de son isolement, alors qu'il s'acharnait à faire le vide autour de lui. Il réfléchissait aux mots bien sentis qu'il lui assénerait la prochaine fois qu'il la croiserait.

La rencontre fortuite se produisit une semaine plus tard. Tristan dut ravaler sa morgue, car Zoé n'était pas seule ; un garçon marchait à côté d'elle. Son fils, probablement ; même s'il n'arborait pas un roux aussi flamboyant, il lui ressemblait beaucoup.

Dès que le gamin l'aperçut, il lui adressa un grand sourire. En réponse, Tristan inclina légèrement la tête. L'enfant prit cette marque de politesse pour une invitation. Il tira le bras de sa mère pour l'entraîner dans sa direction.

Quand elle reconnut Tristan, la jeune femme ralentit le pas. Elle n'avait manifestement aucune envie de le croiser. Elle tenta de persuader son rejeton de passer son chemin, mais il continua à avancer sans lui laisser d'autre choix que de le suivre.

Tristan les observa s'approcher, surpris. L'enfant ne semblait pas au courant de sa réputation. Il s'arrêta devant lui, lâcha Zoé et se mit à agiter ses mains dans une succession de gestes à la signification inconnue pour Tristan. Le gamin le fixait avec ferveur, comme s'il avait quelque chose d'important à lui dire, mais aucun son ne sortait de sa bouche.

Tristan porta son regard sur Zoé, qui semblait au supplice. Elle s'adressa à son fils dans le même langage silencieux.

— C'est sa façon à lui de se présenter, expliqua-t-elle avec réticence. Il vous raconte qu'il s'appelle Max et qu'il a huit ans. Il me demande qui vous êtes.

— Que lui avez-vous répondu ?

— Que vous êtes un gros con.

Tristan eut un mouvement de recul, qui exaspéra Zoé.

— Vous me prenez vraiment pour une demeurée ? Évidemment que je ne lui ai pas rapporté les amabilités que vous m'avez balancées.

Elle prenait soin de parler en tournant légèrement le visage. Tristan finit par comprendre qu'elle adoptait cette posture pour empêcher son fils de lire sur ses lèvres.

— Il souhaite savoir comment vous vous appelez, cracha-t-elle avec mépris.

— Tristan.

Il avait répondu en haussant le ton, ce qui eut le don d'irriter Zoé davantage.

— Il est sourd, alors ce n'est pas la peine de crier, il ne vous entendra pas mieux. Par contre, faites un effort pour articuler, et tenez-vous face à lui quand vous lui parlez ; ça, au moins, ça l'aidera à vous comprendre

Son agressivité désarçonna Tristan. En temps normal, c'était lui qui remettait les gens à leur place. Depuis la mort de Francesca, personne n'osait s'adresser à lui de la sorte. Cette femme ne connaissait visiblement pas les règles de la bienséance.

Le garçon continuait à le fixer et à agiter ses mains avec enthousiasme. Il paraissait avoir beaucoup de choses à lui dire, mais Zoé n'était pas décidée à jouer les interprètes plus longtemps. Elle le poussa avec fermeté vers le parking.

— On doit y aller.

Ils s'éloignèrent, laissant derrière eux un Tristan décontenancé par cette rencontre. Pas un instant il n'aurait imaginé Zoé en mère de famille, après la conversation ridicule qu'il avait surprise. Son plus grand souci semblait résider dans le moyen de se faire offrir à boire, alors qu'elle avait un gamin à la maison. Un gamin sourd, de surcroît.

Il ne parvenait pas à décider si ce constat renforçait son jugement sur elle ou s'il le nuançait. Lui reprochait-il de chercher à s'amuser au lieu de prendre soin de son fils, ou comprenait-il son besoin de s'évader de son quotidien le temps d'une soirée ?

Elle paraissait bien jeune pour avoir un enfant de huit ans. À première vue, Tristan lui aurait à peine donné la vingtaine, avec son air juvénile. Apparemment, il s'était trompé sur son âge aussi, parmi tant d'autres choses.

Il existait bien une personne capable de le renseigner sur sa voisine, pour l'aider à se forger un avis objectif sur elle. Brigitte connaissait tout ce qu'il y avait à savoir sur les résidents de l'immeuble, et elle semblait tenir Zoé en haute estime. Cependant, la gardienne le fuyait comme la peste depuis leur dernier échange. Il espérait qu'elle arrêterait de bouder pour renouer le contact, mais elle n'en fit rien.

Elle avait la rancune tenace.

Tristan se renferma quelques jours dans sa morosité, pensant que sa curiosité piquée se calmerait bien vite. Il ne se préoccupait plus des gens qui l'entouraient depuis bien longtemps, il n'y avait pas de raison que cette Zoé suscite son intérêt davantage.

Pourtant, ses questions en suspens l'agaçaient. Plus que Zoé, c'était le garçon qui l'intriguait. Il avait paru très désireux d'échanger avec lui, et, contre toute attente, Tristan se demandait ce qu'il souhaitait lui raconter.

Cette interrogation le distrayait, ce qui le contrariait. Rien ne devait détourner ses pensées de Francesca, et de son deuil. Irrité, il décida d'obtenir des réponses pour apaiser son esprit et lui permettre de se concentrer de nouveau sur sa famille.

Il guetta les allées et venues de Brigitte depuis les fenêtres de son appartement. Puisqu'elle l'évitait, il comptait bien lui tomber dessus pour l'obliger à lui parler.

Un matin, il l'aperçut devant la résidence, en train de houspiller un livreur qui avait eu l'outrecuidance de ne pas respecter les règles édictées par la concierge. Tristan saisit l'occasion. Il sortit précipitamment de son appartement et se rua dans l'allée qui menait au parking. Brigitte rebroussait déjà chemin. Il la héla, sans succès.

Elle fit mine de n'avoir rien entendu et poursuivit sa route. Il l'appela à plusieurs reprises, de plus en plus fort, sans qu'elle daigne réagir. Tristan soupira, avant de lui courir après.

— Brigitte, s'il vous plaît, attendez ! la supplia-t-il en pressant le pas pour arriver à son niveau.

Elle consentit à s'arrêter et lui lança un regard noir.

— Ce n'est pas le moment de m'embêter, je ne suis pas d'humeur. Ce livreur a joué avec mes nerfs, il a épuisé ma patience pour aujourd'hui.

— Je ne cherche pas à vous importuner. Je voudrais juste vous proposer de venir boire un café.

Brigitte se radoucit et esquissa un sourire.

— Va pour un café, ça ne me fera pas de mal de me changer les idées !

Elle suivit Tristan à son appartement et reprit de droit sa place habituelle. Elle arborait le petit air satisfait de celle qui allait obtenir ce qu'elle espérait. Car, elle n'en doutait pas un instant, Tristan allait faire amende honorable.

Après avoir préparé deux expressos, il s'assit en face d'elle. Elle ne toucha pas à sa tasse et le fixa du regard. Tristan soupira et se lança dans un exercice de contrition. Il devinait que c'était le seul moyen d'obtenir des informations.

— Je suis désolé pour la dernière fois. Je n'aurais pas dû vous

parler de cette façon.

Brigitte se satisfit de ces excuses laconiques et consentit à goûter son café.

— Ah, ça m'avait manqué ! ça, je veux dire, précisa-t-elle en désignant sa tasse. Non pas que votre compagnie me déplaise, mais…

— Je ne me suis pas montré très agréable.

— C'est vous qui le dites, pas moi !

Ils dégustèrent leurs boissons en silence quelques instants, avant que Tristan se décide à l'interroger.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu à propos de Max, le fils de Zoé ?

— Vous n'étiez pas disposé à entendre quoi que ce soit à propos d'elle, vous aviez déjà un avis bien tranché sur la question, répliqua Brigitte.

— Vous avez raison, je n'aurais pas dû la juger si vite. Mais elle semblait tellement superficielle…

— À votre âge, vous ne savez pas encore qu'il ne faut pas se fier aux apparences ? Si je m'en tenais à ce que vous me montrez, je croirais que vous êtes un sale type imbuvable qui se sert de son chagrin comme prétexte pour prendre les gens de haut.

Tristan accusa le coup. L'image qu'il offrait au monde ne s'avérait guère flatteuse.

— Mais comme je commence à vous connaître, poursuivit Brigitte, je comprends que vous êtes encore trop touché par la perte de votre femme pour permettre aux autres d'approcher. Vous érigez des barrières pour les empêcher de perturber votre deuil.

Elle se montrait bien plus clairvoyante que ne l'aurait imaginé Tristan.

— Élever un enfant sourd, ça ne doit vraiment pas être facile pour ses parents, constata-t-il pour revenir au sujet qui l'intéressait.

— Ne dites surtout pas ce genre de chose devant Zoé ! Elle vous répondrait que Max n'est ni malade ni handicapé. Il parle juste une autre langue que la nôtre.

— Et son père, comment le vit-il ?

— Il n'y a pas de père. Il n'y a que Zoé et Max.

La jeune femme élevait donc son fils sans l'aide de personne ? Tristan s'était complètement trompé sur son compte.

— Je vous déconseille de vous lancer dans un discours sur l'irresponsabilité de faire un enfant toute seule, ajouta Brigitte.

— ça ne me serait pas venu à l'esprit.

— Tant mieux. Parce qu'en plus, ce n'est pas du tout de cette façon que ça s'est passé. Le compagnon de Zoé s'est fait la malle en apprenant la surdité de Max, la laissant gérer ça comme elle pouvait.

Cette révélation choqua Tristan : comment un homme pouvait-il

tourner le dos à son enfant, alors que lui mourait à petit feu d'avoir perdu son bébé ? Une telle injustice le rendait fou.

Il commençait à regretter de s'être défoulé sur Zoé. Elle lui paraissait bien éloignée de l'image qu'il s'était forgée d'elle.

— Max est un amour. Je le garde de temps en temps pour aider sa mère, lui apprit Brigitte. Zoé se bat pour subvenir à leurs besoins, c'est une guerrière.

Tristan perçut dans les paroles de la concierge l'admiration qu'elle éprouvait pour la jeune femme. Il comprenait mieux sa réaction outrée quand il avait attaqué Zoé : il s'en était pris à sa petite protégée.

— Ça demande beaucoup de courage d'affronter seule la situation, comme elle le fait, admit-il.

Et il était sérieux. Il savait désormais dans quel sens penchait son jugement sur Zoé : vers le respect. Brigitte lui offrit un sourire bienveillant.

— Je suis rassurée. Finalement, vous n'êtes peut-être pas un sale type aux idées trop tranchées ! Il se pourrait qu'on puisse faire quelque chose de vous.

7.

Dans les jours qui suivirent, l'intérêt suscité par Zoé et son fils s'estompa. Tristan se laissait rarement distraire ; il replongea dans sa morosité comme s'il ne l'avait jamais quittée. Les heures s'égrenaient dans leur lenteur inexorable, et il se sentait sombrer de nouveau. Il ne cherchait pas à raviver le sursaut d'humanité qui l'avait animé. Rien ne devait le détourner de son deuil, c'était l'unique façon de maintenir un lien avec Francesca.

Aussi, quand, un après-midi, quelqu'un frappa à sa porte, il fit semblant d'être absent. Il avait eu sa dose de mondanités. Mais son visiteur insista. De guerre lasse, Tristan se leva paresseusement de son fauteuil, peu pressé de découvrir l'identité de la personne qui se permettait de l'importuner. Il n'avait pas encore atteint la porte lorsque des coups se firent de nouveau entendre. Contrarié, il se décida à ouvrir et se trouva nez à nez avec Brigitte.

— Ouf, vous êtes là !

Elle ne semblait pas se réjouir pour autant. Tristan ne l'avait jamais connue la mine si sérieuse. Elle paraissait sens dessus dessous, elle tremblait. Malgré cela, elle affichait un air déterminé.

Tristan remarqua enfin qu'elle n'était pas seule. Elle poussa vers lui le jeune garçon qu'il avait rencontré quelques jours plus tôt : Max, le fils de Zoé.

— Je dois aller à l'hôpital. Occupez-vous de lui !

Tristan eut un mouvement de recul.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

Brigitte repartait déjà en courant.

— Pas le temps de vous expliquer ! cria-t-elle sans se retourner.

Tristan envisagea une seconde de la suivre pour la raisonner. Elle ne pouvait pas lui refourguer ce gamin comme ça ! Mais elle s'éloignait sans demander son reste, les abandonnant tous les deux sans plus de cérémonie.

Max haussa les épaules d'un air nonchalant. Tristan le considéra un instant : comment allait-il gérer la situation ? Brigitte avait parlé

d'hôpital ; il devait se passer quelque chose de grave, il ne pouvait pas lui rendre le môme. Zoé était-elle dans les parages ? Max était son fils, c'était son rôle de veiller sur lui.

— Tu te souviens de moi ? demanda-t-il à Max en prenant soin de se positionner face à lui et de bien articuler. On s'est croisés la semaine dernière. Je m'appelle Tristan.

Max leva les yeux au ciel d'un air affligé, dans un mimétisme surprenant des réactions de sa mère. Évidemment qu'il n'avait pas oublié leur rencontre ; il était sourd, pas amnésique.

— Ta maman est chez toi ?

L'enfant secoua la tête en signe de négation. Sa réponse irrita Tristan, même s'il tenta de ne rien laisser paraître. Il détestait qu'on lui force la main, et voilà qu'on lui collait un mioche dans les pattes, sans lui demander son avis. Il ne pouvait pas lui ordonner de partir. Ce guet-apens l'horripilait, mais Tristan n'en perdait pas le sens des responsabilités pour autant, il ne pouvait décemment pas abandonner ce gamin à son triste sort. Résigné, il s'effaça pour lui permettre de passer.

Max ne paraissait pas affecté par ce changement de programme inopiné, et il ouvrit de grands yeux en pénétrant dans l'appartement. Il observa les lieux avec attention. Tristan, qui détestait pourtant que quiconque s'immisce dans sa tanière, ne s'offusqua pas. Max n'était qu'un enfant.

À la fin de son inspection, il se tourna vers Tristan avec un large sourire et leva les deux pouces pour signifier que ce qu'il découvrait lui plaisait. Il était décidément plus sympathique que sa mère. Il s'affala sur le canapé et posa son sac à dos à ses pieds. Tristan prit place dans un fauteuil, face à lui.

— Tu sais ce qu'il se passe avec Brigitte ?

Max commença à lui expliquer dans son langage silencieux. Tristan grimaça.

— Je ne comprends pas.

Le garçon se tapa le front dans un geste grandiloquent, puis il fit mine d'écrire sur sa main avec un stylo imaginaire. Tristan devina où il voulait en venir et se dirigea vers son bureau. Au milieu du bazar qui y régnait, il parvint à dégotter un carnet à lignes et un crayon. Max griffonna sa réponse sur la première page. Son écriture s'avérait encore malhabile, mais Tristan réussit à déchiffrer le mot « mari ».

— Il est arrivé quelque chose au mari de Brigitte, c'est ça ?

Le gamin hocha vigoureusement la tête, puis il la laissa tomber sur le côté, la langue pendante, les yeux révulsés. Tristan se demandait s'il fallait le prendre au sérieux, si c'était du premier ou du second degré.

Il décida d'attendre le retour de la gardienne pour en savoir plus. Mais d'ici là, il se retrouvait à devoir jouer les baby-sitters avec ce

môme qu'il ne connaissait pas, et dont la mère le détestait. Max sortit un trousseau de son sac et le lui montra.

— Ce sont les clés de chez toi ?

Le gamin acquiesça.

— Tu veux aller là-bas ? l'interrogea Tristan.

Max semblait partagé. Dans sa chambre, il y avait tous ses jouets, ses livres, son univers. Mais il n'avait pas tous les jours l'occasion de fureter dans l'appartement d'un voisin.

Tristan réfléchit un instant. Ses échanges avec Zoé s'étaient révélés houleux, elle le haïssait et ne supporterait certainement pas de le trouver chez elle.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. On va rester ici le temps que quelqu'un vienne te chercher.

Qui, il n'en savait rien ; quand, cela demeurait un mystère. Le garçon ne paraissait pas déçu, mais Tristan était plus ennuyé. Il devait reconnaître qu'il ne possédait pas grand-chose pour divertir un enfant.

Max le fixait en attendant qu'il prenne les choses en main. C'était lui, l'adulte, après tout. Sauf que Tristan n'avait pas la moindre idée de ce qu'il était censé faire. Il jeta un œil à sa montre : 16 h 23. Il ne savait pas combien de temps il allait devoir veiller sur ce gosse, mais il pouvait au moins subvenir à ses besoins élémentaires.

— Tu as faim ? Tu veux grignoter quelque chose ?

Le visage de Max s'illumina tandis qu'il approuvait cette proposition à grand renfort de hochements de tête. Ce gamin était débrouillard, il réussissait à communiquer malgré sa surdité. Il parvenait à faire passer beaucoup d'émotions à travers ses mimiques.

Tristan se demanda ce qu'il allait bien pouvoir lui donner à manger, avant de se rappeler qu'il s'alimentait comme un adolescent depuis qu'il avait perdu goût à tout, y compris à se nourrir. Cholestérol, diabète, surpoids… Peu lui importait ce qu'il pouvait récolter avec cette mauvaise hygiène de vie, il s'efforçait d'abréger son existence. Ses placards regorgeaient de biscuits dont la qualité nutritionnelle était inversement proportionnelle à la quantité astronomique de sucre qu'ils contenaient. Son réfrigérateur abritait une belle collection de sodas multicolores.

— Tu préfères du coca ou du jus de fruits ? cria-t-il depuis la cuisine.

Aucune réponse ne lui parvint, ce qui était normal puisque Max ne pouvait entendre la question. Tristan secoua la tête, blasé par son comportement.

Il alla chercher le garçon pour lui permettre de choisir ce qu'il voulait. Les yeux de Max brillaient devant cette caverne d'Ali Baba de la malbouffe. Il sélectionna des gâteaux enrobés de chocolat, puis ils s'installèrent à la table du salon qui ne servait plus guère qu'en

présence de Brigitte ou de Paul.

Tristan mangea un biscuit pour accompagner Max. Sa présence dans son appartement remettait en cause son référentiel habituel. Il ne pouvait pas compter sur les sons pour communiquer. Heureusement, l'enfant savait lire sur les lèvres ; lorsque Tristan pensait à se positionner face à lui, il pouvait au moins se faire comprendre.

8.

Tristan retourna en cuisine pour nettoyer la vaisselle de leur goûter. Lorsqu'il revint dans le salon, l'enfant était en train d'observer les photos de Francesca. Tristan frissonna ; il ne dit rien, même s'il n'appréciait pas que quiconque s'intéresse à ce sanctuaire. Max désigna un cliché. Il n'eut pas besoin d'écrire sa question, ses yeux formaient deux points d'interrogation.

— C'est ma femme, lui expliqua Tristan.

Le garçon observa autour de lui, comme s'il s'attendait à la voir surgir d'une autre pièce. Cette attitude surprit Tristan. Max ne savait-il donc pas que son épouse adorée lui avait été arrachée ? Sa mère n'avait pas dû lui en parler.

C'était étrange pour Tristan, il avait toujours l'impression que son deuil était gravé en lettres de sang sur son front. Pourtant, Max levait vers lui son regard innocent, en quête d'une réponse à sa question silencieuse.

— Elle n'est pas là. Elle est morte, expliqua Tristan avec réticence.

Max le contempla de ses grands yeux tristes, comme s'il partageait sa peine. La compassion de cet enfant était sincère, pleine d'empathie. Il ne l'interrogeait pas pour assouvir une curiosité malsaine.

Max pointa son index vers lui, avant de poser ses doigts recourbés sur son front puis sur son menton, en affichant un air affligé. Tristan n'avait pas besoin d'interprète pour saisir ce qu'il essayait de lui dire. Il acquiesça de la tête ; oui, il était malheureux.

Le poing serré, Max leva le pouce et décrivit un cercle avec sa main. Cette fois, son hôte ne comprit pas ce qu'il voulait lui dire. Il reprit son carnet pour y inscrire le mot « seul ».

— Effectivement, je suis tout seul, confirma Tristan.

Dans cet appartement, mais aussi dans sa vie. Le garçon hocha gravement la tête, comme si ce constat expliquait beaucoup de choses. Il se montrait bien trop lucide pour son âge. Tristan ne souhaitait pas s'effondrer devant lui ; il préféra changer de sujet.

— Qu'est-ce que tu aimes faire pour t'occuper ? Lire ? Regarder la

télé ? Écouter de la musique ?

Il lui fallut deux secondes pour se rendre compte de l'absurdité de sa question. Ce n'était pas son genre de rougir, pourtant il sentit ses joues s'empourprer. Ce qu'il pouvait être con quand il s'y mettait ! Par chance, Max ne sembla pas se formaliser de sa bêtise, et il s'empressa d'inscrire quatre lettres en gros sur son carnet : F-O-O-T ! Comme de nombreux garçons de son âge, il se passionnait pour ce sport. Il parla à Tristan de son équipe préférée, de son attaquant favori, du dernier match qu'il avait regardé. Envolée, l'affliction en découvrant le décès de Francesca ; il avait retrouvé sa joie de vivre.

— Tu joues ? l'interrogea Tristan.

L'enfant hocha la tête. L'homme se remémora sa jeunesse, quand il tapait la balle avec son frère et ses copains. Ce temps lui semblait appartenir à une autre vie.

— Tu es déjà allé voir un match au stade ?

Max secoua la tête en signe de négation. Son air désolé prouvait qu'il adorerait en avoir l'occasion. Il désigna Tristan du doigt, puis il fit mine de shooter dans un ballon.

— Pas depuis longtemps, lui répondit Tristan.

Il commençait à se familiariser avec ce dialogue à moitié silencieux. L'enfant fit un geste en partant de sa poitrine ; cette fois, son hôte ne comprit pas sa question muette. Max la posa par écrit : « Tu aimes » ?

Tristan ne savait plus. À une époque, comme beaucoup de garçons, il enchaînait les parties avec ses amis et s'enthousiasmait devant des matchs à la télévision. Mais depuis le décès de Francesca et de leur fille, plus rien ne l'intéressait ni le faisait vibrer. Au mieux, les choses le laissaient apathique ; au pire, elles l'agaçaient.

Cependant, il ne pouvait pas rentrer dans ce genre de considérations devant le gamin ; aussi se contenta-t-il de hocher la tête sans conviction. Max le gratifia d'un sourire ravi et le désigna, puis pointa son doigt vers son propre torse, pour lui signifier qu'ils devaient jouer tous les deux. Encore une fois, Tristan acquiesça, pour ne pas avoir à s'expliquer ; c'était plus simple comme cela.

Ils passèrent près de deux heures ensemble. Tristan ne se montrait pas très loquace, même s'il déployait des efforts considérables pour ne pas se comporter en ours taciturne. Heureusement, Max menait leur discussion silencieuse pour deux avec entrain.

Contre toute attente, sa compagnie ne dérangeait pas Tristan tant que cela. Elle le distrayait de sa mélancolie. Encore plus surprenant, le caractère du garçon lui plaisait, alors que tout le monde l'exaspérait en temps ordinaire.

Des coups tambourinés à sa porte le firent sursauter. Il était facile d'imaginer qui essayait de forcer l'entrée de son appartement. Zoé se

tenait sur le seuil, l'air furibond.

— Où est Max ? aboya-t-elle.

Elle ne manquait pas de toupet. Elle ne daignait pas se montrer polie ; quant à sa reconnaissance pour s'être occupé de sa progéniture, il ne faudrait sûrement pas y compter. Son animosité aiguisa la verve acerbe de Tristan.

— Je l'ai vendu à un cirque, j'avais besoin de fric.

— Ah, ah, ah, je suis morte de rire.

Elle le bouscula pour pénétrer dans l'appartement et foncer vers Max. Après l'avoir serré dans ses bras, elle l'examina sous toutes les coutures pour s'assurer qu'il allait bien. Ses mains s'agitaient dans un questionnement fiévreux. Les yeux de son fils brillaient tandis qu'il lui répondait sur le même rythme.

— C'est bon, il ne lui est rien arrivé, déclara Tristan dans son dos.

Zoé se retourna vers lui.

— Merci d'avoir pris le relais de Brigitte, lâcha-t-elle à contrecœur.

Elle détestait se sentir redevable, surtout envers quelqu'un d'aussi désagréable que Tristan. Ce dernier en profita pour la railler.

— Vous voyez que je ne suis pas un monstre, finalement. Votre petit ange est en pleine forme, je vous le rends en un seul morceau.

— C'est à moi de juger s'il va bien. Il vient de supporter votre présence pendant plusieurs heures, ça aurait de quoi traumatiser n'importe qui !

— Pourtant, il n'a pas paru terrifié quand je lui ai révélé que je dévorais des gosses au petit déjeuner.

— Connard, cracha Zoé entre ses dents avant de reporter son attention sur Max.

Malgré ses inquiétudes, elle ne pouvait nier qu'il ne semblait pas perturbé par la compagnie de Tristan. Il lui raconta son après-midi avec moult détails.

— J'ai pensé que vous n'aimeriez pas que je m'incruste dans votre intimité, c'est pour cette raison que je l'ai gardé chez moi, lui expliqua Tristan.

— Donc, vous vous êtes dit que je préférerais savoir mon fils seul chez un type imbuvable ?

Cette nouvelle pique désarçonna Tristan. Il ne ferait jamais de mal à un enfant. Mais Zoé ne pouvait pas le deviner. Elle ne connaissait que son caractère de cochon et son mépris ; rien qui puisse la rassurer sur son comportement. Elle se retourna brusquement vers lui.

— Vous lui avez promis de jouer au foot avec lui ?

Le petit s'emballait, Tristan n'avait pas juré sur sa vie.

— C'est du délire, il est hors de question que je vous laisse vous approcher de nouveau de Max. Vous n'êtes qu'un sale bonhomme prétentieux et arrogant.

— Arrêtez de vous défouler sur moi. Je n'ai rien demandé, c'est Brigitte qui me l'a refourgué.

— Je sais, et elle va m'entendre !

Zoé aida Max à rassembler ses affaires pour s'empresser de quitter l'appartement. En passant devant Tristan, le gamin marqua une pause pour l'étreindre. Ce geste surprit l'homme autant qu'il agaça Zoé. Elle tira son fils par le bras pour l'obliger à avancer.

— De rien ! grommela Tristan en les suivant dans l'entrée.

Zoé le fusilla du regard. Comment le petit pouvait-il être si gentil avec une telle harpie pour mère ? Tristan claqua la porte derrière eux, fatigué par cette histoire.

Malgré ce qu'il avait appris sur elle, il ne supportait pas l'attitude de la jeune maman. Elle se montrait peut-être méritante, à élever seule un enfant aux besoins particuliers ; cela ne l'autorisait pas pour autant à se comporter comme une garce. Tristan oubliait sciemment qu'il avait lancé les hostilités quand Zoé avait cherché à lier connaissance ; elle ne faisait que lui rendre la monnaie de sa pièce.

9.

Tristan espérait en avoir fini avec les désagréments, il avait eu son compte. Même s'il avait apprécié la compagnie de Max, sa présence avait chamboulé son emploi du temps, il devait rattraper le retard pris dans son travail. Quant à sa mère, elle l'avait considérablement énervé.

Mais la tranquillité n'était pas au programme. Vers 23 heures, on frappa de nouveau à sa porte. C'était le défilé, ce jour-là. Pour la deuxième fois, Brigitte se présentait chez lui. Elle ne paraissait pas en bien meilleure forme que lors de sa première visite.

— J'ai besoin d'un café, exigea-t-elle. Avec une bonne dose de whisky dedans.

Elle avait l'air dévastée. Tristan la laissa entrer. Elle alla s'installer à sa place habituelle, dans la cuisine. Il ne fit pas semblant de lui préparer un expresso. Il sortit un verre, le remplit d'alcool et le lui tendit. Elle le saisit d'une main tremblante et le porta à ses lèvres. Tristan la laissa boire sans lui poser de question. Il attendait qu'elle se décide à parler.

— Mon mari… Il a fait une attaque cérébrale.

Tristan retint son souffle. Est-ce qu'il était… ? Brigitte allait-elle devoir affronter la même douleur que la sienne ? Il se sentit soudain plein d'empathie pour cette femme aussi attachante qu'agaçante.

— Un A.I.T., un accident ischémique cérébral, poursuivit Brigitte. Un caillot dans un vaisseau. De ce que j'ai compris, dans notre malheur, on a eu de la chance. C'est comme une alerte avant quelque chose de plus grave, une petite secousse pour avertir d'un puissant séisme à venir. C'est le gosse qui s'en est rendu compte. Il est venu me chercher dans la cuisine pour me montrer que quelque chose n'allait pas. Heureusement, parce que ça n'a duré que deux minutes. J'aurais pu ne rien voir, ne pas savoir qu'un problème plus sérieux se préparait. Il a sauvé la vie de mon mari. Les médecins l'ont opéré, il ne devrait pas garder de séquelles, c'est un miracle.

— Je suis ravi de l'apprendre, se réjouit Tristan, soulagé.

Il appréciait que, pour cette fois, l'histoire se termine bien. Il aurait aimé qu'il en soit de même pour lui.

— Comment ça s'est passé avec Max ? le questionna Brigitte.

— Bien. Jusqu'à ce que Zoé débarque.

La gardienne grimaça.

— Vous m'avez mis dans de beaux draps avec la mère du petit, lui reprocha-t-il.

— Vous croyez que j'avais le choix ? Vous pensez qu'il aurait été mieux avec moi à l'hôpital ? De toute manière, je n'étais pas en état de m'occuper de lui, j'étais trop inquiète pour mon Jules.

— Ce n'est pas moi qu'il faut convaincre, c'est Zoé. Elle me considère comme le pire des pervers.

— Je sais, elle m'a passé un savon pour vous avoir confié Max. Elle n'a pas voulu entendre que je n'avais pas d'autre solution.

— ça a l'air d'être son truc, de ne pas se montrer raisonnable.

— Ah non, ça suffit, vous n'allez pas recommencer avec vos jugements à l'emporte-pièce !

Tristan secoua la tête avec un sourire ; ce n'était pas son intention. Il marqua une pause avant de changer de sujet.

— Brigitte, je peux vous demander quelque chose ?

— Allez-y.

— Pourquoi venez-vous me voir ?

— Vous faites du bon café.

— À moins que vous ayez rempli votre tasse sans que je m'en aperçoive, ce n'est pas du café que vous êtes en train de boire.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Que j'apprécie votre affabilité ? Que vous savez recevoir comme personne ? Désolée de vous décevoir, mon garçon. C'est comme ça, je vous aime bien, mais ne me demandez pas pourquoi. Dès que vous avez débarqué à la résidence, avec votre mine triste et vos manières de rustre, j'ai eu envie d'en apprendre plus sur vous. Et puis, il faut bien que quelqu'un se dévoue, on ne peut pas dire que ça se bouscule au portillon pour vous tenir compagnie.

Tristan se demandait comment interpréter cette déclaration.

— Alors, c'est de la pitié ?

— Est-ce que vous m'avez entendue prononcer ce mot ? Non. Vous savez écouter, et ce n'est pas donné à tout le monde. C'est agréable de discuter avec vous, vous ne coupez pas la parole pour jacasser à tort et à travers. Et puis, je n'aime pas voir les gens malheureux, j'ai envie de les aider.

— Donc, je suis une sorte de défi, vous espérez me redonner le sourire ?

— Arrêtez de tout intellectualiser et appréciez ce que la vie vous offre. Vous êtes bien placé pour savoir qu'elle peut vous le reprendre à

n’importe quel moment.

10.

La vie reprit son cours dans la résidence, à un rythme un peu différent. Brigitte passait beaucoup de temps à l'hôpital, au chevet de son mari. Même si, selon les médecins, il allait récupérer complètement, la route vers la guérison totale s'annonçait longue.

Chaque soir, la gardienne frappait à la porte de Tristan pour trouver un peu de réconfort auprès de cet homme qui connaissait trop bien la souffrance. Il ne parlait pas beaucoup, mais il appréciait ces visites ; elles lui avaient manqué lorsqu'elles avaient cessé.

Il croisait aussi Zoé de plus en plus souvent ; le destin, avec son sens de l'humour déplorable, s'acharnait à les mettre sur le chemin l'un de l'autre.

— Vous êtes décidément partout ! s'écria-t-elle quand, un soir, au supermarché du coin, ils se précipitèrent vers la même caisse, qui venait d'ouvrir.

— Je vous retourne le compliment, répliqua-t-il, goguenard.

Elle préféra faire la queue plus loin plutôt que de s'infliger davantage sa présence.

En dehors de ces deux femmes, Tristan ne voyait pas grand monde. Pourtant, insidieusement, la vie tentait de se frayer un passage jusqu'à lui. Il refusait de la laisser faire, se complaisant dans son deuil. Mais elle n'avait pas joué sa dernière carte.

Le samedi suivant, il rentrait de la boulangerie avec pour seul projet de se cacher dans son appartement pendant tout le week-end. Alors qu'il remontait l'allée vers son bâtiment, un ballon arriva dans ses jambes. Il leva la tête et aperçut Max, qui lui adressait de grands signes. Aucun doute sur ses intentions : il lui réclamait de venir jouer avec lui. Jouer… C'était quelque chose que Tristan n'avait pas fait depuis bien longtemps ; tout comme pratiquer un sport d'ailleurs.

Il n'était pas persuadé que ce soit une bonne idée d'accepter la proposition du gamin, pour un certain nombre de raisons ; la principale était que Zoé voulait qu'il se tienne éloigné du petit. Il n'avait rien fait qui la pousse à lui accorder sa confiance.

— Je ne pense pas que ta mère serait d'accord.

Max, qui s'était approché, haussa les épaules d'un geste nonchalant, indifférent aux atermoiements maternels. Il savait se faire comprendre.

Tristan se surprenait à ne pas avoir envie de tenir compte de l'avis de Zoé, lui non plus. Pire : il souhaitait la provoquer. Il observa le gamin qui le fixait, le sourire aux lèvres. Qu'y avait-il de mal à taper la balle avec lui cinq minutes ? Cette fois, il ne serait pas enfermé dans son appartement, à l'abri des regards ; tout le monde pourrait les voir et les surveiller. Zoé n'allait quand même pas s'offusquer pour une partie de football.

Et puis, Tristan appréciait ce petit bonhomme. Il n'avait jamais côtoyé d'enfants, à part quand il en était un lui-même. Il ne savait pas trop comment se comporter avec eux. Mais il s'était senti assez mûr pour prendre la décision de faire un bébé et de l'élever. Avant que cette chance lui soit arrachée de la plus brutale des façons. Son cœur se serra en pensant à l'âge qu'aurait sa fille.

À deux ans, elle aurait été capable de marcher, voire de courir, peut-être ? Sûrement pas de shooter dans un ballon. Aurait-elle été grande, ou bien une petite crevette ? Aurait-elle préféré les activités « de fille », ou bien aurait-elle pris plaisir à pratiquer un sport « de garçon » ? Tristan en crevait de ne jamais la connaître, de ne jamais obtenir de réponses à toutes les questions qu'il se posait à propos d'elle.

Max le tira de ses pensées en lui secouant le bras. Il levait vers lui son regard de chien battu. Il ressemblait à un personnage de dessin animé avec ses grands yeux suppliants. Quel comédien ! Son cinéma arracha un sourire à Tristan, alors qu'il ruminait ses idées noires quelques secondes plus tôt.

— C'est d'accord, mais pas longtemps, compris ? Laisse-moi juste poser mon pain chez moi, et je reviens.

Après avoir rangé la boule de campagne dans un placard, il enfila une tenue de sport et rejoignit Max, qui l'attendait de pied ferme. Il avait matérialisé un but à l'aide de son pull et d'une bouteille d'eau.

Ils commencèrent par se faire des passes. Le garçon tirait fort, obligeant Tristan à se déplacer rapidement pour récupérer la balle. Puis Max proposa un « un contre un », qui tourna à la correction pour son partenaire de jeu. La vivacité de son jeune âge l'emportait sur la taille et l'expérience de Tristan, qui peinait à suivre le rythme. À une époque lointaine, sa masse musculaire aurait pu lui permettre de faire la différence, mais elle avait disparu, mise à mal par de longs mois de mauvaise alimentation et d'inactivité.

Au bout de quinze minutes, il était déjà essoufflé. Il ne tenait pas le coup. Il se rendit compte qu'il s'était laissé aller depuis la mort de

Francesca. Il s'était empâté et ne supportait plus le moindre effort physique. Il aurait volontiers abrégé cette séance de torture, si Max n'avait pas insisté pour prolonger leur duel. Il n'avait pas tous les jours l'occasion d'infliger une belle raclée à un adulte ! Tristan, écarlate, les poumons au bord de l'implosion, tentait de faire bonne figure.

Alors qu'il s'accordait quelques instants pour reprendre son souffle, le ballon roula sur le parking. Max se précipita pour aller le rechercher. Avisant une voiture qui se présentait au bout de l'allée, Tristan lui cria de faire attention, avant de se rappeler que le garçon ne pouvait pas l'entendre. Saisi par une peur panique, il courut vers lui en espérant ne pas arriver trop tard cette fois. Il voyait défiler devant ses yeux les images de Francesca percutée par le véhicule fou, son corps se soulevant dans les airs et retombant au sol, sans vie.

Heureusement, avant de s'engager sur la chaussée, Max prit soin de regarder autour de lui. Il attendit que la voie soit libre pour se ruer vers la balle, qui roulait le long de la bordure. Tristan s'arrêta et observa la scène, chancelant. Il se laissa choir sur l'herbe, choqué.

Le garçon revint vers lui en sprintant, indifférent à la panique qui l'avait submergé. Il le dévisagea avec attention, essayant de comprendre pourquoi il avait revêtu ce masque d'angoisse. Max s'assit devant lui. Il pointa un doigt vers Tristan, un air interrogateur sur ses traits juvéniles, pour s'enquérir de son état.

— Je vais bien, je suis juste un peu fatigué, tenta de le rassurer Tristan.

Il attendit que les battements de son cœur se calment. Max lui désigna le ballon.

— Non, je ne suis plus assez en forme, répondit Tristan.

Ils restèrent assis, en silence. Sans le carnet à lignes, il leur était difficile de communiquer. Même si Max était capable de lire sur les lèvres de Tristan, ce dernier n'était pas en mesure de le comprendre, et cela le frustrait. Il aurait voulu échanger avec le gamin, sans y parvenir. Il se rendit compte que c'était le lot quotidien de Max, et son cœur se serra. Cet enfant était tellement plein d'entrain, si avide de contacts ; cela devait représenter une véritable torture de taire tout ce qu'il avait à raconter.

Tristan tint à lui faire plaisir.

— Brigitte m'a expliqué ce qui est arrivé à son mari. Tu lui as sauvé la vie. Si tu n'avais pas vu ce qu'il se passait, ça aurait pu être beaucoup plus grave. Tu es un héros.

Le garçon, si exubérant en temps normal, rougit en baissant la tête, flatté par ce compliment. Soudain, Tristan aperçut Zoé foncer vers lui, l'air furibond. C'en était fini de cet instant de complicité avec Max, les ennuis commençaient. Elle se planta devant lui, les poings sur les hanches.

— C'est quoi ce bordel ? Je vous avais interdit de vous approcher de mon fils.

Tristan se mit debout, inversant ainsi le rapport de force. Il ne cherchait pas la guerre, mais Zoé possédait un don pour le pousser à bout.

— C'est lui qui m'a proposé de faire un foot.

— Et alors, vous n'êtes pas capable de dire *non* à un gamin ?

— C'est bon, calmez-vous, je voulais juste être sympa.

— Arrêtez de tourner autour de mon fils.

— Et vous, arrêtez d'essayer de me faire passer pour un sale type.

— Vous n'avez pas besoin de moi pour ça, vous vous débrouillez très bien tout seul !

Cette satanée bonne femme l'agaçait au plus haut point.

— Qu'est-ce que vous voulez qu'il lui arrive ? Vous n'avez rien à craindre, il y a des dizaines d'appartements qui donnent sur ce terrain, et tout autant de commères qui doivent nous épier depuis qu'on a commencé à jouer.

Zoé s'offusqua du terme employé pour désigner ses voisines et refusa de reconnaître qu'il devait avoir raison sur ce point. Max la tira par le bras pour essayer de la calmer.

— ça va barder pour toi, gronda-t-elle en signant. À la maison, tout de suite !

Le gamin baissa la tête, contrit. Du moins, c'est ce qu'il cherchait à faire croire à Zoé ; il envoya un clin d'œil discret à Tristan. Le message était clair : il s'était bien amusé et il espérait remettre ça très vite. L'homme se retint de sourire face à cette nonchalance insolente, sous peine de déclencher une nouvelle volée de bois vert de son dragon de mère.

11.

En rentrant chez lui, Tristan prit une longue douche avant de passer des vêtements propres, puis de s'installer dans un fauteuil. Au lieu de déprimer, comme il le faisait chaque soir, son esprit vagabonda vers Max, ce petit bonhomme souriant qui ne réclamait qu'un peu d'attention et devait lutter contre les barrières que sa surdité érigeait entre lui et le reste du monde.

Si Tristan se complaisait dans son isolement, Max subissait le sien. Il devait souffrir de ces difficultés à communiquer, et l'homme se demanda comment alléger son fardeau. La solution paraissait évidente : il allait apprendre quelques mots en langue des signes, pour pouvoir échanger avec Max. Cette idée lui insuffla un regain d'énergie inattendu. Lui qui ne savait comment meubler le temps infini à sa disposition, il choisit de l'utiliser de façon productive. Il décida de s'y mettre aussitôt.

Il passa la soirée à regarder des vidéos sur Internet. Il essayait de reproduire les gestes, mais il se sentait gauche et un peu ridicule. Cependant, il persévéra. Il pouvait bien fournir quelques efforts, quand Max devait se battre au quotidien pour se faire comprendre du monde des entendants.

Cette occupation maintint ses idées noires à distance, sans que cela le contrarie. Il n'oubliait pas Francesca pour autant, et il savait qu'elle apprécierait qu'il se soucie de Max. Elle adorait les enfants, à un point tel qu'elle avait choisi un métier qui lui permettait de leur consacrer ses journées. Institutrice en école maternelle, elle évoluait entourée d'élèves qui la vénéraient. Elle prenait soin de chacun d'entre eux, et si Max avait fréquenté sa classe, elle aurait probablement entamé la même démarche que Tristan.

Quand celui-ci se coucha enfin, épuisé par sa séance de sport puis par cette concentration inhabituelle, il sombra dans un sommeil sans rêve, une première depuis bien longtemps. Lorsque les cauchemars le rattrapèrent, au milieu de la nuit, il avait déjà bénéficié d'un repos réparateur inespéré.

Il continua à s'entraîner les soirs suivants. Quand Max se présenta à sa porte quelques jours plus tard, il tenta de bafouiller des mots de ses doigts hésitants. Le visage du garçon s'illumina lorsqu'il comprit que Tristan avait commencé à apprendre la langue des signes afin de pouvoir communiquer avec lui. Son vocabulaire se limitait à quelques mots simples pour le moment, mais c'était un grand pas en avant.

Max tenait un ballon entre ses mains. Il réclamait une nouvelle partie de football. Tristan secoua la tête.

— Ta mère ne veut pas, j'en ai marre de me faire engueuler à chaque fois qu'elle me voit avec toi.

Il parlait en s'accompagnant de ses mains pour appuyer ses paroles. Il agitait maladroitement ses doigts. Max fit mine de ne pas le comprendre. Il le contemplait de ses grands yeux tristes, des larmes perlaient au bord de ses paupières.

Tristan ne souhaitait pas lui causer de la peine. Ce n'était pas sa faute si Zoé le détestait. Du moins, c'était ce dont il s'était convaincu. Quand une larme coula le long de la joue de Max, il abdiqua.

— On va lui demander l'autorisation, O.K. ?

Le garçon essuya ses yeux humides et grimaça ; il connaissait bien sa mère : obtenir son approbation n'était pas gagné d'avance. Il accepta tout de même de guider Tristan jusqu'à son appartement. Il allait utiliser sa clé pour ouvrir la porte, mais Tristan préféra frapper. Une intrusion de sa part serait mal perçue par Zoé, il ne risquait pas de s'attirer ses bonnes grâces de cette manière.

— Encore vous ! s'écria-t-elle en le découvrant sur le seuil. Je vous ai pourtant répété de ne pas vous approcher de mon fils.

— Je n'ai rien fait, c'est lui qui a débarqué chez moi.

Zoé lança un regard noir à Max.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je pensais avoir été claire : tu n'as pas le droit de rester seul avec ce type.

Tristan leva les yeux au ciel.

— Il voudrait jouer au foot avec moi, pas de quoi en faire un plat.

— Vous n'avez qu'à lui dire non. Ça ne devrait pas être difficile, vous êtes très doué pour vous montrer désagréable.

— Il insiste, répondit Tristan sans relever l'attaque.

— Il vous a fait le coup des larmes, c'est ça ?

— Le coup des larmes ?

— Mon fils a un don pour obtenir ce qu'il veut, il est même capable de pleurer sur commande.

Tristan se tourna vers Max, étonné. Le gamin lui adressa un franc sourire. Il s'était fait manipuler !

— Tu es un drôle de loustic, qui aime bien m'attirer des ennuis.

Sans s'en rendre compte, il accompagna ses paroles de quelques gestes. Zoé le dévisagea, abasourdie.

— Vous savez signer ? s'exclama-t-elle.

Tristan contempla ses mains d'un air gêné.

— J'apprends, pour pouvoir communiquer avec Max. J'espère que vous n'allez pas y voir une intention malhonnête de ma part.

— Non, je suis juste choquée que vous vous intéressiez à autre chose qu'à votre petite personne.

Il lui lança un regard noir. Elle ne se laissa pas impressionner pour autant. Elle observa son fils, puis Tristan, avant de rendre son verdict.

— C'est d'accord pour le foot. Vous avez de la chance que Brigitte vous aime bien, ça joue en votre faveur. Même si je ne comprends vraiment pas pourquoi elle vous apprécie ! Mais attention, prévint-elle Tristan avec un air féroce, je sais où vous habitez. S'il arrive le moindre souci à Max, je vous retrouve et je vous fais la peau.

Décidément, cette femme possédait un sens inné de la demi-mesure !

— Je vous le ramènerai dans une heure.

Une fois encore, le corps de Tristan souffrit le martyre. Il l'avait négligé pendant trop longtemps ; chaque muscle, chaque articulation lui faisait payer ces mauvais traitements. Malgré tout, il persévérait ; pour Max, qui se transformait en féroce compétiteur dès qu'il se retrouvait avec un ballon au pied. Et aussi pour lui-même ; au-delà de la souffrance physique, il éprouvait une certaine satisfaction à se dépenser de la sorte.

Quand il raccompagna le garçon chez lui, Tristan était en sueur, perclus de courbatures et il avait encaissé bien plus de buts que la décence ne lui permettait de l'admettre. Max, quant à lui, ne semblait pas ébranlé par l'effort, il aurait pu enchaîner une autre séance de sport sans sourciller.

Il raconta à sa mère qu'il avait atomisé Tristan, en toute modestie. Elle le félicita avant d'adresser un hochement de tête à son voisin en guise d'au revoir. Elle s'apprêtait à refermer la porte, il bloqua le battant en y posant sa main.

— Vous savez, on n'est peut-être pas obligés de se détester.

— Vous n'allez pas me faire la leçon ! s'insurgea Zoé. C'est vous qui avez commencé à chercher la bagarre, vous récoltez ce que vous avez semé.

Tristan soupira.

— Je suis désolé de m'être mal comporté le jour de notre rencontre.

— C'est peu de le dire : un vrai sale con !

Tristan grimaça, mais ne protesta pas.

— Et si encore ça se limitait à cette fois-là… ajouta Zoé.

Elle n'avait pas l'air décidée à calmer le jeu.

— C'est bon, j'ai compris que ma proposition de trêve ne vous intéresse pas, pas la peine de vous acharner sur moi.

— Je n'ai pas dit ça. Je trouve ça juste un peu facile de débarquer la bouche en cœur, du jour au lendemain, après vous être comporté comme le dernier des abrutis. Je voulais rappeler ce que je pensais de vos agissements.

— Message reçu cinq sur cinq. Je suis peut-être un crétin, mais je ne suis pas non plus complètement idiot.

— Je tenais à m'en assurer. Alors, c'est bon, on peut passer à autre chose. Et déjà, on va se tutoyer, parce que j'ai l'impression d'être aussi vieille que Brigitte quand on me vouvoie.

— Je ne suis pas sûr qu'elle apprécierait d'entendre ça !

— Si tu ne lui répètes pas, elle n'a aucune raison de le savoir.

12.

Dans les jours qui suivirent, le chagrin s'abattit de nouveau sur Tristan, comme s'il voulait lui faire payer de s'être détourné de lui. Les souvenirs traumatisants de l'accident revinrent le hanter de plus belle et il passa des nuits horribles à tenter d'atteindre le matin sans devenir fou. L'anniversaire de Francesca se profilait, et à l'instar de chaque date symbolique, elle lui rappelait cruellement tout ce qu'il avait perdu.

Pour les vingt-cinq ans de Francesca, il avait organisé une grande fête avec leur famille et leurs amis. Il avait choisi le thème parfait pour faire plaisir à sa femme : l'enfance. Tous les invités s'étaient déguisés comme des écoliers. Fran, avec ses couettes, semblait dix ans de moins. Tristan avait demandé à chaque convive d'apporter une photo de lui gamin. Il avait accroché un grand pêle-mêle des portraits au mur et Fran avait joué à *qui est qui*, provoquant de nombreux fous rires quand elle se trompait – c'est-à-dire très souvent !

Le buffet croulait sous les bonbons et les biscuits. Les jus de fruits et les sodas avaient remplacé les bouteilles d'alcool pour ce thème régressif. Fran avait passé la soirée à rire aux éclats, et Tristan l'avait couvée du regard, aux anges. Rien ne pouvait le rendre plus heureux que de voir sa femme rayonner au milieu des siens.

Le temps n'était plus à la fête, et Tristan broyait du noir. Il se referma sur lui-même. Il ignora Paul quand ce dernier essaya de le joindre, et il ne parlait pas à Brigitte lorsqu'elle venait boire un café. Il ne parvint même pas à se réjouir pour la gardienne à l'annonce du retour à la maison de son mari après son hospitalisation. Fran, elle, ne reviendrait jamais.

Max ne réussit pas non plus à le dérider. Le garçon débarqua le samedi suivant, pour une nouvelle partie de foot, Tristan déclina l'invitation. Il ne se sentait pas capable de donner le change face au gamin. Après avoir insisté, Max repartit chez lui, la tête basse. Même ses larmes n'avaient pas convaincu son voisin de jouer avec lui.

Une bonne semaine s'avéra nécessaire pour que la vague de chagrin perde en intensité et que Tristan refasse surface. Il était épuisé par ce deuil sans fin, qui le vidait de toute énergie. Et pourtant, il ne souhaitait pas en sortir, persuadé qu'il romprait alors l'ultime lien avec Francesca.

Cependant, il se reprochait la façon dont il avait traité Max. Même s'il le savait capable de pleurer sur commande, le garçon lui avait fait de la peine, il l'avait touché malgré la carapace qu'il s'était forgée au fil des mois.

Il se résigna à aller frapper à la porte de Zoé, un soir, afin de s'excuser auprès du petit et lui proposer une partie de foot. Mais il trouva porte close. Il se demanda si Max et sa mère étaient réellement absents, ou s'ils refusaient de lui ouvrir à cause de son comportement.

Tristan s'en voulait d'avoir déçu le gamin. Il s'apprêtait à faire demi-tour quand il aperçut Zoé au bout du couloir. Elle portait sa tenue de travail – Brigitte lui avait appris qu'elle était aide-soignante – et semblait exténuée. Lorsqu'elle le découvrit, elle s'approcha en lui lançant un regard interrogateur.

— Bonsoir. Je venais voir Max pour lui proposer de jouer au foot, mais…

— Il n'est pas là. Mes parents le gardent toute la semaine, il ne rentrera que ce week-end.

— Il n'a pas école ? s'étonna Tristan.

— Euh, non, pas pendant les grandes vacances ! se moqua Zoé.

Tristan vivait tellement à l'écart du monde qu'il n'était pas au fait du calendrier scolaire. Il était désolé d'apprendre l'absence du garçon. Zoé déverrouilla la porte, pénétra dans son appartement et se tourna vers Tristan.

— Tu veux entrer ? J'allais prendre une bière pour décompresser après cette dure journée. Tu es le bienvenu si tu n'attends pas de moi une conversation palpitante, je suis vannée.

Tristan ne sut que répondre à cette invitation surprenante. Ils avaient enterré la hache de guerre, mais il n'imaginait pas que Zoé puisse avoir envie de passer du temps avec lui. Elle inclina la tête et lui adressa un clin d'œil.

— Tu as le droit de dire non si ça ne t'intéresse pas ou si tu as autre chose de prévu. Je ne vais pas m'effondrer, même si ce sera terrible de me priver de ton aimable présence. Je ne te ferai pas le coup des larmes, promis !

Cette référence à la ruse de Max arracha un sourire à Tristan.

— Une autre fois, peut-être ?

— Pas de souci. Bonne soirée !

Elle referma la porte tandis que Tristan tournait les talons pour rentrer chez lui. Une bonne soirée ? Il en doutait. Mais il l'avait choisi,

il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Ses idées noires seraient les seules à lui tenir compagnie.

13.

La semaine s'étira en longueur, triste et morne sans les apparitions de Max pour le divertir. Afin de tuer le temps, Tristan continuait à s'entraîner à la pratique de la langue des signes. Il se sentait toujours aussi gauche, mais au moins il développait son vocabulaire. Son apprentissage s'avérait laborieux sans personne avec qui s'exercer ; il persévérait quand même, pour Max.

Il fut heureux de voir le gamin débarquer le samedi suivant. Max lui tendit un bout de papier avec un grand sourire. L'écriture n'était pas celle habituelle, enfantine. Tristan lut l'inscription : « *Maman m'a dit que tu es venu me chercher cette semaine, ça me fait plaisir !* »

Envolée, la tristesse du rejet de leur dernière rencontre. Max avait passé l'éponge et désigna son ballon pour l'inviter à jouer au football.

— Je me change et on y va.

Ils descendirent ensemble dans le parc de la résidence, matérialisèrent les buts à l'aide de bouteilles et démarrèrent leur entraînement. Tristan commençait à retrouver des sensations oubliées, le plaisir de l'effort. Si son souffle s'améliorait, il tenait toujours plus du grand-père asthmatique que du grand sportif.

Alors qu'il courait derrière Max pour l'empêcher de marquer un énième but, il aperçut Paul, qui l'observait depuis le parking. Il lui adressa un signe de la main. Son cadet approcha, abasourdi. Il devait s'attendre à le trouver cloîtré chez lui, pas en train de se dépenser.

Quand il arriva à son niveau, Paul lui donna une accolade et l'embrassa.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? le questionna-t-il. Je suis passé voir comment tu allais. Comme tu n'étais pas chez toi, je m'apprêtais à repartir. C'est qui, ce gamin ?

Il regardait son frère bizarrement : que s'imaginait-il, au juste ? Qu'il avait kidnappé ce gosse ?

— C'est Max, un voisin, lui apprit Tristan.

— Il fait chuter la moyenne d'âge de tes potes ! le taquina Paul.

Il semblait croire qu'il restait des amis à Tristan, alors que ce

dernier avait fait le ménage dans sa vie et avait prié tout le monde d'en sortir.

— Est-ce que vous acceptez un joueur de plus, ou vous avez peur de la concurrence ?

Tristan se tourna vers Max pour lui proposer d'intégrer Paul à leur match. Il prenait toujours soin de se tenir face à l'enfant et d'articuler quand il lui parlait. Il accompagnait ses paroles de quelques signes, quand il les maîtrisait.

— Tu sais signer ? s'étonna son frère.

— J'apprends. Mais pour l'instant, je suis assez nul.

Max confirma d'un hochement de tête vigoureux, ce qui déclencha l'hilarité des deux hommes.

— Tu es dur avec moi quand même ! se plaignit Tristan.

— Il me plaît bien, ce môme ! s'amusa Paul.

Le cadet se réjouissait de voir son aîné avec le sourire. Il ne savait pas d'où sortait ce gamin, et se demandait pourquoi Tristan ne lui en avait jamais parlé. Mais peu importait, s'il l'aidait à reprendre du poil de la bête.

Paul se joignit à eux, et sa présence rendit le match encore plus intense. Il était en pleine forme et il poussait Max à se surpasser pour tenir le rythme. Tristan courait après eux, dépassé, mais plutôt ravi de la tournure des événements. C'était la première fois depuis la mort de Francesca qu'il passait un bon moment avec son frère.

À la fin de la partie, ils s'affalèrent tous les trois sur le sol, à bout de forces.

— Je vous inviterais bien à boire une bière, déclara Paul, mais l'un de vous deux m'a l'air un tout petit peu trop jeune pour ça.

Max acquiesça d'un signe de tête en désignant Tristan avec malice. Paul tapa dans la main du gamin.

— Bien joué, mec !

— Vous me direz quand vous aurez fini de vous foutre de moi ! râla Tristan pour la forme. Max, il est temps de rentrer chez toi, ou ta maman va me passer un savon.

— Tu as peur de sa mère ? le taquina Paul.

— Si tu connaissais Zoé et son sale caractère, toi aussi tu préférerais éviter de te la mettre à dos.

Paul constata que son frère lui cachait beaucoup de choses ces derniers temps. Est-ce que cette Zoé contribuait également à lui rendre le sourire ? Il ne posa pas de question. Il ne souhaitait pas se montrer indiscret ni braquer Tristan. Cette amélioration de son état était inespérée, il voulait juste la savourer. Il dit au revoir à ses partenaires de jeu et, avant de rentrer chez lui, il leur fit promettre de l'inviter pour le prochain match.

Max s'allongea dans l'herbe et se perdit dans la contemplation du

ciel. Tristan l'observa ; il admira sa décontraction. Avait-il connu cette insouciance un jour ? Si c'était le cas, il ne s'en souvenait plus.

Soudain, le garçon se redressa, tout excité. Il regarda Tristan avec ferveur, tout en essayant de lui raconter quelque chose avec ses mains. Il bougeait si vite que l'homme ne saisissait pas un seul mot de son discours silencieux.

— Ralentis, je ne comprends rien.

Max tenta de canaliser sa fougue, en vain. Tristan devina qu'il était question de football, mais rien de plus. Agacé, l'enfant se leva et lui fit signe de le suivre. Il partit en courant vers leur immeuble. Tristan dut presser le pas pour rester sur ses talons.

Le garçon se rendit à son appartement et y pénétra sans laisser le temps à Tristan de réagir. L'homme s'arrêta sur le seuil, il ne comptait pas entrer sans y avoir été invité par la maîtresse de maison. Max l'encourageait à avancer, mais Tristan attendait la permission de Zoé. Elle sortit de la cuisine, surprise par leur irruption.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle à Tristan, qui n'en savait pas plus qu'elle.

Max attira l'attention de sa mère pour lui expliquer ce qu'il cherchait à faire comprendre à Tristan. Leur dialogue dura quelques instants interminables pour Tristan, qui ne saisissait toujours rien à la situation. Enfin, Zoé éclaira sa lanterne.

— Il y a un match à la télévision dans une demi-heure. J'ai autorisé Max à le regarder comme il ne finit pas trop tard. Il demande si tu veux le voir avec lui.

Tristan éprouva la sensation d'être tombé dans un traquenard tendu par le jeune garçon. Pas une seconde il n'avait cherché à s'incruster, malgré tout Zoé allait penser qu'il lui imposait sa présence.

— Excuse-moi, Max m'a traîné ici sans que je comprenne de quoi il s'agissait, sinon je ne me serais jamais permis de débarquer comme ça.

— Pas de souci. Quand mon fils a une idée derrière la tête, il ne l'a pas ailleurs ! Ne t'en fais pas, je me doute que tu dois avoir mieux à faire que de passer ta soirée avec un gamin. Quoique, si pour une fois quelqu'un avait pu se dévouer pour m'épargner la corvée du match, ça m'aurait arrangée ! Tu peux y aller, je lui expliquerai. Il n'avait pas à te forcer la main de cette façon.

Tristan resta figé, hésitant. Zoé lui offrait la parfaite porte de sortie, pourtant il n'avait pas envie de l'utiliser. Quelques jours plus tôt, il avait regretté d'avoir décliné son invitation, il ne souhaitait pas reproduire la même erreur. Si Max réclamait sa compagnie, et si Zoé n'y voyait pas d'inconvénient, pourquoi refuser ? Pour retourner s'enfermer dans son appartement ? Il disposait de toute la nuit pour se morfondre. Il pouvait bien accorder deux heures de plus à Max. Ce petit l'émouvait avec sa soif de vivre. Tristan sentait en lui un profond

besoin d'attention. C'était la première personne qui parvenait à le toucher depuis la disparition de Francesca et de leur bébé ; il lui était reconnaissant de lui montrer que son cœur ne s'était pas encore transformé en pierre.

— Si tu es certaine que ça ne te dérange pas, ça me ferait plaisir de regarder le match avec Max, avança-t-il, prudent.

— Si tu n'as rien de mieux à faire, O.K.

Il se demanda ce qu'elle se figurait de sa vie. Elle ne savait donc pas qu'il passait son temps enfermé chez lui, à ressasser ses idées noires ?

— Je vais prendre une douche et je vous rejoins pour le coup d'envoi.

— ça marche. À tout à l'heure !

14.

En retournant chez lui, Tristan se demanda ce qui lui avait pris d'accepter cette invitation, lui qui d'habitude évitait le reste du monde comme la peste. Il s'étonnait de son attachement au jeune garçon, qu'il connaissait à peine.

Il préféra ne pas se poser plus de questions, pour s'épargner une introspection douloureuse. Il se lava, enfila des vêtements propres, et passa un quart d'heure à fouiller ses placards dans le but de trouver quelque chose à apporter à Max et Zoé afin de ne pas débarquer les mains vides. Même s'il jouait les ermites depuis longtemps, il n'avait pas oublié les règles élémentaires de la bienséance. Il ne dégotta rien de bien appétissant dans ses réserves, il se rabattit en désespoir de cause sur une bouteille de soda et un paquet de crackers salés pour improviser un apéritif devant le match.

Il se sentit nerveux en reprenant le chemin du foyer de son jeune ami. Avait-il à ce point perdu l'habitude des mondanités pour se faire une montagne d'une soirée aussi anodine ? Son inaptitude à vivre dans cet univers l'inquiétait. Qui était-il devenu ?

Zoé lui ouvrit la porte avec un sourire.

— Mon sauveur ! le salua-t-elle en l'invitant à entrer.

Elle ressemblait à une adolescente avec sa tenue estivale composée d'un tee-shirt ample, d'un short court et d'une paire de tongs. Le visage au naturel, sans maquillage, ses cheveux roux ébouriffés, elle faisait bien plus jeune que son âge, quel qu'il soit. Elle aurait pu passer pour la grande sœur de Max.

Tristan la suivit dans le salon, où l'attendait le garçon. Il observa discrètement l'appartement. De nombreux cadres ornaient les murs : des photos de Max, beaucoup de dessins aussi, et des cartes d'anniversaire, de Noël… Le tout formait un mélange hétéroclite très joyeux.

La pièce à vivre était occupée par un imposant canapé gris clair. Son assise confortable et les coussins multicolores qui l'égayaient donnaient envie de s'y prélasser pendant de longues heures. La table

basse accueillait un plateau rempli de biscuits, de bâtonnets de légumes, de parts de cake salé et d'une carafe de jus de fruits fraîchement pressé.

— Tu veux une bière ? demanda Zoé en ouvrant le paquet de crackers que Tristan avait apporté, pour le glisser sur le plateau.

— Avec plaisir, merci.

Elle l'abandonna, le temps d'aller chercher deux bouteilles à la cuisine. Max, tout excité, fit signe à Tristan de venir s'asseoir à côté de lui. La télévision était allumée, diffusant les hymnes des deux adversaires du jour : la France, bien sûr, et l'Angleterre. Il était inutile de demander au jeune garçon qui il soutenait, son maillot tricolore parlait pour lui.

Le gamin était survolté : son équipe favorite était en quart de finale du Championnat d'Europe. Tristan était passé à côté de l'événement ; il ne s'intéressait à rien, ne prenait aucune nouvelle du monde. Alors que dans l'univers de Max, le match à venir revêtait une importance capitale.

Zoé apporta sa boisson à Tristan.

— C'est gentil de ta part de lui tenir compagnie, le remercia-t-elle en désignant son fils. Si tu n'étais pas là, il me forcerait à regarder avec lui. À la place, je vais pouvoir avancer ma lecture.

L'homme lui adressa un signe de tête, puis elle partit s'asseoir dans un fauteuil recouvert d'un plaid aux teintes vives. Elle replia ses jambes sous elle et plongea dans son roman. Max secoua le bras de son invité pour lui montrer que le coup d'envoi venait d'être donné.

Au début, Tristan éprouva des difficultés à se passionner pour la partie qui se déroulait sous ses yeux. Son enjeu le laissait froid, il ne parvenait pas à trouver de l'intérêt à voir vingt-deux bonshommes se disputer un ballon, alors qu'il arrivait tant de catastrophes chaque jour.

Mais l'enthousiasme de Max l'amusait. Il bondissait à la moindre occasion de son équipe, il encourageait les joueurs avec ses cris silencieux. Il sollicitait l'avis de Tristan à chaque action. Son entrain rendait la partie captivante.

De temps en temps, Zoé levait le nez de son bouquin pour observer son fils avec tendresse. Elle veillait à ce qu'il pense à manger, tant il était absorbé par le match. Elle limitait sa consommation de sucre, il était déjà suffisamment excité. Tristan découvrait une nouvelle facette de la personnalité de la jeune femme ; la tigresse aux griffes acérées se révélait une mère poule attentive et dévouée.

À la pause, Max voulut débriefer la première mi-temps minute par minute. Il ne regardait pas simplement le match, il le vivait avec les joueurs. Son excitation accélérait sa gestuelle et il avait beaucoup trop de choses à raconter pour s'embêter à les écrire. Zoé avait pourtant

pris soin de déposer un carnet et un stylo sur la table basse, dans le but de faciliter la communication, mais son fils n'en avait que faire.

Elle vola au secours de Tristan, qui ne parvenait pas à comprendre le discours de l'enfant. Elle délaissa son livre pour venir s'asseoir à côté d'eux, et elle traduisit les propos de Max à voix haute. Elle aida aussi Tristan à lui répondre en lui montrant les bons gestes. Elle ne s'intéressait pas au football, mais elle avait tout de même appris le vocabulaire de ce sport avec son fils.

Lorsque la deuxième période démarra, elle resta avec eux afin de continuer à servir d'interprète. Elle corrigeait les fautes de Tristan. Ce dernier se sentait comme un enfant qui avait tout à apprendre, mais Zoé faisait preuve de patience et il progressait, à son rythme.

La jeune femme ne l'avouait pas, mais elle était très touchée qu'il déploie autant d'efforts pour parler avec Max. Trop de gens considéraient que c'était au gamin de s'adapter au monde qui l'entourait, et pas l'inverse ; la démarche de son voisin en était d'autant plus louable.

Quand, d'un but sur corner, l'Angleterre débloqua le tableau des scores, Max se lamenta tel un acteur de la commedia dell'arte. Il brassa l'air de gestes grandiloquents, puis s'agenouilla devant l'écran, les mains jointes dans une supplication muette pour implorer l'équipe de France de rattraper son retard.

Zoé et Tristan échangèrent un regard complice ; sa ferveur les amusait. Ils se mirent à encourager les tricolores avec lui, en criant à chaque occasion manquée, envoyant de mauvaises ondes aux adversaires. Zoé se prit au jeu, et elle croisait les doigts avec son fils pour que la France revienne au score.

Même Tristan, qui n'avait plus goût à rien, se surprit à espérer une victoire de son pays ; l'enthousiasme de Max se révélait contagieux. Quand, enfin, à quelques minutes de la fin de la seconde période, un attaquant français offrit le but de l'égalisation à son équipe, ils exultèrent en chœur.

— Mince, s'exclama Zoé en riant, c'est bien la première fois que je suis contente qu'un match dure plus longtemps que prévu ! Oui, bien sûr que tu as le droit de regarder les prolongations, répondit-elle aux supplications de son fils. Mais après, tu n'auras pas intérêt à traîner pour aller au lit !

Ils vécurent tous les trois une demi-heure palpitante, remplie d'un suspense qui joua avec leurs nerfs avant une victoire finale tant attendue de la France. Max sauta dans les bras de sa mère en pleurant et en riant à la fois.

— Du calme, mon grand, chuchota-t-elle pour elle-même en le serrant contre son cœur.

Tristan se sentait de trop face à ce tendre spectacle. Ils formaient

une jolie famille soudée, un bonheur auquel il n'aurait plus jamais droit. Il détourna le regard, gêné. Sa morosité menaçait de refaire surface et il ne voulait pas l'imposer à ses hôtes.

Mais Max glissa des bras de Zoé et se posta devant lui pour lui offrir son plus beau sourire. La lumière qui s'en dégageait éloigna les nuages noirs qui s'accumulaient dans le ciel de l'humeur de Tristan. Ce petit, avec sa joie de vivre, éclairait tout sur son passage.

Sa mère l'envoya se brosser les dents. Il demanda à Tristan s'il serait toujours là quand il ressortirait de la salle de bain. L'homme sourit.

— Non, il est tard, je vais rentrer chez moi.

Tristan remercia Zoé pour son invitation. Il avait passé une bonne soirée, la meilleure depuis une éternité. Et comme chaque fois qu'il se détournait de son chagrin, il se sentait coupable.

Au lieu de retourner à son appartement, il sortit dans la rue. Il entama une promenade pour se donner le temps de faire le point sur ce qu'il vivait ces derniers jours. Ses pas le menèrent vers le pont, qui l'attirait comme un aimant depuis son emménagement. Il n'avait pas le sentiment d'avoir choisi cette destination, mais plutôt qu'elle s'était imposée à lui.

Les doigts serrés sur la balustrade, il observait la rivière qu'il distinguait encore dans la nuit tombante. Le changement qu'il sentait en lui le perturbait. La vie cherchait à l'entraîner dans son courant, à le forcer à avancer malgré lui. Son deuil l'ancrait dans le passé, aux côtés de Francesca. Accepter de poursuivre son existence revenait à abandonner sa femme dans ses souvenirs ; il ne pouvait s'y résoudre.

Cette dualité l'inquiétait, c'était la première fois depuis le décès de Fran qu'il se trouvait dans cet état. Il n'aimait pas ça. Il devait faire plus attention, à l'avenir, à ne pas se détourner de son épouse. Il n'en avait ni le droit ni l'envie.

15.

La semaine suivante, Tristan retomba dans sa routine quotidienne. Il se levait, travaillait, buvait un café avec Brigitte à l'occasion, et se morfondait. Il s'agaçait, car malgré sa bonne volonté, il n'arrivait plus à rester concentré sur Francesca.

Il pensait souvent à Max, qui avançait dans la vie tel un rayon de soleil malgré les difficultés. Tristan appréciait sa compagnie ainsi que celle de sa mère ; depuis leur trêve, Zoé se montrait cordiale, sans l'assommer de la pitié que lui offraient tant de personnes. Elle n'attendait rien de lui, et elle l'avait même remercié d'avoir consacré du temps à son fils – après s'être tant méfiée de lui. Tristan avait apprécié de se sentir utile, bien qu'il n'ait pas eu l'impression de servir à grand-chose.

Le petit passait encore la semaine chez ses grands-parents, sa mère ne pouvait pas le garder pendant toutes les vacances d'été, elle devait travailler. Le mercredi soir, la France jouait la demi-finale du Championnat d'Europe. Se rappelant le bon moment en compagnie de Max et Zoé devant le quart de finale, Tristan alluma la télévision. Mais seul, le match le laissait de marbre. Il ne parvint pas à s'intéresser à la partie, et il éteignit rapidement.

Que lui arrivait-il, bon sang ? Il ne devrait pas se préoccuper de choses aussi futiles. Pourtant, lorsqu'il apprit, le lendemain, la victoire de l'équipe nationale, il se réjouit ; non pas parce qu'il se souciait du résultat de la compétition, mais la finale allait se jouer le week-end suivant, et il y voyait l'opportunité d'une nouvelle soirée avec ses voisins. Cette fois, il ne comptait pas s'imposer chez Zoé, il lui proposerait de venir avec Max regarder le match chez lui, pour lui rendre son invitation.

À cette idée, Tristan se figea au milieu de son salon. Envisageait-il réellement de convier des gens chez lui, dans ce sanctuaire dédié à son chagrin ? Max éclairait l'obscurité dans laquelle il se terrait jusque-là. Tristan ne s'en réjouissait pas, le garçon distrayait ses pensées, qui auraient dû rester focalisées sur Francesca. Cependant, il n'avait pas

envie de se détourner de ce gamin qui apaisait son cœur.

Il observa les portraits de Fran : non, elle ne lui en voudrait sûrement pas de consacrer un peu de temps à ce gosse. Elle l'aurait trouvé attendrissant elle aussi. Elle adorait les enfants et s'était montrée de plus en plus impatiente de devenir maman.

Le samedi matin, Tristan se décida à aller frapper à la porte de Zoé. Elle était allée chercher son fils la veille au soir chez ses parents, afin de passer le week-end avec lui. Elle accueillit son visiteur avec le sourire, comme s'ils n'avaient pas commencé par se détester.

— Tu tombes bien ! Max me demandait si tu veux bien jouer au foot avec lui cet après-midi. Ne te sens pas obligé de dire oui, tu n'as pas à te tenir à sa disposition.

— Ce sera avec plaisir. C'est ma seule occasion de faire du sport, je ne vais pas m'en priver.

Le gamin déboula dans la conversation avec toute l'énergie de son jeune âge.

— Ralentis un peu si tu veux que je comprenne quelque chose ! lui enjoignit Tristan tandis qu'il agitait ses mains nerveusement.

Max jeta un regard suppliant à sa mère pour qu'elle traduise ses propos.

— Il demande si tu as vu la demi-finale mercredi.

— Pas entièrement. C'était beaucoup moins drôle sans le plus grand supporter de l'équipe de France.

L'enfant rougit jusqu'aux oreilles, flatté que sa compagnie ait manqué à Tristan.

— D'ailleurs, c'est pour ça que je suis là, poursuivit ce dernier. Je voudrais vous inviter à regarder la finale chez moi, demain soir. Si ça vous dit, et si vous n'avez rien d'autre de prévu, bien sûr, ajouta-t-il prudemment.

Max se mit à sauter dans tous les sens avec enthousiasme, mais sa mère grimaça.

— C'est une gentille proposition, mais ça me semble compliqué. Je suis censée déposer Max chez mes parents en fin de journée. Ils s'en occupent encore la semaine prochaine et je commence ma garde de bonne heure lundi matin, je n'aurai pas le temps de l'emmener avant.

Le garçon passa du rire aux larmes et implora sa mère de le laisser regarder le match avec Tristan.

— J'aimerais bien, mon grand, mais ça ne va pas être possible, je ne peux pas faire de miracle sur ce coup-là.

Tristan était aussi déçu que l'enfant, et il chercha une solution.

— Où habitent tes parents ? demanda-t-il à Zoé.

— À Tassin-la-Demi-Lune. Pourquoi ?

— Je dois me rendre à mon agence lundi, mais je n'ai pas besoin d'arriver tôt. Je peux emmener Max si tu veux.

— Tu bosses dans quel coin ? le questionna Zoé.

— À Villeurbanne.

— Mais, ce n'est pas du tout sur ton chemin ! s'exclama la jeune femme.

— ça ne me dérange pas de faire un détour.

Zoé plissa les yeux et le regarda attentivement.

— Ne me dis pas que tu te méfies encore de moi, protesta-t-il, vexé.

— Non, admit-elle. Mais comment être sûre que tu n'es pas un fou furieux du volant ?

Tristan s'offusqua de cette accusation. Sa femme et leur bébé avaient été tués par un chauffard, il n'avait que trop conscience qu'une voiture pouvait donner la mort, il conduisait avec une prudence extrême.

— Je te promets que je prendrai soin de Max.

Ce dernier pressa sa mère d'accepter.

— Bon, c'est d'accord, consentit-elle. Mais il faudra te lever tôt pour partir chez Papi et Mamie.

Son fils n'avait que faire de ce léger détail.

— Tu es sûr que ça ne te dérange pas ? vérifia-t-elle auprès de Tristan.

— Certain. Et comme ça, on pourra regarder le match tous ensemble.

— Merci.

Tristan se sentait soulagé d'avoir trouvé une solution, et content à l'idée de passer la soirée du lendemain avec eux.

— On se retrouve tout à l'heure, lança-t-il à Max avant de prendre congé.

Le gamin lui rappela qu'il devait prévenir Paul pour qu'il se joigne à eux.

— Qui est Paul ? demanda Zoé, intriguée.

— Mon frère. Il a joué avec nous la semaine dernière.

— Ah oui, c'est vrai, Max m'en a parlé. Vous allez finir par monter une équipe complète à ce rythme-là !

En partant, Tristan envoya un message à son cadet, persuadé qu'il serait trop occupé pour venir. Contre toute attente, Paul lui répondit dans le quart d'heure qui suivit qu'il se ferait un plaisir de lui infliger une nouvelle correction sur le terrain. D'ici là, Tristan avait des courses à faire pour accueillir ses invités comme il se devait.

16.

Paul débarqua en milieu d'après-midi, les bras chargés : il apportait à Max et Tristan deux buts gonflables, et de quoi les monter et les fixer dans le sol.

— Pour des joueurs de notre calibre, il faut du bon *matos* ! déclara-t-il avec le plus grand sérieux.

En observant la mine ravie de l'enfant, Tristan regretta de ne pas y avoir pensé lui-même. Il se faisait l'effet d'un ours asocial, incapable d'imaginer ce qui pourrait faire plaisir aux gens qui l'entouraient. Il vivait reclus depuis trop longtemps.

Les deux hommes installèrent les buts et le match commença. La chaleur étouffante de cet après-midi d'été les faisait suer à grosses gouttes, mais ils se donnaient à fond. Tristan se sentait moins minable que lors de sa première partie avec Max, même si le môme continuait à lui tenir la dragée haute. Paul était également plus affûté ; toutefois, son aîné ne déméritait pas.

Intrigués par les cris enthousiastes qui s'élevaient du terrain improvisé, deux gamins de la résidence approchèrent. En les voyant, Max se colla à Tristan et les observa avec appréhension. L'homme ne comprit pas cette attitude, son jeune ami se montrait toujours si avenant d'ordinaire. Il proposa aux nouveaux venus de se joindre à eux. Ils acceptèrent avec entrain tout en lorgnant du côté de Max ; son mutisme les intriguait. Tristan servit d'interprète pour permettre aux trois enfants de communiquer, même si son niveau en langue des signes restait encore bien trop faible à son goût.

Les équipes se réorganisèrent et le match reprit. D'abord timide vis-à-vis de ces renforts, Max se dérida et se débrouilla pour échanger avec eux par gestes. La bonne humeur régnait et les plus jeunes épuisaient les adultes.

À bout de souffle, Tristan et Paul s'effondrèrent au bord du terrain, laissant les mômes à leurs courses folles.

— Je me pensais en forme, mais j'ai l'impression d'être un papi à côté de ces trois-là ! se lamenta Paul.

— Ne m'en parle pas !

Le benjamin jeta un coup d'œil en coin à son aîné tandis que ce dernier couvait Max du regard. Paul ne l'avait pas connu aussi détendu depuis des années. Il sortait enfin de son deuil interminable, qui l'asphyxiait. Il n'était pas encore redevenu celui qu'il était avant la tragédie, mais il en prenait doucement le chemin. Pour Paul, c'était une avancée inespérée, et il savait que Max contribuait à cette amélioration.

— Il a l'air sacrément accro au foot, constata-t-il en désignant le gamin, qui s'en donnait à cœur joie avec le ballon.

— Pour lui, c'est une affaire sérieuse. Tu le verrais devant un match à la télé, on dirait qu'il joue sa vie. Tiens, d'ailleurs, sa mère et lui viennent regarder la finale chez moi demain soir, tu devrais te joindre à nous.

Cette invitation laissa Paul sans voix. Tristan se mettait à recevoir du monde dans son appartement ? S'il avait bien remarqué un changement dans son état, cela allait au-delà de ce qu'il avait imaginé.

— Avec plaisir, ça devrait être sympa.

Il contempla son frère, dont l'attention était toujours tournée vers Max. Était-ce le moment de lui parler ? Ce moment qu'il guettait depuis des mois, en vain ?

— Tristan, je voudrais…

— Qu'est-ce qu'il se passe ? l'interrompit son aîné en se levant.

Il ne l'écoutait plus. Un adolescent venait de débarquer sur le terrain pour s'en prendre à Max. Tristan pressa le pas. L'importun bousculait Max pendant que les deux autres gamins s'enfuyaient.

— Tout va bien ? demanda Tristan.

Le visage livide de Max lui prouvait le contraire. Par signes, il le rassura : « *Je suis là, ne t'inquiète pas.* » L'adolescent afficha une moue moqueuse.

— Quoi, vous aussi vous jouez avec vos mains comme le petit singe ?

Il fallut quelques secondes à Tristan pour comprendre qu'il parlait de Max. Une intense colère bouillonna dans ses veines.

— Je ne sais pas d'où tu sors, mais je te déconseille de t'en prendre à lui si tu ne veux pas avoir affaire à moi.

— C'est bon, si on ne peut même plus rigoler…

— Je ne vois pas grand monde qui se marre, là.

— Parce que vous ne comprenez pas l'humour… lança l'adolescent en s'éloignant.

Tristan lui aurait bien collé une raclée pour lui montrer ce qu'il pensait de son comportement, mais il le laissa partir pour s'occuper de Max, qui avait les larmes aux yeux. Tristan s'agenouilla pour se mettre à son niveau. Il essayait de trouver les mots pour le réconforter, mais

Max n'avait pas besoin d'un discours ; il se jeta dans ses bras et enfouit son nez dans son cou.

Tristan resta interdit, surpris par cet élan, puis il suivit son instinct et referma son étreinte autour du garçon pour le serrer contre lui. Ils se tinrent ainsi pendant une longue minute avant que Paul les rejoigne.

— Qu'est-ce qu'il voulait, ce crétin, à part foutre la merde ?

— Pas grand-chose ; juste nous montrer le vide intersidéral qu'il a dans le crâne.

Paul s'accroupit à son tour et tapota sur l'épaule de Max pour attirer son attention.

— Si ce petit con t'embête encore, préviens-moi, je lui démonterai sa sale face de rat ! articula-t-il avec exagération pour se faire comprendre de l'enfant.

Celui-ci sécha ses larmes et lui adressa un beau sourire.

— Je crois qu'il est temps que je le ramène chez lui, annonça Tristan.

Après avoir souhaité une bonne soirée à son frère, il prit la main de Max dans la sienne et le raccompagna à son appartement. Lorsque Zoé lui demanda comment s'était déroulé le match, son fils lui répondit que tout s'était bien passé avant de foncer dans sa chambre. Tristan jugea utile de la prévenir de ses déboires avec l'adolescent. En entendant son récit, Zoé s'énerva.

— Et après, on s'étonne que Max ait du mal à trouver sa place ! Si ces petits cons étaient mieux élevés, il ne préférerait pas la compagnie des adultes. Ce sale merdeux a de la chance que je n'aie pas été dans les parages.

Tristan la rassura en lui racontant que Max s'était bien entendu avec les deux autres enfants.

— C'est compliqué pour lui, expliqua-t-elle, légèrement soulagée. Il a subi pas mal de moqueries à cause de sa surdité.

— Les gens peuvent se montrer très cons quand ils s'y mettent. Mais tu lui as appris à faire face, et il s'en sort très bien.

— En tout cas, conclut Zoé, merci de l'avoir défendu.

Ils échangèrent un regard complice : le bien-être de l'enfant leur tenait à cœur, et Tristan ne comptait pas laisser tomber ce petit pour qui il s'était pris d'affection.

17.

Tristan consacra la journée du dimanche à rendre son appartement présentable et à cuisiner. Il tenait à recevoir ses invités correctement, il n'allait pas les nourrir à coups de paquets de biscuits et de soda. Comme Zoé l'avait fait pour son fils, il prépara divers plats. C'était la première fois qu'il se mettait aux fourneaux depuis le décès de Francesca ; il y prenait du plaisir, car il ne s'activait pas pour lui seul. Il repensa aux dîners qu'il concoctait pour Francesca, avant de chasser les souvenirs tristes de sa tête. Il allait tenir le chagrin à distance, pour passer une bonne soirée.

Zoé et Max arrivèrent les premiers, vers 19 heures. La finale commençait à 20 heures, mais ils avaient convenu de se retrouver plus tôt pour avoir le temps de prendre l'apéritif avant le début du match. Paul débarqua peu après, armé d'une bouteille de champagne pour les grands, et d'une autre de jus de pomme pétillant pour le plus jeune des convives.

Il salua Max, puis Tristan lui présenta Zoé. Paul essaya de ne pas la dévisager, mais il était curieux de découvrir celle qui avait réussi à percer la carapace de son frère.

— Ravie de te rencontrer. Mon fils adore les buts gonflables que tu lui as offerts, c'est très gentil de ta part. Même si je dois me battre avec lui pour qu'il ne les installe pas dans sa chambre !

— ça ne m'étonne pas de lui, ce petit a de la suite dans les idées !

Le regard de Zoé passa d'un frère à l'autre. La ressemblance était frappante.

— Vous ne pouvez pas vous renier tous les deux !

— C'est sûr, mais je suis incontestablement le plus beau, répondit Paul, pince-sans-rire.

— Évidemment ! Et aussi bien plus sympathique, quoique la barre ne soit pas placée très haute, confirma Zoé en envoyant un clin d'œil à Tristan, qui soupira en secouant la tête.

— Qu'est-ce qu'il m'a pris de vous inviter tous les deux ? Je sens que ça va être ma fête toute la soirée.

— Tu l'as bien mérité ! lui rappela la jeune femme.

— Oh, mon cher grand frère t'aurait-il fait des misères ? Il faut que tu me racontes tout ça, exigea Paul, friand d'informations croustillantes.

Il ne parvenait pas à définir quel lien unissait Tristan et Zoé. Max représentait-il leur seule raison d'être en contact, ou y avait-il quelque chose de plus profond entre eux ? Il n'arrivait pas à imaginer son aîné s'enticher d'une autre femme, alors qu'il pleurait encore son épouse. Mais une nouvelle amie pouvait lui faire du bien, surtout si elle accomplissait le miracle de le sortir de sa morosité.

Ils s'installèrent dans le salon pour trinquer à la joyeuse soirée qui s'annonçait. Paul bavardait avec Zoé pour apprendre à la connaître. Il appréciait son côté mordant qui poussait son frère dans ses retranchements et l'obligeait à réagir. Après le décès de Francesca, tout le monde, y compris lui, s'était mis à traiter Tristan comme s'il était en sucre, une petite chose fragile qu'il fallait protéger. Le temps était passé, mais cette façon de se comporter était restée, elle s'était installée durablement, car Tristan ne se montrait pas capable de refaire surface.

Zoé, elle, ne lui épargnait rien. Elle l'obligeait à participer à la conversation, à donner son avis. Elle le taquinait, se moquait gentiment de lui quand il écorchait un mot en langue des signes, tout en le corrigeant avec patience. Elle l'encourageait à échanger avec Max, même si ses gestes se révélaient encore hésitants. C'était sûrement ce dont son frère avait besoin à ce moment-là, qu'on le bouscule au lieu de le laisser se vautrer dans son apathie. Paul regrettait de ne pas l'avoir compris plus tôt.

Il se demanda un instant si Zoé était au courant du drame qu'avait vécu Tristan. En regardant autour de lui, il se rendit compte qu'il aurait fallu être aveugle pour ne pas remarquer les très nombreuses photos de Francesca réparties dans tout l'appartement. La défunte n'avait jamais mis les pieds dans ce lieu, et pourtant elle l'imprégnait de sa présence, elle était partout.

Tristan paraissait en forme, bien plus que ces derniers mois, et Paul avait conscience que ses nouveaux amis jouaient un rôle important dans ce changement. Il leur en était reconnaissant. Son frère commençait à laisser derrière lui l'homme sans vie qu'il était devenu après le décès de Fran.

Max, ce rayon de soleil qui dardait sur eux son regard enfantin, y était pour beaucoup. En entrant dans l'existence de Tristan, il l'avait obligé à ne plus se focaliser sur son deuil et lui avait rappelé qu'il y avait encore des gens autour de lui, vivants, qui méritaient son attention.

L'apéritif se déroula dans la bonne humeur. Tristan se tenait

légèrement en retrait de la conversation ; il n'était plus habitué à tant d'agitation. Malgré tout, il se sentait plutôt bien, entouré par ces trois personnes qu'il appréciait.

Max surveillait l'heure sur le portable de sa mère. Il exigea d'allumer tôt la télévision pour ne pas rater une minute de la retransmission. Il avait préparé une surprise pour Tristan : il avait appris la *Marseillaise* en langue des signes et il présenta son chant silencieux pendant l'hymne national. Sa prestation reçut les félicitations de son public, conquis.

Il s'installa ensuite entre sa mère et Tristan sur le canapé pour regarder le match. Assis sur un fauteuil, Paul les observait : ils ressemblaient presque à une famille, tous les trois. Son cœur se serra. Son frère aurait dû avoir sa famille si un terrible accident n'en avait pas décidé autrement. Parfois, Paul s'agaçait de le voir s'engluer dans son deuil ; mais quand il se remémorait ce qu'il avait vécu, il se montrait plus compréhensif. On ne se remettait pas facilement d'une telle tragédie.

Il porta son attention sur le coup d'envoi du match. Il n'allait quand même pas déprimer à son tour, alors que son frère commençait enfin à aller mieux ! L'arbitre lança le début de la finale, au plus grand plaisir de Max, qui ne tenait plus en place. Il avait attendu cette partie avec impatience. Zoé se laissa gagner par l'ambiance festive et elle encourageait la France avec lui. Les deux frères n'étaient pas non plus les derniers à donner de la voix pour soutenir l'équipe nationale. Paul contestait chaque décision de l'arbitre en défaveur des Bleus, dans un étalage flagrant de mauvaise foi. Tristan, quant à lui, se prenait pour le sélectionneur et criait des conseils aux joueurs.

Il régnait un joyeux bazar dans l'appartement, et quand la sonnerie de la porte d'entrée retentit au cours de la première mi-temps, ils ne l'entendirent pas tout de suite. Brigitte, qui venait se faire offrir à boire pour raconter ses derniers déboires à Tristan, dut s'y reprendre à trois fois avant qu'il lui ouvre. Elle fut surprise de découvrir autant de monde en débarquant à cette heure-là.

— Que se passe-t-il ? Vous organisez une petite fête et vous ne m'invitez même pas ?

— Ce n'est pas une fête : on regarde un match de foot.

— La finale avec l'équipe de France, c'est bien ça ?

— Exactement ! Si j'avais su que vous vous intéressiez au foot, je vous aurais proposé de venir.

— Je me fiche du football comme de l'an quarante, mais ce n'est pas une raison pour me faire poireauter sur le pas de votre porte au lieu de m'offrir un verre !

Tristan s'effaça pour la laisser passer. Max courut au-devant d'elle pour la saluer et il la prit par la main pour qu'elle vienne s'asseoir à

côté de lui.

— Je ne suis pas certaine que Brigitte soit fan de foot, s'amusa sa mère en cédant sa place à la nouvelle venue.

— Et alors, on s'en fiche ! s'exclama la gardienne, ravie de découvrir les victuailles qui encombraient la table basse. Servez-moi une bière, et expliquez-moi pour qui on est !

Max ouvrit de grands yeux, comme si elle avait prononcé la plus grosse bêtise imaginable. Il désigna le maillot qu'il avait encore revêtu ce soir-là.

— O.K., les Bleus, ça marche ! Allez, les Bleus !

L'ambiance déjà survoltée gagna en intensité avec la présence de Brigitte, qui ne comprenait rien aux règles du jeu, mais mettait beaucoup d'ardeur à faire semblant. Son arrivée avait étonné Paul, qui pensait que son frère n'avait de contact avec personne. Tristan ne lui avait pas parlé des visites régulières de Brigitte ; il ne lui racontait rien depuis tellement longtemps. S'il ne l'avait pas surpris en compagnie de Max, il n'aurait probablement jamais eu vent de son existence ni de celle de sa mère.

Paul secoua la tête pour chasser ses pensées moroses. Que lui arrivait-il ce soir ? Il était donc incapable de se réjouir des progrès accomplis par son frère ? Peu importait s'il n'était pas au courant de tout ce qu'il se passait dans la vie de son aîné ; tant que Tristan reprenait pied, c'était bien le principal.

18.

À la pause, l'hôte de la soirée passa en cuisine pour ravitailler les troupes, qui s'étaient jetées comme des morts de faim sur les premiers plats. Paul le suivit : il voulait saisir l'occasion de lui parler seul à seul. Son frère était enfin prêt à l'écouter, il le sentait.

Mais il ne savait pas comment aborder le sujet sans tourner autour du pot. Il gardait son secret depuis tant de temps.

— Zoé est un sacré bout de bonne femme, lança-t-il pour entamer la conversation.

— Elle a beau être ridiculement petite, parfois elle me fout la trouille, répondit Tristan, amusé. Je te déconseille de la mettre en colère.

— Je ne m'y risquerais pas.

Paul n'osa pas l'interroger sur ses sentiments envers la jeune femme. Deux ans après le décès de son épouse, il serait en droit d'ouvrir à nouveau son cœur, mais Paul savait son aîné encore trop affecté par sa douloureuse perte pour s'intéresser à quelqu'un d'autre. Cela viendrait en son temps. Il appréciait de le voir sourire et prendre part à l'ambiance joyeuse qui régnait dans le salon.

Il consulta sa montre. Le match n'allait pas tarder à redémarrer, il devait se jeter à l'eau.

— Je suis content d'avoir l'occasion de te parler en tête à tête, déclara-t-il.

Son ton sérieux étonna Tristan.

— Que se passe-t-il ?

— Rien de grave, rassure-toi. Je voulais seulement te dire que…

— Il te reste des bières ? demanda Zoé en entrant dans la cuisine. Brigitte en est déjà à sa troisième ; à ce rythme-là, elle est bien partie pour rouler sous la table ! À mon avis, tu vas devoir la porter jusque chez elle à la fin de la soirée, elle sera incapable de retrouver le chemin de son appartement.

Elle marqua une pause en découvrant les deux hommes, qui la dévisageaient.

— Pardon, je ne voulais pas vous interrompre.

— Non, ce n'est rien, la rassura Paul malgré sa déception de ne toujours pas avoir réussi à avoir une conversation sérieuse avec son frère. Je m'occupe d'apporter une autre bière à la dame.

Il sortit une nouvelle bouteille du réfrigérateur et quitta la pièce. Zoé le regarda partir.

— Je suis désolée, j'espère que je n'ai pas commis de gaffe en débarquant comme ça.

— Ne t'inquiète pas.

Tristan était convaincu que Paul voulait juste l'assurer de son soutien, comme il le faisait depuis des mois, et probablement aussi le secouer un peu, pour l'empêcher de retomber dans sa léthargie. Ce nouveau sermon pouvait bien attendre !

Ils retournèrent s'installer avec les autres pour le démarrage de la deuxième mi-temps. Malheureusement, au bout de quelques minutes seulement, un attaquant italien prit la défense française à contre-pied et décocha un boulet de canon en pleine lucarne, provoquant un concert de lamentations parmi les supporters.

Les Bleus se démenèrent comme de beaux diables pendant trois quarts d'heure, mais ils ne parvinrent pas à recoller au score. Pire, à force de se découvrir pour faire le siège du but adverse, ils libérèrent trop d'espace dans leur moitié de terrain et se firent cueillir par un contre rondement mené par les Transalpins, qui aggravèrent la marque. Malgré les supplications et les larmes de Max, le score n'évolua plus et l'arbitre entérina la défaite de la France.

L'enfant était dévasté, il pleurait dans les bras de sa mère comme si une énorme catastrophe venait de se produire. Il ne parvenait pas à relativiser pour se dire qu'il ne s'agissait que d'un jeu. Dans son monde, ce sport était sacré, et sa déception était à la hauteur des grands espoirs qu'il avait placés dans la victoire de son équipe préférée. Les adultes cherchaient à le consoler en cachant leur amusement face à sa réaction excessive.

— C'est déjà un très beau parcours d'avoir atteint la finale, lui rappela Paul. Tu te rends compte, on a battu un gros paquet d'adversaires pour en arriver là !

— Mon petit, tu en verras d'autres, ajouta Brigitte. Crois-moi, tu as toute la vie devant toi ! Et quand la France gagnera, parce que ça viendra, j'en suis persuadée, tu apprécieras encore plus cette victoire, car tu te souviendras de la défaite d'aujourd'hui.

À force de paroles réconfortantes, ils réussirent à remonter le moral de Max. Tristan s'accroupit devant le garçon et lui offrit un mouchoir.

— On va continuer à s'entraîner, tous les deux. Et un jour, c'est toi qu'on encouragera sur le terrain, et c'est toi qui apporteras la victoire à l'équipe de France !

Max lui sauta au cou. Tristan l'étreignit avec un sentiment de satisfaction : il détestait voir le gamin aussi triste, et il était content de réussir à lui rendre son joli sourire.

— Mais pour l'instant, intervint Zoé, le seul endroit où tu vas aller, jeune homme, c'est dans ton lit !

Le garçon voulut protester, mais un bâillement l'en empêcha. Il fit traîner les au revoir, avant de suivre sa mère contre son gré. Brigitte leur emboîta le pas, arguant que son mari devait se demander ce qu'elle fabriquait depuis tout ce temps. Paul ne tarda pas non plus à prendre congé de son frère, après l'avoir remercié chaleureusement pour son invitation.

Tristan referma la porte derrière lui et contempla son appartement, qui avait besoin d'être rangé et nettoyé. Il s'activa jusqu'à ce que les lieux aient retrouvé leur apparence normale. À minuit, il tombait de fatigue. Il envisageait de s'affaler sur son fauteuil habituel, mais il se dit que quelques heures de sommeil dans son lit ne pourraient pas lui faire de mal.

Il utilisait très peu sa chambre depuis son emménagement. Il passait la majorité de ses nuits dans son salon, à somnoler devant les photographies de sa défunte femme, et il se levait chaque matin avec de vives douleurs dans le dos. Son corps protestait contre ce mauvais traitement, mais il n'en avait que faire. Pourtant, ce soir-là, il prit la direction de son lit et se laissa tomber dessus sans plus réfléchir. Il était épuisé par les efforts qu'il avait dû fournir pour accueillir ses invités, et il s'endormit aussitôt la tête posée sur l'oreiller.

19.

Il se réveilla en sursaut au milieu de la nuit. Pendant quelques secondes, il se demanda où il se trouvait. Il n'était pas accoutumé à émerger dans son lit, l'environnement de sa chambre lui était inconnu dans la pénombre. Puis il se rappela la soirée de la veille, l'immense fatigue qui l'avait submergé, et il culpabilisa. Pendant ces quelques heures, il avait mis son chagrin de côté pour passer un bon moment.

Il jeta un œil à son téléphone posé sur la table de chevet : 3 h 24. Il n'était pas certain de réussir à se rendormir, alors que ses pensées sombres recommençaient à tourner dans sa tête. Il hésita à se lever, pour reprendre sa place habituelle dans son fauteuil, face aux photos de Fran. Cependant, une grande lassitude l'envahit. Il n'avait pas envie de bouger. Il resta allongé, dans le noir, à contempler la lumière blanchâtre de la lune, qui se faufilait entre les lames du volet.

Il se sentait perdu. La vie cherchait à l'entraîner à nouveau dans sa course folle, et il était tenté de se laisser faire, malgré ses réticences. Francesca et leur petite fille étaient exclues de cette vie, il ne devrait pas s'autoriser à continuer sans elles. Pourtant, la soirée de la veille lui avait fait du bien, et cela l'effrayait.

Il tourna et retourna dans son lit, avant de repousser les draps et de se lever avant l'aube, épuisé par ces questionnements incessants. Il éprouvait la sensation d'avoir déjà perdu le bénéfice de ces quelques heures de sommeil réparateur, il était las dès le début de la journée.

Mais en ce lundi matin, il n'allait pas pouvoir se morfondre dans son coin. Il devait se rendre à son travail après avoir déposé Max chez ses grands-parents. Passer un bref moment avec le garçon avant de commencer la semaine était la seule chose qui lui mettait un peu de baume au cœur.

Il se présenta à 7 h 30 chez Zoé, comme convenu. Quand la jeune femme lui ouvrit, elle était prête à partir pour prendre sa garde. Il devait s'occuper des derniers préparatifs de Max avant de l'embarquer en voiture.

— Salut ! Mon fils est dans la salle de bains, en train de faire sa

toilette, l'informa Zoé en faisant entrer Tristan. Ses vêtements sont sur son lit, il sait s'habiller tout seul, il faut juste que tu veilles à ce qu'il ne traîne pas en cours de route si vous ne voulez pas être en retard.

— Ne t'inquiète pas, ça va aller, je m'en occupe.

Elle attrapa son sac, suspendu à une patère, et laça ses chaussures. Avant de partir, elle adressa un regard reconnaissant à Tristan.

— C'est vraiment gentil de ta part de nous avoir invités hier, on a passé une super soirée, même si ça s'est fini dans les larmes.

— ça m'a fait plaisir. Cette finale n'aurait pas eu le même intérêt sans la présence de Max.

— Merci à toi de te charger de l'emmener chez mes parents. Mais fais attention quand même, si tu continues à te montrer aussi prévenant, ta réputation de sale type ne va pas durer ! le taquina-t-elle.

— Tant que tu ne le dis à personne… Je tiens à conserver mon image d'ours asocial dont il vaut mieux rester éloigné, répondit Tristan, sans savoir lui-même à quel degré il fallait prendre ses propos.

— Ne t'en fais pas, ton secret est bien gardé ! lança Zoé, avant de s'en aller.

Il referma la porte derrière elle. Il alla avertir Max de sa présence, et il pointa du doigt sa montre pour lui signifier qu'il ne devait pas traîner. Le garçon effectua un salut militaire pour lui montrer qu'il avait bien compris le message, et il fonça dans sa chambre pour finir de se préparer.

Quand Tristan alla vérifier où il en était, dix minutes plus tard, il le trouva assis par terre, toujours en pyjama, à jouer avec des petites voitures sur un circuit. Visiblement, le message n'était pas si bien passé que ça ! Tristan fit les gros yeux à l'enfant, qui ne fut pas impressionné pour deux sous, mais accepta de se mettre en ordre de marche. Il s'habilla enfin et fourra son doudou préféré dans son sac.

Tristan se chargea de son bagage et il l'installa à l'arrière de sa voiture sur le rehausseur que Zoé avait laissé dans l'entrée à son intention. Le trajet fut très calme, Tristan ne pouvait pas communiquer avec Max, comme il devait garder les mains sur le volant et les yeux sur la route. Il observait le garçon dans le rétroviseur pour s'assurer que tout allait bien. Max regardait le paysage par la fenêtre et se souriait à lui-même. Il évoluait dans son monde silencieux, et Tristan regrettait de ne pouvoir y prendre part.

Lorsqu'il le déposa chez les parents de Zoé, ceux-ci le dévisagèrent avec insistance. Même si leur fille les avait prévenus qu'il accompagnerait Max, ils semblaient se demander qui était cet homme à qui elle avait confié Max, la prunelle de ses yeux. Tristan se présenta comme un ami de Max et Zoé et s'éclipsa rapidement, soucieux d'éviter un interrogatoire. Il serra le garçon dans ses bras, attristé de

ne pas le retrouver avant le week-end suivant. La semaine allait lui paraître bien longue sans lui.

Il passa la matinée dans les locaux de son employeur, à se forcer à se sociabiliser avec des gens qu'il n'avait pas envie de voir. S'il appréciait et recherchait la compagnie de certaines personnes, il ne parvenait toujours pas à s'ouvrir au monde. Il retourna ensuite s'enfermer dans le cocon protecteur de son appartement. L'après-midi, il travailla sur son ordinateur pour éviter de trop réfléchir à sa situation.

Il ne réussissait pas à se défaire de la désagréable sensation qu'il commettait une faute grave en recommençant à vivre au lieu de rester concentré sur Fran et le bébé. Cette dualité le perturbait et créait un malaise latent.

En fin de journée, il marcha jusqu'au pont. Il effectuait le même parcours presque tous les soirs. À mesure que la vie s'imposait de nouveau à lui, il sentait Francesca lui échapper, et il détestait ça. Il voulait continuer à se souvenir qu'il devait souffrir de sa douloureuse perte ; l'oublier serait un affront impardonnable. Les flots tumultueux lui rappelaient la colère qu'il devait éprouver. Mais cela ne fonctionnait pas comme il l'aurait souhaité. Alors il essayait, tant bien que mal, de maintenir en lui le règne du chagrin.

Quand il rentra chez lui, maussade, il croisa Zoé sur le parking de la résidence. Elle sortait de son véhicule, en tenue de travail. Elle avait l'air exténuée. Il se dirigea vers elle pour la saluer.

— Tu as fait une sacrée journée, constata-t-il en faisant le compte de ses heures à l'hôpital.

— Je n'en peux plus ! Si je fermais les yeux, là, tout de suite, maintenant, je pourrais m'endormir debout.

Il lisait sur son visage une fatigue extrême.

— L'été, on est en sous-effectif, lui expliqua-t-elle. Le reste de l'année aussi, d'ailleurs, tu me diras. Comme mes parents s'occupent de Max, j'en profite pour faire des heures supplémentaires. Il faut bien ça, pour pouvoir me payer mes coups en boîte de nuit, tu sais bien que je ne suis qu'une ivrogne qui ne pense qu'à faire la fête.

Tristan se gratta la tête, penaud. Il s'était trompé sur toute la ligne concernant Zoé. Elle se démenait pour élever seule son fils, mais il avait décidé qu'elle était superficielle, juste parce qu'elle s'était accordé une soirée de répit avec des amies. Il pouvait se montrer sacrément con parfois.

Elle s'adossa à sa voiture, ferma les yeux et se massa les tempes.

— Ta garde a été compliquée ? l'interrogea Tristan.

Il se surprit à s'intéresser réellement à sa réponse.

— Oh que oui ! Ils se sont tous donné le mot pour me casser les pieds, et en plus on a eu des cas difficiles.

— ça ne doit pas être évident. Est-ce que tu veux venir boire une bière à la maison, pour te détendre un peu ?

Cette idée avait surgi naturellement ; Zoé devenait une amie, et il sentait qu'elle avait besoin de compagnie pour se remonter le moral. Max n'était pas là pour lui offrir une distraction. Elle accepta son invitation avec gratitude.

— Laisse-moi un quart d'heure pour prendre une douche et je te rejoins.

Tristan rentra chez lui le cœur un peu plus léger à la perspective de ne pas passer sa soirée tout seul, avant de se rappeler qu'il était censé se morfondre pour faire pénitence. Décidément, il ne savait plus ce qu'il voulait.

20.

Zoé se présenta à la porte de Tristan quinze minutes plus tard. Elle avait troqué sa tenue de travail contre une robe d'été noire, et ses cheveux encore humides de sa douche étaient plus flamboyants que jamais. Comme chaque fois qu'il la voyait sans maquillage, Tristan lui trouva un air juvénile qui contrastait avec le tempérament de feu de la jeune femme.

Elle le suivit dans le salon et se laissa tomber sur le canapé. Elle saisit la bouteille de bière que son hôte lui tendit et dégusta la première gorgée avec une satisfaction non dissimulée.

— Voilà le meilleur moment de cette journée ! déclara-t-elle en trinquant avec Tristan.

— Tu dois être épuisée après avoir fait autant d'heures. Il n'y a pas une limite légale pour t'empêcher de travailler si longtemps ?

Il ne lui faisait pas de reproches, mais il s'inquiétait de la voir se tuer à la tâche. Elle lui adressa un sourire mutin.

— Tu préférerais qu'on laisse crever les gens sous prétexte que notre garde touche à sa fin ?

— Non, bien sûr.

— On est d'accord. Il y a la théorie et la pratique. La situation à l'hôpital est catastrophique, on manque cruellement de bras. Ma chef est plus que ravie lorsque je lui propose d'augmenter mes heures, surtout quand une bonne partie du service part en vacances.

— Tu ne peux quand même pas tenir longtemps à ce rythme.

— Tu penses que je suis une faible femme, juste parce que je dois me mettre sur la pointe des pieds pour que le barman m'aperçoive au-dessus de son comptoir ? riposta Zoé avec malice.

Cette attaque déclencha un éclat de rire chez Tristan.

— Je pourrais utiliser un paquet de qualificatifs pour te décrire, mais sûrement pas celui de *faible femme* !

— Je te taquine, mais dans le fond, tu as raison, je ne pourrais pas tenir la cadence plus de quelques semaines. Ça va aller, car je serai en congé vendredi soir.

— C'est une bonne chose, tu vas pouvoir souffler.

— Je demande à voir ! Avec Max, on prend la route samedi pour aller retrouver de la famille dans le Périgord, avant de passer quelques jours au bord de la mer chez des amis. On va bien s'amuser ; mais pour ce qui est du repos, ce n'est pas garanti !

— Vous partez combien de temps ? demanda Tristan.

— Deux semaines.

Il accusa le coup. La perspective de ces quinze jours sans voir Max ni Zoé l'attristait. Il n'avait pas pensé un seul instant qu'ils partiraient en vacances, pourtant c'était évident ; ils avaient une vie. Comme tout le monde, sauf lui.

— Max doit être content à la perspective de ce voyage.

— C'est peu de le dire ! Il attend ça avec impatience. Et moi aussi ! J'ai l'impression de passer mon temps à courir, et de ne pas pouvoir m'occuper assez de lui, alors qu'il grandit si vite. Ça va nous faire du bien de ralentir le rythme, de profiter d'être tous les deux.

Tous les deux… Tristan n'osa pas poser la question qui lui brûlait les lèvres. Il préféra interroger la jeune femme sur son organisation.

— Comment fais-tu pour Max, avec un boulot aussi exigeant ?

— Je me débrouille. Déjà, je ne fais pas autant d'heures si je l'ai avec moi, j'essaie de préserver du temps pour nous. Mais il faut bien faire rentrer de l'argent, alors je profite des vacances pour travailler plus, quand mes parents le prennent avec eux. Ils s'en occupent beaucoup, je ne sais pas comment je m'en sortirais sans eux. En période d'école, il y a l'accueil périscolaire. Brigitte m'aide pas mal, elle le garde si je n'ai pas d'autre solution. Elle dit que ce petit monstre apporte un peu d'animation chez elle, surtout depuis que son mari a été hospitalisé. J'ai aussi quelques amis qui peuvent le prendre de temps en temps. Globalement, on s'en sort plutôt bien, même si ça demande une sacrée organisation.

Tristan se sentait idiot à propos de la façon dont il l'avait traitée lors de leur rencontre. Il était à mille lieues d'imaginer qui elle était vraiment : une mère courageuse qui se démenait pour élever son fils seule. Il l'avait jugée sur une soirée de relâche, sans connaître son histoire. Si les gens faisaient la même chose avec lui, il devait passer pour un beau salopard.

— Si jamais un jour tu n'as personne pour garder Max, n'hésite pas à me faire signe.

— C'est gentil de ta part. Fais attention, je pourrais bien te prendre au mot !

Il n'insista pas, mais il espérait avoir l'occasion de s'occuper du petit. Il appréciait de passer du temps avec lui, et avec sa mère. Ils réussissaient à lui redonner un peu le sourire ; il serait content de leur rendre service.

Ils continuèrent à discuter, comme deux amis de longue date. La facilité de leurs échanges déconcertait Tristan : il était aisé de parler avec Zoé, même s'il sentait qu'il n'avait pas intérêt à commettre de faux pas sous peine de subir son courroux ! Elle n'attendait rien de lui, elle ne l'ensevelissait pas sous une montagne de pitié. Elle était juste elle, naturelle, et cela convenait très bien à Tristan.

Devinant qu'elle devait mourir de faim après une aussi longue journée, il suggéra de commander des pizzas. Il n'avait rien à lui offrir de décent à manger, et aucune envie de perdre du temps en cuisine. Elle approuva sa proposition avec enthousiasme, déclarant qu'il valait mieux éviter de la faire boire le ventre vide, sinon il l'entendrait rapidement déblatérer tout un tas d'âneries.

À l'arrivée du livreur, une demi-heure plus tard, Tristan se leva pour aller régler leur commande. Quand il revint dans le salon, Zoé était debout devant la bibliothèque, qui croulait sous les photographies de Francesca. Elle tenait l'un des clichés entre ses mains pour l'observer de plus près. Tristan dut se retenir pour ne pas se précipiter sur elle et le récupérer. Il ne supportait pas que quiconque touche à ses reliques. Mais Zoé ne pensait pas à mal, il ne voulait pas se montrer brutal envers elle.

Il posa les cartons de pizzas sur la table et s'approcha d'elle à pas mesurés. Lorsqu'il la rejoignit, elle désigna le portrait qu'elle admirait.

— Ta femme était très belle, déclara-t-elle d'une voix douce.

C'était la première fois, depuis leur rencontre, que Zoé s'adressait à lui comme à un veuf en deuil ; Tristan n'aimait pas ça. Il appréciait qu'elle agisse avec lui comme elle l'aurait fait avec n'importe qui. Mais il ne pouvait lui reprocher son empathie. Il approuva d'un signe de tête : son épouse était magnifique.

— Comment s'appelait-elle ? demanda Zoé.

— Francesca.

Zoé hésita à poursuivre, mais elle souhaitait en apprendre plus sur le passé de Tristan.

— Elle était enceinte au moment de l'accident, c'est bien ça ? Je ne peux pas imaginer à quel point tu dois souffrir de les avoir perdus, elle et le bébé.

Elle avait visiblement entendu parler de toute l'histoire. Cette soirée commençait à prendre une tournure que Tristan n'aurait pas envisagée.

— J'ai arrêté de vivre ce jour-là.

Il n'évoquait le sujet avec personne d'ordinaire. Il acceptait de répondre aux questions de la jeune femme parce qu'il l'estimait et qu'elle ne s'était pas jetée sur lui dès leur rencontre pour obtenir des informations croustillantes. Mais parler de ce passé douloureux ravivait le chagrin de Tristan. Il retourna s'asseoir sur le canapé. Zoé

le suivit, refusant de le laisser retomber dans son mutisme.

— Comment s'appelait ton bébé ? l'interrogea-t-elle.

Tristan prit une grande inspiration. Ce n'était pas un sujet anodin pour lui. Il peina à trouver ses mots. Il aurait pu signifier à Zoé que cela ne la concernait pas et qu'elle ferait mieux de se mêler de ses affaires, mais son regard bienveillant déverrouilla quelque chose en lui, et il ressentit le besoin de se confier à elle. Il lui parla à voix basse, comme un secret qui ne devait pas être dévoilé.

— On ne s'était pas décidés. Enfin, surtout moi. Même si Fran avait plein d'idées, je voulais attendre la naissance de notre bébé. Ça la rendait folle. Mais je ne pouvais pas choisir un prénom pour ma fille sans l'avoir vue. Tu dois trouver ça stupide.

— Pas du tout.

Il vérifia dans son regard : il n'y lut que de l'amitié et de la bienveillance. Il poursuivit donc son histoire, en baissant la voix, à tel point que Zoé dut se pencher vers lui pour entendre ses paroles.

— Je ne sais pas ce que tu connais des événements. Francesca a été renversée par un chauffard. Elle se trouvait devant l'hôpital, elle a été prise en charge très vite, mais il n'y avait déjà plus rien à faire. Les médecins ont tenté de la réanimer, sans succès. Alors ils ont essayé de sauver notre fille en pratiquant une césarienne d'urgence. Mais c'était trop tard pour elle aussi. Le choc les avait tuées toutes les deux.

D'instinct, Zoé posa ses doigts sur les siens et les pressa fort. C'était sa façon de lui montrer qu'elle était présente pour lui, qu'il pouvait compter sur elle. Il accepta sa compassion comme une lumière dans la nuit. Sa gorge serrée ne laissait plus passer qu'un mince filet d'air, les mots qui s'échappaient de sa bouche en devenaient à peine intelligibles, mais il s'accrocha à son récit.

— On m'a proposé de lui donner un prénom. Ils m'ont autorisé à la voir. Je voulais le faire, et en même temps j'aurais préféré me trouver n'importe où ailleurs que dans cette pièce sinistre. Mais je n'avais pas le droit de me défiler. Pour que son passage sur cette Terre soit inscrit quelque part, qu'on reconnaisse son existence. J'ai regardé ce petit corps sans vie, qui me paraissait si minuscule, qui ne pousserait jamais son premier cri, qui ne prendrait jamais son premier souffle. Et j'ai dû décider, seul, sans Fran, quel prénom lui donner.

Sa voix se brisa. Il n'avait raconté cette histoire à personne jusque-là.

— Je n'ai jamais fait quelque chose de plus difficile de toute mon existence.

Les larmes coulaient sur les joues de ce géant au cœur dévasté, qui continuait à se noyer, plus de deux ans après cette perte terrible. Zoé l'entoura de ses bras et il se laissa aller contre son épaule. Depuis combien de temps n'avait-il pas accepté qu'on le touche, et encore

moins qu'on l'accompagne dans sa souffrance ? Il ne chercha pas à se défendre ni à refouler ses émotions. Il avait besoin qu'elles sortent, pour ne pas l'étouffer.

— Personne ne devrait avoir à affronter cette épreuve terrible, murmura Zoé.

Ils restèrent enlacés, en silence, en attendant que la vague de chagrin de Tristan reflue pour lui permettre de respirer un peu mieux. Il s'écarta de la jeune femme, se leva et se dirigea vers la salle de bains. Il passa de l'eau sur son visage et prit un instant pour retrouver une contenance. Il rejoignit ensuite Zoé dans la pièce à vivre, gêné de s'être laissé aller devant elle. Il n'avait jamais envisagé de se livrer de cette façon.

— S'il arrivait quelque chose à Max, je mourrais sur place. Pardon, s'excusa-t-elle en rougissant. Je ne sais pas pourquoi je balance ce genre d'idiotie, alors que tu te bats tous les jours pour avancer malgré la douleur. Tu as beaucoup de courage.

— Ou pas vraiment le choix.

— Après ce que tu as vécu… j'arrive à te pardonner de t'être comporté comme un sale con.

Cette réflexion les fit sourire tous les deux.

— Au fait, tu ne m'as pas dit ! remarqua-t-elle.

— Quoi donc ? s'étonna Tristan.

— Comment s'appelle ta fille ?

— Luna. Mon bébé de la nuit qui n'aura pas connu le jour.

Cette fois, ce fut la jeune femme qui ne put retenir un sanglot. Une larme glissa le long de sa joue, elle l'essuya d'un revers de la main.

— Qu'est-il arrivé au salopard qui les a tuées ?

Zoé avait son franc-parler bien à elle. Tristan appréciait qu'elle mette des mots sur ses états d'âme, et qu'elle désigne ce criminel de l'unique façon qui convenait.

— Il s'est foutu en l'air dans un autre accident de voiture, avant même que le procès ait lieu.

Le désir de vengeance l'avait aidé à avancer dans les premiers temps. Il réfléchissait au moyen de faire payer à ce type les meurtres qu'il avait commis. Il était sous l'emprise de l'alcool et de la drogue ce jour-là, il devait répondre de l'horreur de ses actes.

Quand ce chauffard s'était tué, Tristan s'était effondré une nouvelle fois. Il n'avait même pas eu droit à ça. L'assassin de sa femme et de sa fille était mort à son tour, sans même un jugement, une sentence, une peine. Et Tristan restait là, avec son chagrin incommensurable et sa vie bousillée. Zoé le ramena au présent avec un sourire.

— Je ne sais pas ce que tu en dis, mais je suis affamée, et ces pizzas sont en train de refroidir, c'est quand même bien dommage !

Tristan accepta avec soulagement l'échappatoire qu'elle lui offrait.

21.

Ils abandonnèrent derrière eux les souvenirs sombres du passé pour se détendre. Même si ses confidences avaient remué Tristan, elles lui avaient fait du bien. Le reste de la soirée se déroula de façon plus sereine, moins sérieuse. Ils avaient besoin de légèreté. Ils discutèrent de tout et de rien, et beaucoup de Max, leur sujet de conversation favori. Le petit garçon était tout pour sa mère, et il commençait à prendre de la place dans le cœur de Tristan.

Quand la jeune femme rentra chez elle pour une nuit de sommeil bien méritée, l'homme se sentit encore plus seul que d'habitude. Au lieu de gagner son lit, il éteignit la lumière et s'installa dans le fauteuil qui accueillait chaque soir sa mélancolie nocturne. Il fixait les photographies de Francesca, éclairées par les rayons de lune qui filtraient par la fenêtre.

Son épouse lui manquait désespérément, comme leur avenir commun, avec la famille qu'ils se construisaient. Malgré tout, même si la douleur maintenait son cœur dans un étau, il commençait à entrevoir une ébauche de résilience. Cela le perturbait, il ne parvenait pas à s'en réjouir. N'était-il pas censé pleurer Fran et leur bébé pour le restant de sa vie ? Ce dilemme le garda éveillé pendant de longues heures, avant qu'il finisse par sombrer dans une somnolence agitée.

Tristan avait apprécié la soirée passée en compagnie de Zoé. Aussi, quand, deux jours plus tard, elle vint frapper à sa porte pour l'inviter à dîner s'il n'avait pas encore mangé, il accepta avec plaisir. La culpabilité de reprendre sa vie en main se révélait moins forte que son envie de partager un moment avec sa nouvelle amie.

Au cours du repas, Zoé lui demanda de lui parler de Fran ; non pas de l'accident, mais de la femme qu'elle était. L'exercice était périlleux, mais pour la première fois, Tristan réussit à évoquer son épouse sans s'effondrer ; il franchissait une étape importante. La mémoire de Francesca ne devait pas se résumer à sa fin tragique ; ils avaient vécu beaucoup de moments heureux.

— J'aurais aimé la connaître, avoua Zoé. Pour pouvoir te supporter

tous les jours, il fallait qu'elle ait les nerfs solides, et un max de self-control !

— Je crois que tu as battu un nouveau record, ça faisait au moins cinq minutes que tu ne m'avais pas taclé !

Tristan fit mine de se vexer ; leur relation de franche camaraderie l'aidait à avancer. Il aurait aimé que Zoé rencontre celui qu'il était avant le drame ; il n'avait rien à voir avec l'homme torturé qu'elle côtoyait, il ne montrait pas les crocs à quiconque osait s'approcher de lui. Mais si Francesca avait été en vie, il n'aurait pas déménagé, et n'aurait donc pas fait la connaissance de la jeune femme.

Si Francesca avait été en vie… Il refusait de penser à quoi ressemblerait son existence si l'accident n'avait pas eu lieu ; ce qu'il imaginait alors était trop beau, trop tentant, et le retour à la réalité trop abrupt, il ne pouvait se permettre ce genre d'exercice s'il ne voulait pas se noyer pour de bon.

Quand Max et Zoé vinrent lui dire au revoir le samedi suivant, avant de prendre la route, Tristan sentit son cœur se serrer. Il n'avait pas envie de se retrouver seul, et la perspective de deux semaines en tête à tête avec lui-même le démoralisait. Il s'efforça toutefois de masquer son désarroi pour leur souhaiter de bonnes vacances.

Il referma la porte derrière eux, déprimé à l'idée de ne pas les revoir de sitôt. Même la visite de Brigitte, dans l'après-midi, ne parvint pas à le dérider, malgré les commérages croustillants qu'elle avait apportés. Elle venait chez lui moins souvent, elle était très occupée avec son mari convalescent. Paul était parti en voyage également, abandonnant son frère à cette solitude qu'il avait tant réclamée pendant de longs mois.

En l'absence de Max et Zoé, Tristan errait comme une âme en peine dans son appartement. Il s'ennuyait. Il n'osait pas s'avouer qu'il se lassait de ressasser ses souvenirs, alors que c'était l'unique façon de conserver un lien avec Francesca.

Au bout de quelques jours d'une déprime inquiétante, Tristan décida qu'il était mauvais pour lui de se laisser aller de la sorte. À ce rythme-là, à leur retour, Max et Zoé retrouveraient l'ours mal léché avec lequel ils avaient fait connaissance quelques semaines plus tôt.

Il se mit en tête de préparer une surprise pour le garçon. La perspective de lui faire plaisir lui offrait un but vers lequel se projeter, et lui permettait d'oublier sa morosité. L'idée lui vint à la lecture d'un mail : le comité social de sa société annonçait la reprise prochaine du Championnat de France de football. L'entreprise louait une loge dans les tribunes du club lyonnais, et proposait à ses employés d'y accéder. La compétition devait commencer début août, peu de temps après la fin du voyage de Max. Tristan souhaitait le faire profiter de cette

opportunité pour assister enfin à un match dans un stade, et plus derrière un écran.

Il se renseigna sur les modalités et réserva deux places pour la première rencontre de la saison. Il aurait préféré demander d'abord l'autorisation à Zoé d'emmener son fils au stade, mais il n'avait pas son numéro de portable. Il lui en parlerait à son retour, et si elle s'opposait à cette sortie, il pourrait toujours offrir le billet de Max à Paul.

Reboosté par ce projet, il compta les jours jusqu'au retour de ses voisins. Le temps lui sembla infiniment long, d'autant plus qu'il ne dormait que très peu la nuit, tourmenté par ses souvenirs. Il ne cherchait pas à se lier avec d'autres personnes, la compagnie de Max et Zoé était la seule qui l'intéressait.

Au bout de deux semaines interminables, la mère et le fils rentrèrent enfin. Tristan devait se retenir de guetter leur arrivée à la fenêtre. Toute la journée, il surveilla sa montre. Il savait qu'ils avaient une longue route à parcourir pour revenir, il ne les attendait pas de bonne heure, mais plus l'après-midi passait, plus il s'impatientait.

Quand il aperçut la voiture de Zoé se garer sur le parking de la résidence, il dut résister à l'envie de courir les accueillir. Il décida de les laisser rentrer chez eux et de leur accorder une heure de tranquillité avant de débarquer à l'improviste ; il ne voulait pas se montrer trop envahissant.

Ils descendirent le saluer juste après avoir déposé leurs bagages chez eux. Max se tenait sur le seuil de son appartement. Il semblait ravi de retrouver Tristan et il avait plein de choses à lui raconter.

L'adulte avait profité de son absence pour continuer son apprentissage de la langue des signes. À force de pratique, il se débrouillait de mieux en mieux, même s'il lui restait encore beaucoup de travail pour pouvoir s'exprimer de façon fluide. Sa compréhension de ce langage s'améliorait, sauf quand Max signait à toute allure, emporté par son enthousiasme. Zoé, qui se tenait à côté de son fils, demanda à ce dernier de ralentir.

— Vos vacances se sont bien passées ? l'interrogea Tristan.

— À merveille ! s'exclama la jeune femme. Par contre, elles ont filé beaucoup trop vite, vivement les prochaines !

Tristan acquiesça, sans lui avouer qu'il s'était langui d'eux. Il se trouvait pitoyable, accroché à cette famille qui n'était pas la sienne.

— Vous voulez entrer ? Il est un peu tard pour le goûter, mais j'ai du jus de fruits au frais si ça vous dit.

Max secoua vivement la tête : il réclamait une partie de football. Après de longues heures de route, il avait besoin de se dégourdir les jambes.

— ça ne te dérange pas ? demanda Zoé à Tristan. Je dois vider les

valises et lancer une machine, ça m'arrangerait de ne pas l'avoir dans les pattes.

— Pas de souci.

L'homme était ravi de passer un moment avec le garçon, et un peu de sport ne lui ferait pas de mal. Ils coururent sur le terrain pendant plus d'une heure. Le gamin débordait d'énergie, il aurait pu continuer comme ça pendant longtemps, mais son voisin ne pouvait plus tenir le rythme, et il consentit à en rester là.

Lorsqu'il ramena Max chez lui, Tristan parla à Zoé de la surprise qu'il avait concoctée. Il attendit que le garçon soit parti dans sa chambre avant d'évoquer le sujet, il se doutait que la jeune femme préférerait prendre sa décision sans avoir à gérer la déception de Max si elle disait non.

Elle remercia chaleureusement Tristan de s'être donné du mal pour son fils, cependant elle hésitait à accepter.

— Je ne sais pas. J'ai peur que ce soit un environnement stressant pour Max, avec tout ce monde.

Tristan était soulagé qu'elle ne se montre pas fermement opposée à cette idée. Il avait craint de la froisser en organisant cette sortie dans son dos ; elle ne faisait que s'inquiéter pour le bien-être de Max.

— Rassure-toi, on ne sera pas au milieu des tribunes, entourés par une foule de hooligans. On sera tranquillement installés en loge, dans des sièges confortables, à regarder le match en dégustant des petits fours.

— C'est sûr que dit comme ça…

— Je te promets de veiller sur Max, ne t'en fais pas. Je ne lui ferai courir aucun risque.

Zoé prit le temps de la réflexion, avant de donner son aval.

— C'est d'accord. Mais je te préviens : s'il lui arrive quoi que ce soit…

— Je sais : tu me retrouves et tu me fais la peau.

Elle avait beau être beaucoup plus petite et frêle que lui, Tristan était certain de sa capacité à déplacer des montagnes pour son fils.

— Et si on l'appelait, pour lui demander son avis ? Après tout, il ne sera peut-être pas intéressé, déclara Zoé en lançant un clin d'œil à son invité.

Aucun des deux ne doutait de la réponse du garçon, dont la réaction de joie excessive leur confirma qu'il était plus que ravi de cette proposition.

22.

La semaine suivante, Max passa ses journées au centre aéré. Malgré toute leur bonne volonté, ses grands-parents ne pouvaient s'occuper de lui pendant l'intégralité de la saison estivale ; ils n'étaient pas encore à la retraite et prenaient sur leurs congés, chacun à leur tour, pour le garder.

Le garçon montra un peu d'appréhension à l'idée de côtoyer des enfants qu'il ne connaissait pas. Leur réaction face à sa surdité pouvait être très variable, et il ne savait jamais à quelle sauce il allait être mangé. Par chance, le groupe qu'il intégra était très accueillant, et il s'amusa bien avec ses camarades.

Il attendait avec impatience l'arrivée du week-end. Le vendredi soir, Tristan devait l'emmener voir un match de football, il ne pensait plus qu'à ça. Son ami n'aurait pu lui offrir de plus beau cadeau, c'était son rêve depuis qu'il s'était pris de passion pour ce sport.

Lorsque la semaine se termina, Max rentra chez lui dans un tel état d'excitation que sa mère dut le menacer d'annuler la sortie s'il ne se calmait pas. Même si elle avait donné son accord, elle ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter pour son fils, et elle avait peur qu'il se montre ingérable s'il se laissait gagner par l'euphorie.

Comprenant qu'elle était sérieuse, le garçon prit sur lui d'arrêter de sauter dans tous les sens et d'adopter une attitude plus posée. Il ne put toutefois pas se retenir de bondir de son siège et de courir vers la porte quand Tristan vint le chercher. Zoé leur prodigua mille recommandations, qui firent sourire Tristan ; elle était attendrissante à vouloir protéger Max dans n'importe quelle situation.

— Je te promets de te le ramener sain et sauf. À moins qu'on m'en offre un prix intéressant sur le marché aux esclaves qui se trouve juste à côté du stade ; dans ce cas-là, on partagera les bénéfices, O.K. ? la taquina-t-il.

— Pas question ! répondit-elle du tac au tac. Ce môme bouffe toutes mes économies depuis qu'il est né, c'est moi qui récupère tout le pognon, c'est non négociable !

Elle s'agenouilla devant Max pour lui rappeler d'être sage et lui souhaiter une bonne soirée. Après l'avoir embrassée, il glissa sa main dans celle de Tristan et le tira en direction de l'escalier. Il ne désirait pas traîner à partir, il avait trop peur que sa mère, inquiète pour sa sécurité, change d'avis.

Tristan avait prévu de la marge, il avait bien anticipé l'afflux de supporters qui perturbait la circulation aux alentours du stade. Le trajet dura deux fois plus longtemps qu'un jour normal. Max lui tapait sur l'épaule toutes les deux minutes pour savoir quand ils arriveraient. Quand ils furent rendus à destination, ils se garèrent sur le parking réservé aux spectateurs privilégiés, puis ils se dirigèrent vers l'entrée menant à l'accès aux loges.

Impressionné par la foule, l'enfant agrippait la main de Tristan, qui veillait sur lui. Même s'il avait plaisanté avec Zoé, il considérait l'autorisation qu'elle lui avait accordée de s'occuper de son fils comme un grand honneur doublé d'une importante responsabilité. Il tenait à ce que Max profite à fond de cette soirée et que rien ne vienne gâcher sa joie.

Ils gagnèrent le salon réservé par l'employeur de Tristan. L'endroit pouvait accueillir une quinzaine de personnes, et une hôtesse était affectée à leur service. Ils furent les premiers à s'installer, ils purent ainsi choisir leurs sièges dans la tribune V.I.P. Max regardait partout autour de lui, les yeux écarquillés, avide d'engranger un maximum de détails de ce nouveau monde qui s'ouvrait à lui.

Il s'émerveillait de tout ce qu'il voyait, et il attendait le coup d'envoi du match avec impatience. Tandis qu'il sirotait un jus de fruits, il récita la liste des joueurs de l'équipe et montra à son ami comment signer leurs noms.

Des collègues de Tristan, accompagnés de leurs proches, les rejoignirent au fur et à mesure. L'homme les salua, mais il ne chercha pas à prolonger les échanges. Il était là pour Max, et ne comptait pas se forcer à discuter avec ces gens. Le garçon accaparait toute son attention.

Tristan craignait que Max trouve l'attente longue jusqu'au coup d'envoi, mais il y avait tellement de choses à découvrir qu'ils ne virent pas le temps passer. Quand l'arbitre lança le match, Max se mit debout pour ne pas rater une miette du spectacle. Il vécut la partie avec l'équipe, se lamentant lorsque l'adversaire se montrait offensif, encourageant chaque attaque des Lyonnais. Il se retournait vers Tristan toutes les cinq secondes pour échanger avec lui sur les actions.

La soirée se déroula à merveille. À la mi-temps, ils profitèrent du buffet gastronomique en partageant leurs impressions sur la rencontre. Max veilla à ne pas manquer le début de la seconde période, et il continua à s'agiter dans tous les sens pour soutenir son club.

Au coup de sifflet final, les deux adversaires n'avaient pas réussi à se départager et ils se quittèrent sur le score de 2 à 2. Max déclara solennellement que c'était le plus beau match de toute l'histoire du football et qu'il avait eu beaucoup de chance de pouvoir y assister. Il remercia Tristan avec ferveur de l'avoir emmené.

Il espérait s'attarder dans la loge pour continuer à profiter de l'ambiance, mais Tristan avait promis à sa mère de le ramener tôt ; ils reprirent donc le chemin de la voiture. Dès que Tristan mit le contact, Max tomba dans les bras de Morphée. Il avait vécu une soirée riche en émotions et avait dépensé toute son énergie à encourager ses joueurs préférés.

Il ne réagit pas quand Tristan se gara sur le parking de la résidence. L'homme sortit du véhicule, le contourna, ouvrit la portière arrière et décrocha la ceinture du gamin sans que celui-ci émerge de son profond sommeil. Tristan le porta jusqu'à son appartement, la tête de Max bien calée au creux de son épaule. Il éprouvait une tendresse infinie pour ce petit bonhomme et se réjouissait de son bonheur.

Il frappa deux coups brefs à la porte de Zoé pour ne pas le réveiller. Lorsqu'elle lui ouvrit, elle sourit en découvrant le jeune supporter endormi. Elle fit signe à Tristan de la suivre jusqu'à la chambre de Max. Il coucha l'enfant sur son lit ; sa mère lui enleva ses chaussures. Elle remonta la couette sur lui et déposa un baiser sur son front avant de quitter la pièce.

— Comment ça s'est passé ? demanda-t-elle à Tristan à voix basse.

— Très bien ! On s'est bien amusés, et c'était vraiment de super conditions pour assister au match.

— Tu veux rester un peu ? lui proposa-t-elle. J'aimerais beaucoup que tu me racontes votre soirée en détail, et j'ai de la bière au frais si ça te dit.

— Avec plaisir.

Il n'était pas pressé de rentrer chez lui, et il sentait que Zoé avait envie de débriefer la sortie avec lui. Il lui décrivit la loge luxueuse, le service trois étoiles et les sièges confortables.

— C'est vraiment gentil de ta part d'avoir emmené Max au stade.

— ça m'a fait plaisir, c'est un petit garçon adorable.

— Par moments. Et d'autres fois, je le vendrais bien tellement il me fait tourner en bourrique. Tiens, d'ailleurs, il faudra que tu me donnes l'adresse de ce marché aux esclaves dont tu m'as parlé, on ne sait jamais…

Ils échangèrent un sourire puis sirotèrent leurs boissons en silence pendant quelques instants, avant que Tristan se décide à interroger Zoé sur un sujet qui le taraudait.

— Je peux te poser une question ?

— Tente ta chance. Si c'est trop personnel, je te dirai *merde*.

23.

— Le père de Max, où est-il ?

La concierge de la résidence lui avait expliqué brièvement la situation, cependant il n'arrivait pas à se faire à l'idée qu'un homme puisse délibérément abandonner son enfant ; encore moins quand il s'agissait d'un gamin aussi attachant que Max.

Le visage de la jeune femme se ferma.

— Je te trouve bien curieux, ce soir. Ta grande amie Brigitte ne t'a pas déjà tout raconté en détail ?

Tristan comprit qu'il avait mis un pied en terrain miné et préféra faire machine arrière plutôt que de se fâcher avec Zoé.

— Excuse-moi. Tu as raison, ça ne me regarde pas.

Elle soupira.

— C'est moi qui suis désolée. Je n'ai pas à réagir comme ça, et puis ce n'est pas un secret d'État.

Elle but une gorgée de bière, avant de poursuivre d'un ton sans appel.

— Max n'a pas de père.

Tristan attendit la suite avec intérêt.

— Son géniteur a décampé à la seconde où on a eu la confirmation de la surdité de Max. C'était trop dur à assumer pour lui.

Tristan sentit une vague de colère l'envahir. Comment pouvait-on se montrer aussi lâche ?

— Les médecins ont fait passer un test d'audition à Max, juste avant qu'on sorte de la maternité, lui expliqua la jeune femme. Les résultats n'étaient pas concluants. À ce moment-là, ils ne pouvaient pas encore se prononcer, il fallait des examens plus poussés pour en savoir plus. Il y avait un délai de plusieurs semaines, j'ai eu l'impression que ça durait un siècle. Malheureusement, ils ont confirmé leurs doutes : surdité bilatérale profonde. Le diagnostic nous a anéantis. On était jeunes et insouciants. Jamais on n'avait envisagé qu'il pourrait y avoir un problème.

Elle fixait son verre, perdue dans ses souvenirs.

— Mon ex s'est effondré, continua-t-elle. Je pensais que c'était passager, qu'il lui fallait juste un peu de temps pour se remettre du choc. Moi-même, je ne faisais pas la fière, c'était un sacré coup sur la tête. Mais je n'ai pas envisagé une seconde de baisser les bras, j'allais me battre pour notre fils. Alors que lui…

Elle fronça les sourcils, encore contrariée par l'attitude déplorable de son ancien compagnon.

— Deux jours plus tard, il a mis les voiles. Il a eu l'extrême obligeance d'attendre mon retour du travail pour m'avouer qu'il ne voyait pas comment faire face, le pauvre petit chéri. Il était désolé, tu penses bien, mais c'était trop pour lui. Il croyait que c'était quoi, pour moi ? Une partie de plaisir, peut-être ? Je me suis retrouvée mère célibataire, à dix-neuf ans, d'un bébé qui ne faisait pas encore ses nuits et qui présentait une particularité dont j'allais devoir m'occuper seule.

— C'était une énorme responsabilité.

— J'ai paniqué. Je me serais bien offert le luxe de déserter, moi aussi, mais à la différence de mon connard d'ex, j'étais déjà raide dingue de mon fils, il était hors de question que je l'abandonne. Alors, après un week-end entier à me demander comment j'allais m'en sortir, j'ai décidé que je n'en avais aucune idée, mais que je me débrouillerai, tant bien que mal.

— Et tu as réussi. Max est un petit garçon génial.

— Merci. Je ne vais pas m'en accorder tout le mérite. Il en a beaucoup, lui aussi, pour me supporter comme maman ! Et puis il y a tous ceux qui m'aident au quotidien, je n'en serais pas là sans eux. Mes parents jouent un rôle super important dans tout ça. Et Brigitte, et mes amis… Mais c'est vrai, je suis fière de ce que j'ai accompli. Ça n'a pas été facile, et ça reste compliqué.

Elle posa un regard attendri sur un portrait du garçon. Il représentait tout son monde, et elle était prête à tout pour lui.

— Je n'arrive pas à me rendre compte de tout ce que ça implique d'avoir un enfant sourd, avoua Tristan, qui s'intéressait beaucoup au récit de Zoé.

— Moi non plus je ne m'en rendais pas compte quand ça m'est tombé dessus, et heureusement, sinon, c'est sûr, j'aurais pris mes jambes à mon cou ! Je devais apprendre à être une maman, sans l'aide d'un papa, et il fallait aussi que je gère la singularité de Max. Ce n'était pas facile, vu que le monde des sourds m'était totalement inconnu. Au début, j'ai suivi les conseils des médecins. Je l'ai fait appareiller à l'âge de six mois. J'étais complètement perdue. J'ai écouté ceux qui étaient censés savoir ce qui était le mieux pour mon fils. Mais il ne le supportait pas. Chaque jour, je voyais mon bébé se battre contre ses appareils, les arracher en permanence. À sa manière, il essayait de me faire comprendre qu'il ne voulait pas de ça. J'ai

cherché à me renseigner. Ce n'était pas facile, il y a très peu d'informations disponibles. J'ai pris contact avec des parents dans la même situation que moi, et j'ai découvert une autre façon d'envisager les choses. Ce n'était pas à lui de faire l'effort de s'adapter au monde, mais au monde de s'adapter à lui.

Tristan appréciait ce point de vue, qui plaçait Max au centre de son univers, et pas à côté. Lui-même avait éprouvé le besoin d'apprendre à communiquer avec le garçon, pour faire partie de sa vie.

— C'est encore compliqué avec les autres enfants. C'était un pari risqué d'opter pour la langue des signes comme langue maternelle, alors que si peu de gens la parlent. Je me demande souvent si j'ai fait le bon choix. Je me pose toujours un million de questions. Est-ce que je prends les bonnes décisions ? Est-ce que Max ne va pas payer mes erreurs toute sa vie ? Je ne te raconte pas la pression. Mais je suppose que c'est le lot de tous les parents.

Tristan avait envie de la rassurer. Elle agissait selon son cœur, et cela se ressentait dans tout ce qu'elle accomplissait pour son fils. Mais il savait que Zoé n'avait pas besoin de son approbation ni de ses encouragements, elle avançait crânement dans la direction qu'elle avait choisie, malgré ses doutes.

— Tu n'as pas envisagé de réessayer de l'appareiller, plus tard ? Je ne te juge pas, ajouta-t-il quand elle le fusilla du regard. J'essaye juste de comprendre ce à quoi vous êtes confrontés, Max et toi.

— Je me suis posé la question. Quand je te dis que je n'arrête pas de me torturer avec toutes les décisions que j'ai à prendre ! ça me paraît compliqué à ce stade de tout remettre en cause. Imagine, tu parles français depuis la naissance, et du jour au lendemain tu dois communiquer en chinois. Ce serait pareil pour Max s'il devait passer aux implants maintenant. Et en plus, sans certitude que ça fonctionne.

— Je comprends, ce serait un gros bouleversement pour lui.

— Tout à fait. Et puis je ne veux pas nier sa surdité, elle fait partie de lui. Ce n'est pas un handicap, en tout cas ce n'est pas comme ça que je la perçois. Mais je lui ai parlé de cette possibilité de réessayer les implants, parce que c'est quand même lui le premier concerné ! Pour le moment, ça ne l'intéresse pas, alors on a laissé ça de côté. Mais ça ne m'empêche pas d'avoir des doutes, avoua-t-elle.

Cette confession représentait une vraie marque de confiance envers Tristan.

— Comment ça se passe, pour l'école ? l'interrogea-t-il encore.

— C'est très compliqué. Il y a des solutions, mais c'est un parcours du combattant pour les mettre en œuvre. Et puis, déjà, rien que pour savoir ce qui existe, je ne te raconte pas la galère. On a pris le temps de se renseigner, après avoir dépensé beaucoup d'énergie pour avoir accès aux informations. Avec Max, on a choisi un pôle d'enseignement

des jeunes sourds. C'est une structure adaptée qui permet la scolarisation des enfants sourds dans un établissement ordinaire. Il reçoit un enseignement bilingue, en langue des signes et en français écrit. Il s'épanouit bien là-bas, même si ce n'est pas tous les jours facile.

— Vous êtes très courageux tous les deux.

— On est une famille, et on avance ensemble, c'est tout ce qui compte. Je me battrai pour Max jusqu'à ma mort, et même au-delà.

Une famille… Le cœur de Tristan vrilla ; c'était justement ce qui lui faisait défaut, et il en souffrait au quotidien.

24.

Tristan et Zoé commencèrent à se voir très régulièrement. Leurs confidences respectives les avaient rapprochés, et ils appréciaient de passer du temps ensemble. Lorsque Max était avec eux, il monopolisait toute leur attention. En son absence, ils ouvraient leur cœur et se parlaient vrai. Chacun avait trouvé en l'autre un ami avec qui partager son ressenti.

Tristan se sentait renaître. Même s'il pleurait toujours la perte de sa femme et de son bébé, il s'autorisait petit à petit à avancer malgré le chagrin. La culpabilité ne le quittait pas, mais il apprenait à la mettre en sourdine pour qu'elle ne le paralyse pas. Il aimait passer du temps avec le garçon et sa maman. Ils étaient comme un phare dans ce monde qu'il avait encore du mal à appréhender depuis qu'il avait été amputé de ses deux raisons de vivre.

Max occupait une place spéciale dans son cœur. Tristan développait pour lui un instinct protecteur. Il avait envie de s'investir dans sa vie, que Max sache qu'il pouvait compter sur lui. Quand le garçon sollicita son avis concernant son nouveau cartable, pour la rentrée qui approchait, Tristan en fut particulièrement touché. L'enfant lui demanda également son aide pour apprendre à mieux se servir d'un ordinateur. Ils passèrent une heure ensemble, un dimanche après-midi, afin que Max s'entraîne à taper sur le clavier.

Tristan s'était inscrit dans un institut qui proposait des cours de langue des signes en visioconférence. Il s'exerçait chaque jour pour s'améliorer, et sa communication avec Max s'en trouvait facilitée. Ces moments de partage s'avéraient précieux, ils réchauffaient le cœur de Tristan.

Zoé aussi prenait de plus en plus de place dans son existence, avec son franc-parler et son caractère de cochon. Elle était authentique et ne trichait pas. Elle ne se privait pas de lui dire quand elle désapprouvait son attitude. Mais elle savait également se montrer bienveillante et protectrice, et Tristan considérait comme un privilège qu'elle lui ait accordé son amitié.

Il voyait peu son frère, même si celui-ci était rentré de vacances, Paul était accaparé par son travail. Brigitte était partie quelques jours au bord de la mer, avec son mari. Tout son monde tournait autour de Max et de Zoé.

La semaine suivante, la jeune femme se présenta un soir chez Tristan ; elle paraissait exténuée, et surtout triste, ce qui ne lui ressemblait pas. Elle leva le pack de bières qu'elle tenait dans sa main gauche.

— Salut. J'ai eu une sale journée, je me sens seule et j'aurais bien besoin de compagnie pour ne pas déprimer. Ça te dit de boire un coup avec moi ?

Tristan s'effaça pour la laisser passer. Son apathie l'inquiétait, il la préférait mordante et incisive.

Zoé se débarrassa de son sac à main dans l'entrée, se dirigea vers le salon, posa les bières sur la table et s'affala sur le canapé. Son ami la rejoignit après avoir récupéré un décapsuleur à la cuisine. Il ouvrit une bouteille et la lui tendit. Elle commença à boire en silence.

— Max est chez tes parents ? l'interrogea-t-il.

— Non, il passe la soirée chez un copain, à regarder des films et à se gaver de pop-corn. Tant mieux, je n'aurais pas aimé qu'il me voie dans cet état.

L'angoisse de Tristan s'amplifia, il se demandait ce qui était arrivé à la jeune femme pour la rendre aussi triste.

— Tu peux me parler de tes soucis, si tu veux.

Zoé soupira avant de se confier.

— Un des petits vieux dont je m'occupe est décédé ce midi. Je l'aimais bien, il me racontait toujours des blagues, il mettait de l'ambiance dans le service. Je sais que ce n'était qu'un patient, et que je ne devrais pas m'attacher comme ça, ce n'est pas professionnel ; mais parfois, c'est plus fort que moi, je ne peux pas faire abstraction de ce que je ressens. Et celui-là, il va me manquer.

Elle but sa bouteille jusqu'à la dernière goutte, s'en resservit une autre, puis poursuivit son récit, le regard las.

— Je ne m'attendais pas à ce qu'il parte si vite. Pour certains patients, on sait que la fin est proche, on peut se préparer, et se dire que la mort leur apporte une certaine délivrance. Mais lui, il commençait à aller mieux, je pensais qu'il était sur la voie de la guérison, même si à son âge on ne se remet jamais complètement. Et tout à coup, arrêt cardiaque. Je devais repasser le voir dans l'après-midi, il m'avait promis des révélations croustillantes sur ses voisins de chambre. Il inventait toujours des histoires à dormir debout, je ne sais pas où il allait chercher tout ça. ça a été un choc d'apprendre son décès.

Tristan éprouvait le besoin de la serrer dans ses bras pour la réconforter. Lui qui se comportait comme un ours depuis des mois avait envie de protéger Zoé, de lui prouver qu'il était là pour elle.

— Mince, s'exclama-t-elle avec un rire sans joie, je suis habillée en noir de la tête aux pieds, comme si je portais le deuil !

Tristan détailla son chemisier fluide et sa jupe en similicuir. Il la trouvait jolie, et c'était la première fois qu'il s'autorisait à le reconnaître. Ce constat le troubla ; depuis le décès de Francesca, aucune femme ne lui avait fait de l'effet, le concept même de désir lui était devenu étranger.

Il préféra se servir une autre bière et se concentrer dessus pour s'empêcher de réfléchir. Zoé était son amie, rien de plus, et cela représentait déjà beaucoup. Il n'allait pas parasiter leurs rapports, ni salir la mémoire de Francesca, avec des pensées inconvenantes. Il décida de poursuivre la conversation avec un sujet qui ne risquait pas de déraper.

— Aide-soignante, ça ne doit pas être un métier facile.

— Je te le confirme. Mais c'est très gratifiant de pouvoir soulager les gens qui souffrent et leur apporter un peu de réconfort. Sauf que, parfois, le malheur nous touche d'un peu trop près, même si on n'est pas censés s'attacher aux patients. On reste des êtres humains.

Elle sembla soudain se rappeler la perte tragique de Tristan et lui adressa un regard désolé.

— On n'est pas obligés de parler de ce qui m'est arrivé. Je dois relativiser, ce patient ne faisait pas partie de ma famille ni de mes amis.

— Tu n'as pas à t'excuser d'être triste. Tu l'as dit, tu es humaine, et je pense que les proches de ce monsieur apprécieraient de savoir que la personne qui veillait sur lui tenait à lui, la rassura Tristan.

Elle le remercia d'un signe de tête.

— Mais je ne suis pas venue ici pour te soûler avec mes malheurs. J'avais juste besoin de la compagnie d'un ami.

25.

Ils discutèrent de choses et d'autres, pour chasser la mélancolie qui menaçait de s'installer. Pour Tristan, entretenir la conversation s'avérait plus compliqué qu'à l'ordinaire. Il ne parvenait pas à quitter la jeune femme des yeux. Il avait la sensation de la regarder pour la première fois, comme s'il ne l'avait jamais vue jusque-là. Comme s'il découvrait, après être resté aveugle depuis leur rencontre, que Zoé était très désirable.

Il aperçut une date en chiffres romains tatouée sous sa clavicule gauche, près de son cœur. Il ne l'avait jamais remarqué auparavant, ou il n'y avait pas prêté attention. Seul le début de l'inscription était visible par le col entrouvert de son chemisier. Il s'imagina glisser ses doigts sous le tissu pour découvrir le reste du tatouage, mais il ne pouvait s'autoriser ce geste intime.

Il désigna les nombres.

— ça signifie quoi ? lui demanda-t-il, curieux.

Zoé écarta le pan de son vêtement pour lui permettre de lire l'ensemble des chiffres.

— La date de naissance de Max. Le jour où j'ai commencé à devenir celle que je suis.

Tristan dut faire un effort pour empêcher son regard de dériver vers son décolleté. Que lui arrivait-il, au juste ? Il ne pouvait pas mettre ce moment d'égarement sur le compte des bières, alors qu'il n'en avait bu que deux. Il en prit une troisième. Ce n'était peut-être pas une bonne idée. Il régnait une chaleur étouffante et l'alcool commençait à lui tourner la tête.

Depuis Francesca, aucune femme ne lui avait fait de l'effet, son corps lui paraissait vide, inapte à la moindre émotion. Alors, pourquoi, soudain, éprouvait-il cette attirance physique pour Zoé ?

Malgré toute sa bonne volonté, il ne put résister à l'envie de passer ses doigts sur les chiffres tatoués. Il sentit Zoé frissonner à son contact. Il eut peur d'avoir commis un impair, il n'aurait jamais dû s'autoriser à la toucher sans lui avoir demandé la permission au préalable.

Cependant, elle ne protesta pas. Sa peau était douce, il souhaitait en découvrir plus. Il laissa sa main s'attarder sur son corps.

Zoé l'observa avec attention. Elle semblait circonspecte. Elle ne s'attendait pas à cette caresse, et encore moins à voir briller l'étincelle du désir dans ses yeux. Elle se mordit la lèvre inférieure dans un geste sensuel.

Tristan accrocha le regard de la jeune femme. Il y lut une question, mais aussi un défi, un feu qui l'enflamma instantanément. Ses doigts glissèrent le long du col de la chemise de Zoé ; elle retint son souffle. Il défit le premier bouton. Elle ferma les yeux tandis que ses mains descendaient vers le deuxième bouton. Plus il prenait son temps, et plus il ressentait une urgence à lui arracher son vêtement. Il se contint. Il poursuivit lentement son cheminement, révélant petit à petit la poitrine cachée dans un soutien-gorge en dentelle.

Chaque centimètre carré qui se dévoilait faisait monter la pression. Il ne voulait pas s'arrêter là ; il avait envie d'elle, même si cela le désarçonnait.

Zoé se rapprocha de lui. Il tressaillit quand elle glissa sa main dans ses cheveux. Mais il ne la repoussa pas. Il réclamait sa chaleur contre lui, sa douceur. La bouche de la jeune femme effleura son cou dans un baiser brûlant. Sa peau s'embrasa. Tout son corps réagit à son contact.

Avec une facilité déconcertante, il la fit basculer sur ses genoux. Elle semblait tellement légère dans ses bras. Il l'attira à lui et, après un instant d'hésitation, il posa ses lèvres sur les siennes. Sa langue s'immisça et il entendit Zoé gémir. Il l'embrassa avec une ardeur qui les surprit tous les deux. Mais plus rien n'était capable de raisonner Tristan, il laissait son instinct le guider. Zoé le suivait sur le chemin du plaisir, elle brûlait de la même passion dévorante.

Il fit glisser la chemise de Zoé au sol et dégrafa son soutien-gorge tant bien que mal. Il éprouvait des difficultés à se concentrer alors que son cerveau était en ébullition. La vue de son corps menu aux proportions généreuses lui ôta le peu de discernement qu'il lui restait. Il la pencha en arrière pour qu'elle offre sa poitrine à sa bouche gourmande. Il souhaitait goûter chaque parcelle de sa peau et la sentir frémir sous ses baisers.

Elle se dégagea de son étreinte, haletante.

— Attends, murmura-t-elle dans un souffle.

Tristan refusait de patienter une seule seconde. Il la voulait, entièrement. Elle s'éloigna pour aller chercher son sac dans l'entrée. Elle en sortit un petit carré de papier brillant ; un préservatif. Aveuglé par son appétit bestial, il n'aurait même pas songé à se protéger.

Elle acheva de se déshabiller avant de revenir s'asseoir sur lui. Son corps doux et chaud contre le sien fit perdre tout contrôle à Tristan. Il la caressa, l'embrassa, ne lui laissant aucun instant de répit. Il plongea

dans la volupté sans retenue. Nu à son tour, il continua à explorer les courbes de Zoé, à l'accompagner dans la montée de son désir. Et, en retour, elle le provoquait, l'enflammait, attisait le feu. La passion brûlante les surprit et les emporta dans un monde où il n'existait plus ni tristesse, ni cœur en deuil, ni aucune question ; juste le plaisir pur, et l'envie de l'autre.

26.

Allongé sur le canapé, Tristan fixait le plafond. Appuyée contre son torse, Zoé reprenait son souffle. Ses idées se remettaient en place à mesure que son cœur ralentissait. Il tourna la tête, et son regard se posa sur une photo de Francesca. Un frisson d'effroi le parcourut. Quelle abomination venait-il de commettre ?

Il se redressa brusquement et manqua de faire tomber Zoé.

— Eh, doucement ! se plaignit-elle en se retenant de justesse au dossier du sofa.

Tristan chercha des yeux son caleçon. Il l'enfila, puis passa son pantalon avant de se lever. Il secoua la tête, consterné par l'horreur de la situation. Ce n'était pas possible, il ne pouvait pas avoir couché avec une autre femme que la sienne. Et pourtant, c'était bien la réalité : il venait de commettre un adultère.

Agité, il tournait dans la pièce comme un lion en cage. Zoé se rhabilla, puis se mit debout à son tour. Elle s'approcha de lui et posa une main sur sa joue pour le forcer à la regarder.

— Tristan, que se passe-t-il ?

Il eut un violent mouvement de recul. Elle fit un pas en arrière, méfiante.

— Parle-moi, s'il te plaît.

La lueur noire dans les yeux de son amant l'inquiétait.

— C'est un cauchemar ! rugit-il.

— Calme-toi, tout va bien, chercha-t-elle à le rassurer.

— Tu te fous de moi ? Tout ne va pas bien, au contraire.

— Je ne pensais pas avoir été si nulle que ça, plaisanta Zoé pour essayer de détendre l'atmosphère.

Sa tentative d'humour eut pour seul effet d'amplifier la fureur de Tristan. Il venait de tromper sa femme avec elle, et elle trouvait ça drôle ?

— Je n'avais pas le droit de faire ça, se fustigea-t-il.

— On n'a rien fait de mal, pourtant.

Elle ne savait pas comment le ramener à la raison. La colère de

Tristan l'aveuglait et lui faisait perdre tout discernement.

— Je suis marié, bordel ! s'écria-t-il.

Elle posa sur lui un regard peiné. Il refusait toujours d'accepter sa situation. Non, il n'était plus marié, mais veuf depuis plus de deux ans. Pourtant, sa dévotion envers son épouse défunte l'empêchait d'aller de l'avant. Zoé garda cependant le silence. Elle devinait que ce n'était pas le moment de lui rappeler les faits.

Il continuait à arpenter le salon en faisant de grands gestes désordonnés. Il avait honte du plaisir qu'il avait ressenti avec Zoé, alors qu'il aurait dû la tenir à distance. Tout était sa faute. Il pointa un doigt accusateur dans sa direction.

— Tu m'as piégé !

Zoé reçut son reproche comme une gifle. Elle pouvait comprendre qu'il soit troublé par leur rapprochement, lui qui avait vécu retranché dans son deuil pendant si longtemps. En revanche, elle ne l'autorisait pas à se défouler sur elle.

— Fais attention à ce que tu dis, l'avertit-elle. Tu es perturbé par ce qui vient de se passer, mais je ne vais pas te laisser m'accuser de tout et n'importe quoi.

C'était pourtant ce qu'il comptait faire ; rejeter la faute sur Zoé lui permettait d'atténuer la culpabilité qui le rongeait de l'intérieur. Il se posta devant elle et la toisa de toute sa hauteur.

— Tu as débarqué avec un pack de bières pour me soûler et des capotes dans ton sac. Tu ne vas pas me faire croire que tu n'avais pas une idée derrière la tête.

Elle soutint son regard sans ciller.

— Absolument pas.

Tristan l'observa de haut en bas avec dédain.

— Et cette tenue provocante ?

— Vas-y, traite-moi de pute tant que tu y es !

Un sourire mauvais étira les lèvres de l'homme. Il voulait qu'elle souffre autant que lui ; c'était la seule façon de soulager l'étau qui enserrait son cœur.

— C'est toi qui as magouillé tout ça. Tu t'es débrouillée pour que ça arrive, tu m'as manipulé.

— Tu te fous de moi ? s'indigna Zoé. On était deux pour s'envoyer en l'air. Il ne me semble pas t'avoir forcé à faire quoi que ce soit. C'est même toi qui as commencé ce petit jeu, je te rappelle.

— Parce que tu as tout fait pour !

Son attention s'égara de nouveau vers un portrait de Francesca et il sentit la nausée le gagner. Il dirigea son dégoût vers Zoé. Il recula vers le canapé et se laissa tomber dessus.

— Dégage de chez moi. Tout de suite ! lui ordonna-t-il.

Elle écarquilla les yeux, offensée par sa réaction.

— Tu déconnes ? Tu me baises et après tu me jettes comme une merde ? Pour qui est-ce que tu te prends ?

Il se détourna, blasé, comme si elle n'existait plus. Son mépris eut le don d'horripiler Zoé.

— Eh, je te parle ! l'apostropha-t-elle. Tu crois vraiment que je me serais pliée en quatre pour coucher avec toi, alors que tu te comportes comme le dernier des connards ? Je ne t'ai jamais envisagé comme ça. Jamais ! C'est tellement évident que tu ne t'es pas encore remis de la perte de ta femme, je ne me serais jamais aventurée sur ce terrain-là. Tu te balades avec un panneau « Attention, danger ! » au-dessus de la tête, il faudrait être maso pour y aller quand même. Ce qu'il s'est passé ce soir, c'est un accident, et je ne suis pas celle qui a tout déclenché, même si je t'ai suivi sans rechigner, on ne va pas se mentir. Une belle erreur de parcours !

— On est au moins d'accord là-dessus.

— Vas-y, essaye de te persuader que c'est ma faute, que tu n'y es pour rien. On sait tous les deux que c'est des conneries !

Il haussa les épaules d'un geste nonchalant, pour lui signifier qu'il se contrefichait de son avis.

— Tu veux bien foutre le camp maintenant ?

Zoé récupéra ses dernières affaires en lui jetant un regard furibond. Il n'avait toujours pas bougé du canapé et il l'observait s'éloigner avec soulagement.

— J'aurais dû me fier à ma première impression, lui lança-t-elle en posant sa main sur la poignée de la porte. Tu n'es qu'une enflure et un foutu hypocrite !

Il leva les yeux au ciel en soupirant.

— C'est bon, tu as fini ton discours moralisateur ?

— Non, pas encore, répliqua-t-elle en ouvrant le battant avec l'énergie de la colère. Que les choses soient bien claires : je ne veux plus jamais avoir affaire à toi. Je t'interdis de t'approcher à nouveau de mon fils. Tu as intérêt à dégager de nos vies. Ça ne devrait pas trop te poser de problème, vu comment tu me considères. Pour moi, tu n'existes plus.

— Parfait ! Je regrette de t'avoir rencontrée, alors je vais me faire un plaisir de t'effacer de ma mémoire. Ça ne devrait pas être difficile, d'ailleurs, vu que tu n'as rien d'inoubliable.

Elle claqua la porte derrière elle. Après son départ, Tristan enfouit son visage dans ses mains. Il ne parvenait toujours pas à admettre ce qu'il s'était passé entre eux, et son acharnement contre Zoé n'avait pas suffi à apaiser sa culpabilité. Il avait trompé sa femme, il s'était conduit comme le pire des salauds, comme quelqu'un qu'il ne pensait pas être.

Accablé, il se remit sur ses pieds et marcha jusqu'à la bibliothèque.

Il se posta devant les portraits de Fran. Il n'osa pas en saisir un dans ses mains, il ne s'en accordait plus le droit.

— Pardonne-moi, mon amour. Pardonne-moi, pardonne-moi, pardonne-moi. Je t'en supplie, pardonne-moi !

27.

Tristan ne parvint pas à se calmer. Il ne trouva pas le sommeil, torturé par la honte qu'il éprouvait. Il avait commis une faute impardonnable, un crime qui méritait châtiment. Il avait joué un jeu dangereux en se rapprochant de Zoé, en lui permettant de le détourner de Francesca. Il aurait dû réagir plus tôt, ne pas se laisser entraîner. Au lieu de quoi, il s'était fourvoyé. Il avait oublié qu'il était un mari et un père, et il s'était vautré dans la luxure au mépris de tout ce qui comptait pour lui.

Le contrecoup s'avérait d'une violence rare ; il était oppressé, il éprouvait des difficultés à respirer. Des idées noires tournaient en boucle dans sa tête ; il se sentait aussi mal qu'aux heures sombres de la disparition de Francesca et de leur bébé, mais il devait en plus gérer sa culpabilité. Il se faisait l'effet d'un monstre sans cœur. Il n'était plus capable d'avancer, et le chemin effectué dans son parcours de deuil depuis plusieurs semaines n'avait servi à rien, il revenait à la case départ.

Au matin, épuisé par ces longues heures à ruminer sa colère, il appela son bureau pour se déclarer malade et prévenir qu'il prenait deux jours de congé pour tenir jusqu'au week-end. Il ne pouvait plus faire semblant de se noyer dans le travail.

Il s'attendait à ce qu'un cataclysme terrible s'abatte sur la Terre pour le châtier. Un séisme, un ouragan… une fureur à la hauteur de sa faute. Mais il ne se passait rien. Le monde continuait de tourner normalement, indifférent à son infamie. Cela l'horripilait. De la même façon qu'il s'était offusqué que la vie se poursuive après la disparition de Francesca, il ne pouvait concevoir que son acte ignoble reste impuni.

Pourtant, il devait bien se rendre à l'évidence, la colère divine ne s'abattrait pas sur lui. Il devait continuer à vivre avec le remords qui le rongeait, sans châtiment en dehors de la pénitence qu'il s'infligeait à lui-même. À moins qu'il ne prenne la décision qui s'imposait.

Il y réfléchit pendant deux jours. Quand Brigitte frappa à sa porte,

le premier soir, il ne lui ouvrit pas. Il ne voulait voir personne, il avait besoin de rester seul avec lui-même pour faire le point, même s'il avait conscience, au fond de lui, que son choix était fait. Il ne pouvait plus continuer comme ça, ce n'était plus possible. Il ne supportait plus la douleur qui le tourmentait. Il ne se supportait plus. Il n'existait qu'une solution pour mettre enfin un terme à ce calvaire. Et tant pis si Fran n'approuvait pas ; il ne s'octroyait plus le droit de vivre.

Il décida d'agir en pleine nuit. Le vendredi soir, soulagé de se savoir bientôt libéré du fardeau de la honte et du chagrin, il s'installa dans son fauteuil habituel. Il se laissa envahir par les souvenirs. Il s'accorda du temps pour en profiter, conscient que c'était la dernière fois que le film de son existence se déroulait devant ses yeux. Il se remémora sa rencontre avec Francesca, son coup de foudre pour cette magnifique brune au regard perçant ; leurs jours heureux, remplis d'amour et de rires ; sa demande en mariage, qui lui avait causé tant de stress ; son bonheur intense quand Fran lui avait dit « oui » ; la cérémonie, entourés de leurs proches ; le test de grossesse positif, et son cœur gonflé de joie en apprenant qu'il allait devenir père. Et puis le dénouement tragique du film, qui venait gâcher toute l'histoire. Tristan ferma les yeux. Allait-il retrouver sa femme, ailleurs, dans un nouveau monde ?

Il se mit en route vers 3 heures du matin. Il ne croisa personne, ni en sortant de la résidence, ni sur le trajet vers sa destination. Il n'avait pas eu besoin de se poser beaucoup de questions sur la façon dont il allait mettre fin à ses jours ; la réponse s'était imposée à lui. Il savait depuis longtemps que cela se terminerait comme ça.

À cette heure avancée de la nuit, la circulation avait déserté le pont, il n'y avait pas âme qui vive dans les parages, personne pour l'empêcher d'accomplir son dernier geste. Il enjamba la balustrade avec précaution, puis il se demanda pourquoi il agissait avec tant de prudence, alors qu'il comptait en finir.

Attentif au silence, seulement troublé par le grondement incessant de la rivière, il fouillait l'obscurité des yeux pour essayer d'apercevoir la surface de l'eau. La hauteur vertigineuse de la chute et la violence de l'impact suffiraient-elles à le tuer, ou rendrait-il son dernier souffle ballotté par les flots tumultueux ?

Il se retenait fermement à la barrière, les talons ancrés sur le bord du pont. Ses pieds dépassaient dans le vide. Il n'avait pas grand-chose à faire pour basculer en avant et se laisser engloutir par le fleuve. Il ferma les yeux, et le visage souriant de Francesca lui apparut. Elle l'appelait, elle réclamait qu'il la rejoigne.

Il allait sauter. Il devait le faire ; pour payer sa faute, et pour éviter d'en commettre d'autres à l'avenir. Il devait le faire. Et pourtant, il s'en révélait incapable. Il ne parvenait pas à prendre l'ultime décision,

celle qui mettrait un terme à ces actes irréfléchis et à cette vie de souffrance.

Il ne comprenait pas ce qui le retenait, tout à coup. Pourquoi se raccrochait-il à cet instinct de survie, alors qu'il n'était plus rien, qu'il ne méritait pas de continuer à respirer ? Les secondes défilaient, et il restait là, suspendu au-dessus du vide, à souhaiter vivre et mourir à la fois, à espérer et désespérer en même temps.

Les minutes s'égrenaient et il ne bougeait toujours pas. Il devait se rendre à l'évidence : il n'avait pas le courage d'en finir. Il était le type le plus horrible de la Terre. Sa lâcheté représenta la goutte qui fit déborder le vase.

Il repassa de l'autre côté du garde-corps et s'assit au sol, le dos contre les barreaux. Sa douleur explosa dans un cri rauque, ses sanglots déchirèrent la nuit. Il avait beau se détester et exécrer son existence, il s'y cramponnait, sans aucune raison.

28.

Il resta prostré plus d'une heure, pleurant de tout son soûl. Quand la pénombre céda la place aux premières lueurs du jour, il se décida à rentrer chez lui. Il ne tenait pas à devoir expliquer ce qu'il fabriquait sur ce pont en pleine nuit.

Il se sentait nauséeux, et surtout anéanti. Il ne savait pas ce qu'il allait faire de lui-même, alors qu'il se méprisait. Il était épuisé, il n'avait pas fermé l'œil depuis trois jours ; depuis qu'il avait fauté avec Zoé. Pourtant, il était incapable de dormir, tourmenté par ce qu'il avait fait et ce qu'il avait échoué à faire.

Il errait dans son appartement, dans un état de semi-conscience. Il se détestait. Il n'arrivait pas à se départir de ce sentiment de trahison. Il avait bafoué la mémoire de Francesca en faisant l'amour avec une autre, alors qu'elle était sa femme. Et, pire que tout, il se révélait incapable d'en assumer les conséquences.

En début d'après-midi, Paul lui envoya un message pour savoir à quelle heure ils se retrouvaient pour jouer au foot. Cette demande transperça le cœur de Tristan. S'il était plus que ravi d'avoir viré Zoé de sa vie, il ne pouvait pas en dire autant de Max.

Il avait abandonné le garçon. Après avoir cherché à créer du lien avec l'enfant, à lui prouver qu'il pouvait compter sur lui, il l'avait laissé tomber sans état d'âme. Comme son père. Quelle espèce d'ordure était-il, au juste ?

Tristan informa son frère que c'était fini, qu'il n'y aurait plus de matchs. Dans la minute qui suivit, Paul tenta de le joindre pour comprendre ce qu'il se passait. Tristan ne répondit ni à ses appels ni aux nombreux messages qu'il lui envoya. Il voulait rester seul, il ne pouvait supporter la présence de qui que ce soit.

Mais son benjamin ne l'entendait pas de cette oreille. Il débarqua deux heures plus tard et tambourina à la porte.

— Ouvre-moi ! cria-t-il à travers le battant.

Il avait peur. Il pressentait que quelque chose n'allait pas. Il n'aurait su expliquer pourquoi, mais le message laconique de Tristan

l'avait inquiété. Puis son refus de répondre à ses appels avait confirmé ses doutes.

Il avait sauté dans sa voiture pour se rendre chez Tristan. La porte close amplifiait son angoisse ; depuis le décès de sa belle-sœur, il craignait que son aîné prenne une décision radicale. Il avait peur de le perdre pour de bon. C'était la raison pour laquelle il l'avait poussé à venir s'installer près de chez lui : il espérait pouvoir le garder à l'œil et veiller sur lui, même si Tristan le tenait à distance.

Depuis quelques semaines, il avait l'impression que Tristan allait mieux, qu'il commençait enfin à se relever de la tragédie qu'il avait vécue. Et voilà que tout s'effondrait de nouveau ; il craignait que la rechute le mette à terre définitivement.

Il martela la porte de coups sonores.

— Si tu es là, ouvre-moi ! exigea-t-il. Je te préviens, je ne rentrerai pas chez moi avant de t'avoir vu.

De guerre lasse, Tristan accepta d'entrebâiller le battant, le temps de se montrer.

— ça y est, tu m'as vu, tu peux t'en aller maintenant.

Paul le dévisagea, le souffle coupé : qui était cet homme qui se tenait devant lui ? Ce ne pouvait être son frère, il ne ressemblait pas à ce type hagard, aux yeux injectés de sang, à la mine ravagée.

Tristan voulut refermer le battant, Paul l'en empêcha d'une main ferme et s'engouffra dans l'appartement avant qu'il puisse s'interposer. L'endroit était plongé dans le noir, comme un tombeau.

— Pourquoi te caches-tu ?

Tristan ne réagit pas. Il regardait ailleurs, sans prêter attention à la présence de son cadet. Il était dans un état second. Paul commençait à paniquer.

— Parle-moi, s'il te plaît.

— Si j'avais envie de te parler, j'aurais répondu à tes appels.

Il ne paraissait pas en colère, mais abattu, ce qui semblait encore pire aux yeux de Paul.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il, suppliant.

— Il ne s'est rien passé du tout.

— Tu mens.

Tristan darda un regard noir sur lui. Il sentait son agressivité se réveiller. Pourquoi Paul refusait-il de le laisser tranquille ?

— Rentre chez toi, je n'ai rien à te dire.

— Je ne partirai pas d'ici tant que tu ne m'auras pas expliqué ce qu'il t'arrive.

— Merde, fous-moi la paix ! Tu sais très bien ce qu'il m'arrive. J'ai perdu ma femme et ma fille, tu ne crois pas que c'est une raison suffisante pour déprimer ?

Son benjamin secoua la tête.

— Tu commençais à aller mieux, il y a forcément autre chose.

Son acharnement exaspéra Tristan. Et aussi sa clairvoyance ; oui, il commençait à aller mieux, et c'était justement là le fond du problème, parce qu'il ne s'en accordait pas le droit. Mais il devinait que Paul refuserait de comprendre ses justifications.

— Ne fais pas ça, insista son jeune frère. Ne te referme pas encore.

— Laisse tomber ta psychanalyse à deux balles.

— Je sais ce que j'ai vu, bordel, ne me prends pas pour un con ! Je t'ai vu sourire quand on jouait au foot avec Max ou lorsque tu discutais avec Zoé. Tu ne vas pas me dire que j'ai halluciné !

Tristan serra les poings : il refusait d'entendre parler du garçon, et encore plus de sa mère.

— ça ne voulait rien dire du tout.

— Arrête ! se fâcha Paul. Je retrouvais enfin le frère que je connaissais, tu ne peux pas le faire disparaître de nouveau.

— Ce type-là n'existe plus. Il est mort il y a plus de deux ans maintenant.

Cette réponse agaça Paul.

— Non, il n'est pas mort ! Tu as vécu un drame horrible, mais tu n'es pas mort. Quand est-ce que tu l'accepteras ?

— Ferme-la !

Malgré son injonction, Paul continua sur sa lancée.

— Ce que tu as vécu est atroce, je ne le nie pas. Mais tu n'es pas mort, insista-t-il. Tu as décidé de passer ton temps à pleurer tes disparues, c'est dommage que tu en oublies les vivants. Et toi aussi d'ailleurs, tu t'oublies. Parce que tu es toujours vivant, que ça te plaise ou non ! Il va bien falloir que tu l'acceptes si tu ne veux pas crever sur place à force de refuser d'avancer ! Tu ne peux pas continuer à te comporter comme un zombi. Ce n'est pas ce que Francesca aurait voulu, et tu le sais.

Tristan sentit une intense fureur l'envahir. Il vint se planter devant son frère, la tête haute, le regard dur.

— Je t'interdis de parler d'elle, tu m'entends ? s'insurgea-t-il. Tu n'as pas à prétendre savoir ce qu'elle voudrait.

— Je la connaissais, bon sang, j'ai le droit de donner mon avis sur le sujet. Elle détesterait te voir dans cet état-là, elle ne…

Le poing de Tristan partit sans qu'il se rende compte de ce qu'il faisait. Ses doigts repliés contre sa paume s'écrasèrent sur la mâchoire de Paul, qui le fixa, incrédule. Jamais Tristan n'avait levé la main sur lui. Les frères se dévisageaient. Ils savaient tous les deux que quelque chose venait de se briser entre eux, peut-être pour toujours.

Paul fit un pas en arrière. Sa peine et sa douleur se transformèrent en colère.

— Va te faire foutre ! Tu as gagné. Tu veux être tout seul ? Eh bien,

reste dans ton coin, sans parler à personne. J'en ai marre de m'en prendre plein la tronche, alors que je fais tout pour t'aider. Je ne peux pas faire ce choix à ta place. Et en attendant que tu le fasses, si un jour tu te décides à le faire, je vais vivre ma vie. Je te laisse t'enterrer vivant, ras-le-bol de payer les pots cassés.

Il se dirigea vers la porte. Avant de s'en aller, il se tourna une dernière fois vers Tristan, qui n'avait pas esquissé le moindre geste depuis le coup porté à son cadet.

— Cette histoire, ce n'est plus mon problème, déclara Paul, la voix tremblante. Tu n'existes plus pour moi. C'est terminé. Je n'ai plus de frère depuis longtemps, j'espérais que ça changerait un jour, je me suis bien planté. Félicitations, pauvre con, tu as obtenu ce que tu voulais : tu es tout seul désormais.

29.

Après son départ, Tristan resta planté au milieu du salon. Il observait ses mains, incrédules. Il avait frappé Paul. Chaque fois qu'il estimait ne pas pouvoir tomber plus bas, le sol s'ouvrait sous ses pieds et il chutait d'un étage supplémentaire.

Il s'en était pris à son frère, l'une des personnes auxquelles il tenait le plus sur cette Terre ; son compagnon d'enfance, son soutien. Qu'est-ce qui ne tournait pas rond chez lui ?

Il s'affala sur le canapé et ne bougea plus. Les heures défilaient, et il n'esquissait pas le moindre mouvement. Les événements des derniers jours le tourmentaient, et notamment le coup porté à Paul.

Il ne savait plus quoi faire de lui. Il espérait un signe, une lumière dans sa nuit, pour le guider sur son chemin. Mais il n'y avait rien, pas une voix pour le ramener à la raison, pas un regard pour compatir. Il n'y avait que la vie à affronter, coûte que coûte, et il s'y prenait de la pire des manières.

La pénombre envahit la pièce sans qu'il réagisse, perdu dans ses pensées. Cette introspection s'avérait nécessaire. S'il se montrait honnête, il devait admettre qu'il désirait vivre. Son refus de sauter du pont, malgré la douleur, la rage et la culpabilité, en attestait.

Il pouvait continuer à le faire de la mauvaise façon, à contrecœur, en s'attaquant à tous ceux qui se souciaient de lui. Ou il pouvait choisir de faire les choses correctement, et de ne plus tourner le dos à ses proches, de ne plus les blesser, à l'aide de coups ou de paroles.

Son altercation avec Paul agissait comme un électrochoc. Son frère avait raison : à s'enfermer dans la mémoire de ses disparues, il en avait oublié les vivants. Il avait maltraité tous ceux qui l'entouraient, leur faisant subir ses colères, et son ressentiment contre la Terre entière.

Il détestait l'homme qu'il était devenu, et il ne le jugeait pas digne de l'amour de Francesca. Elle n'aurait jamais toléré de vivre avec un type aussi imbuvable, qui passait ses nerfs sur les autres. Elle serait contrariée par ses agissements, et sûrement davantage par son conflit

avec Paul que par sa liaison avec Zoé.

Admettre cette réalité représentait un grand pas en avant pour Tristan. Cela revenait à accepter enfin sa perte et à reconnaître son statut de veuf. Francesca l'aimait trop pour exiger qu'il finisse sa vie sans personne à ses côtés. Ils en avaient discuté, un jour, pendant les préparatifs de leur mariage. Ils s'étaient interrogés sur les fondements de leur engagement mutuel, mais également sur ce qu'il se passerait si l'un des deux venait à disparaître.

Fran avait déclaré qu'elle ne lui souhaiterait pas de rester seul, et qu'elle espérait qu'il se montrerait capable d'ouvrir son cœur à une autre femme, il avait trop d'amour à donner pour le garder pour lui. Il avait plaisanté en prétendant qu'il la remplacerait facilement par un mannequin lingerie aux formes généreuses. Il avait refusé de prendre cette conversation au sérieux, car il ne pouvait envisager un monde sans Francesca. En parler lui semblait dangereux, il avait peur d'attirer le mauvais œil sur eux.

Fran l'aimait, elle ne voulait que son bonheur. Pourtant, il avait délibérément occulté ce souvenir, et beaucoup d'autres, pour justifier son apathie, son refus de vivre. C'était beaucoup plus simple que d'accepter d'affronter son existence et d'avancer malgré la douleur et le désespoir.

Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis le décès de Francesca. Deux ans de fidélité absolue. Mais les choses avaient changé. Il commençait à aller mieux, même s'il ne se l'autorisait pas, et il appréciait Zoé. Elle l'attirait, et malgré les horreurs qu'il lui avait balancées, il savait qu'elle n'avait jamais mal agi concernant leur relation.

Après leur rapprochement, il l'avait traitée avec une rare violence, lui faisant payer sa culpabilité, alors qu'elle n'avait rien à se reprocher. Tristan préférait ne pas imaginer ce que Francesca penserait de tout ça. Il était mortifié.

Et si sa femme l'avait vu se battre avec Paul… Elle adorait son cadet comme son propre frère, elle, la fille unique qui rêvait d'une famille nombreuse. Elle était la première à prendre sa défense, même s'il n'en avait pas besoin. Alors, si elle avait appris que Tristan avait osé le frapper, elle lui aurait passé un savon monumental.

Le salon était plongé dans le noir. Tristan n'aurait su dire depuis combien de temps il était assis là, à faire le point sur sa vie. Une intense fatigue l'envahit ; les derniers événements et l'enchaînement de nuits blanches l'avaient épuisé. Il glissa en position allongée, et sans s'en rendre compte, il succomba au sommeil.

Il émergea vers 10 heures du matin, surpris et sonné d'avoir dormi si profondément. Il se redressa et se frotta les yeux. Les jours

précédents lui apparaissaient comme un mauvais rêve, il doutait de les avoir vécus. Pourtant, la douleur dans sa main droite lui rappelait qu'il avait bel et bien frappé son frère.

Il se leva pour prendre une douche rapide, puis il se servit une tasse de café. En attendant que sa boisson refroidisse, il observa son appartement et le vide qui y régnait, comme dans son existence.

Il comprenait enfin qu'un choix s'imposait à lui. S'il décidait de vivre, cela ne pouvait pas être à moitié, comme il le faisait depuis plus de deux ans. Cela ne pouvait se faire en se focalisant sur les morts. S'il décidait de vivre, il devait accepter d'avancer sans les deux amours de sa vie ; il devait le faire en respectant ceux qui l'entouraient et lui apportaient leur soutien. Sinon, autant sauter de ce foutu pont et en finir une bonne fois pour toutes.

Il souhaitait vivre, malgré la douleur incommensurable qui l'accompagnait au quotidien, malgré le vide immense laissé par Francesca et leur fille. Et il ne voulait pas d'une existence morne et solitaire : il désirait avoir son frère auprès de lui. Et aussi Max. Et Zoé… Mais il les avait blessés, repoussés, et ils avaient fini par obtempérer : ils s'étaient éloignés. Tristan allait devoir déployer des efforts considérables pour se faire pardonner. Peu importait, il était résolu à faire amende honorable.

Il acceptait de recommencer à avancer. Il aurait pu s'en réjouir, s'il avait eu quelqu'un à ses côtés pour partager cette excellente nouvelle. Mais il était seul, il avait fait le ménage dans sa vie et en avait exclu tous ceux qui comptaient. Il espérait remédier à cette situation.

Il tenta de joindre son cadet ; en vain… Il était allé beaucoup trop loin, il ne pouvait le forcer ni à lui parler ni à lui pardonner. Il l'avait repoussé avec vigueur pendant plus de deux ans ; c'était désormais à lui de se montrer patient, et d'attendre que Paul soit de nouveau prêt à lui accorder une place dans son existence. Tristan ne laisserait pas tomber. Il était bien décidé à mettre de l'ordre dans sa vie, et s'excuser auprès de son frère était l'une des étapes les plus importantes sur le chemin de sa rédemption.

Ses pensées s'envolèrent vers Zoé. Il souhaitait aussi se réconcilier avec elle. La tâche s'annonçait toutefois encore plus ardue qu'avec Paul. Il éprouvait des sentiments pour elle, même s'il se révélait bien incapable d'en déterminer la nature. Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, il lui avait fait payer le poids de sa culpabilité.

Il s'était comporté comme le pire des salauds avec elle, il l'avait humiliée. Elle ne méritait pas un tel traitement. Connaissant le caractère intransigeant de la jeune femme, il savait que jamais elle ne passerait l'éponge. Il devait pourtant lui présenter ses excuses. Et peut-être qu'avec le temps…

Il voulait espérer. Elle avait fini par oublier l'agressivité de leur

rencontre pour devenir son amie, pourrait-il en être de même encore une fois ? Il en doutait ; il était allé beaucoup trop loin après avoir fait l'amour avec elle. Mais il se devait d'essayer.

Il s'apprêtait à gagner l'appartement de la jeune femme quand quelqu'un frappa à sa porte.

30.

Max se tenait sur le seuil de son appartement. Tristan hésita sur la marche à suivre ; sa mère lui avait défendu de l'approcher. Mais il ne pouvait pas envisager de l'ignorer. Il ne souhaitait pas que le garçon le déteste, lui aussi.

Il ouvrit le battant et salua l'enfant, qui lui lança un regard de défi. Il n'avait probablement pas la permission de venir voir Tristan, et il lui signifiait qu'il passait outre les interdictions. Il tenait son ballon de foot dans les bras. Le message était clair : il voulait jouer avec son ami.

L'adulte contempla son visage décidé et sentit son cœur se serrer ; Max lui manquait. Il avait déboulé dans sa vie quelques semaines plus tôt, et y avait pris une place inattendue. Mais, à cause de ses agissements, Tristan devait garder ses distances. S'il espérait obtenir le pardon de Zoé, il ne devait pas lui forcer la main.

— Je suis désolé, mon grand. Pour le moment, on ne peut plus faire de match.

« Pourquoi ? » lui demanda Max en signant. Il affichait le même air buté que Zoé. Sa mère avait dû rester vague sur les causes de leur dispute, pour le préserver, et il ne comprenait pas pourquoi, tout à coup, il devait se tenir éloigné de Tristan.

L'homme allait lui répondre que la jeune femme n'était plus d'accord pour qu'ils se côtoient, mais cela aurait donné l'impression de rejeter la faute sur elle. Elle avait toutes les raisons du monde de le détester, c'était lui qui s'était mal comporté.

— Je n'ai pas été sympa avec ta mère, alors elle ne veut plus qu'on se voie, et je la comprends.

L'enfant se moquait de cette dispute de grandes personnes. Ce qu'il désirait, c'était s'amuser avec Tristan, peu importait ce qu'en pensait Zoé. Il refusait de s'en aller et sentait les larmes affleurer au bord de ses paupières. Ce n'était pas de la comédie ; la situation l'attristait. Il voulait continuer à jouer avec Tristan, à regarder des matchs avec lui, à lui demander des conseils sur tout et n'importe quoi, à voir sa

maman sourire quand son ami était dans les parages. Ils étaient si bien, tous les trois. Pourquoi les choses devaient-elles changer ?

Comprenant que l'enfant ne se résoudrait pas à partir de lui-même, Tristan envoya un message à Zoé pour l'avertir de la présence de Max chez lui. Le garçon s'était bien gardé de dire à sa mère où il allait.

Elle débarqua dans le couloir deux minutes plus tard telle une furie. Elle ne jeta pas un coup d'œil à Tristan et se précipita vers son fils. Max baissa piteusement la tête ; elle passa une main sous son menton pour le forcer à se redresser et à la regarder pendant qu'elle le grondait.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ? Je t'ai prévenu que les punitions allaient tomber si tu t'approchais de nouveau de cet homme.

Cet homme… Voilà ce qu'il était redevenu pour elle : un étranger, un ennemi, un danger. Max se dégagea et lui raconta qu'il voulait voir Tristan et qu'il se moquait bien des représailles. La mère et le fils s'affrontèrent du regard pendant quelques secondes. Zoé désigna la porte de l'escalier d'un geste autoritaire.

— On rentre. Tout de suite !

Max fit semblant de résister, mais il savait que cette guerre était perdue d'avance. Il jeta un coup d'œil désespéré vers Tristan, qui ne pouvait lui être d'aucune aide. L'enfant se résigna et s'éloigna, consterné par le comportement incompréhensible des adultes. Sa mine chagrinée désolait Tristan, mais il ne pouvait pas s'interposer entre Zoé et Max.

La jeune femme emboîta le pas à son fils. Tristan chercha à la retenir.

— Zoé, est-ce qu'on pourrait parler ? S'il te plaît, je voudrais vraiment…

Elle ne prit même pas la peine de se retourner vers lui.

— La prochaine fois que tu t'approches de lui, j'appelle les flics, lança-t-elle avant de disparaître.

Cette visite laissa Tristan un peu sonné. Comment pouvait-il s'excuser si elle refusait de lui adresser la parole ? Mais il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même, il récoltait ce qu'il avait semé. Il avait fait tellement de mal autour de lui que ses proches le fuyaient.

Dans les jours qui suivirent, Max s'obstina à désobéir à sa mère. Il revint chaque soir frapper à la porte de Tristan. Le battant restait clos. L'homme ne pouvait pas lui ouvrir, cela n'aurait fait qu'envenimer la situation avec Zoé. Il observait le garçon à travers le judas. Il détestait le voir avec cet air maussade, même s'il savait que le gamin était capable de pleurer sur commande ; sa tristesse ne semblait pas feinte.

Par la fenêtre, il l'apercevait, jouant avec son ballon. Il s'entraînait à dribbler pendant de longues heures, seul. À l'occasion, il jetait un coup d'œil vers l'appartement de Tristan, espérant le voir surgir pour

faire un match avec lui. Mais l'adulte restait caché. Il avait perdu le droit de l'approcher.

Paul aussi continuait à faire le mort. Il ne répondait pas aux appels de son frère, ni à ses messages. En désespoir de cause, le week-end suivant, Tristan décida de débarquer chez lui. Il devait des excuses à son benjamin, que celui-ci soit d'accord ou non.

31.

Tristan se rendit compte qu'il n'avait jamais mis les pieds chez son frère. Les rares fois où ils se côtoyaient, ils se retrouvaient soit à son domicile, soit dans un bar anonyme ou un restaurant quelconque. Pourquoi Paul ne l'avait-il jamais invité ?

Tristan se gara devant la maison, dans un quartier résidentiel. Il ne connaissait pas le coin. Depuis qu'il avait emménagé dans la région, il s'était cantonné à son appartement, aux locaux de son employeur, et à quelques magasins pour s'approvisionner. Il observa les alentours ; le secteur avait l'air calme, parfait pour y élever des enfants. Tristan se demandait pourquoi son célibataire de frère s'était installé ici, dans une maison aussi grande.

Il remonta l'allée jusqu'à la porte et frappa. Au bout d'une poignée de secondes, Paul vint lui ouvrir. Son regard se durcit quand il le découvrit. Il n'avait aucune envie de le voir. Son visage portait les stigmates de leur dernière confrontation, les restes d'un hématome violacé ombraient sa joue gauche. Tristan était mortifié ; comment avait-il pu frapper son petit frère ?

Ils s'observèrent en silence un long moment.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? lança Paul avec agressivité, sans même le saluer.

— Je voudrais te parler.

— Si c'est pour que ça finisse comme l'autre fois, non merci. C'est bon, j'ai assez donné.

Tristan avait mis en péril leur relation, il n'était pas certain de réussir à la réparer.

— S'il te plaît, supplia-t-il. Je ne te dérangerai pas longtemps.

Paul sembla hésiter, puis il lui fit signe de le suivre sur le côté de la maison. Il était donc si fâché qu'il refusait de le laisser entrer chez lui ? Avant de sortir, Paul lança un coup d'œil par-dessus son épaule, et Tristan aperçut une silhouette dans son dos au moment où il refermait la porte.

— Tu n'es pas seul ? demanda-t-il, surpris.

Paul ne répondit pas à sa question. Il marcha jusqu'à la terrasse, prit place dans un fauteuil et croisa les bras en silence dans une attitude hostile. Tristan s'assit en face de lui.

— Je suis venu m'excuser, commença-t-il, espérant dérider son frère.

Paul resta muet, attendant la suite.

— Je suis désolé de t'avoir frappé, je me déteste d'avoir fait ça. Tu ne méritais pas que je m'en prenne à toi.

— On est bien d'accord. Et je ne parle pas seulement de la dernière fois qu'on s'est vus.

— J'en ai bien conscience. Je n'ai pas arrêté de te repousser, alors que tu voulais juste m'aider.

Paul appréciait que son frère admette son comportement déplorable, mais il n'était pas prêt à passer l'éponge aussi facilement. Il avait besoin de comprendre ce qui était arrivé.

— Depuis deux ans, tu ressemblais à un zombi. Tu commençais enfin à aller un peu mieux, et tout à coup tu as rechuté, c'était limite encore pire qu'avant. Pourquoi étais-tu dans cet état ?

Tristan avait trop honte pour lui révéler ses méfaits.

— Si tu espères que je te pardonne, il va falloir me dire la vérité, insista Paul. J'en ai ras le bol que tu me tiennes à distance. Si tu ne veux rien me dire, tu peux remballer tes excuses et dégager d'ici. Et ce ne sera pas la peine de revenir.

C'était la première fois que Paul lui tenait tête. Pendant leur enfance, le cadet était en admiration devant son aîné, il cherchait à lui ressembler et réclamait sans cesse son approbation. Le passage à l'âge adulte n'avait fait que renforcer leur relation, et ils étaient restés très proches, même si chacun menait sa vie de son côté.

Ils se taquinaient, mais ils s'adoraient, et pouvaient toujours compter l'un sur l'autre. Jusqu'au décès de Francesca, jusqu'à ce que Tristan ne devienne plus que l'ombre de lui-même et le repousse, alors que Paul le soutenait et veillait sur lui contre son gré. Mais son dévouement avait pris fin de manière brutale, et désormais, il se méfiait de lui.

Tristan observa sa mine fermée, hostile. S'il espérait avoir une chance de renouer avec lui, il devait lui ouvrir son cœur. Sinon, il risquait de le perdre pour toujours.

— Il s'est passé quelque chose, commença-t-il d'une voix hésitante.

— Je m'en doute, répondit sèchement Paul.

Il n'était pas décidé à lui faciliter la tâche.

— Avec Zoé, ajouta Tristan.

Malgré lui, Paul laissa entrevoir son intérêt pour ce qui allait suivre. Tristan prit sa tête entre ses mains et ferma les yeux.

— Nous avons passé une soirée, tous les deux, la semaine dernière.

Il éprouvait des difficultés à trouver ses mots.

— Nous avons beaucoup discuté. Nous nous sommes beaucoup rapprochés depuis quelque temps, et ce soir-là nous avons fait l'amour.

Il rouvrit les yeux et regarda dans la direction de Paul, qui haussa les épaules.

— Et… ? demanda son cadet qui essayait de comprendre en quoi cet aveu représentait une mauvaise nouvelle.

— J'ai pété les plombs, confessa Tristan. J'ai culpabilisé vis-à-vis de Fran, j'avais l'impression de l'avoir trompée.

— Pourtant, tu es veuf.

Son frère ne comptait plus l'épargner.

— Je le sais, mais je n'arrive toujours pas à l'accepter. Je m'en suis voulu d'avoir couché avec une autre femme. Alors je m'en suis pris à Zoé.

Paul eut un mouvement de recul et ouvrit de grands yeux d'effroi.

— Tu l'as frappée, elle aussi ?

— Bien sûr que non ! se récria Tristan.

Il était choqué que son frère le pense capable d'une telle monstruosité. Mais leur altercation devait lui faire croire qu'il était devenu incontrôlable. Il devait tenter de le rassurer.

— Je ne l'ai pas blessée physiquement, mais je me suis montré odieux, je l'ai accusée de m'avoir piégé pour arriver à ses fins et je l'ai jetée dehors.

— Quel connard ! s'insurgea Paul.

— C'est vrai, j'ai été infect, et je m'en veux aussi beaucoup pour ça. Je n'étais pas dans mon état normal, tenta-t-il de s'expliquer, même s'il avait conscience que rien ne pouvait justifier ses agissements. Je ne réussissais pas à me raisonner, la culpabilité me dévorait.

Il passa sous silence ses velléités de suicide.

— Quand tu as débarqué chez moi, je n'avais pas dormi depuis trois jours. Je n'arrivais plus à fermer l'œil, je n'arrêtais pas de repenser à ce que j'avais fait. Lorsque tu as parlé de Francesca et de ce qu'elle aurait souhaité, j'ai pété les plombs. Je suis tellement désolé, Paul, je me reprocherai toute ma vie d'avoir fait ça.

Son jeune frère l'observa un long moment.

— O.K., tu as peut-être des remords. Mais ça ne change rien. J'en ai ma claque de tout ça. Ça fait deux ans que je suis là pour toi et que tu me repousses de toutes ses forces. Je ne veux plus de ça.

Tristan sentait l'angoisse grandir en lui. La blessure dans le cœur de Paul s'avérait bien plus douloureuse que celle causée par son coup. Il risquait de le perdre pour de bon.

— J'ai enfin compris, je te le promets, lui assura-t-il, paniqué. J'ai décidé de reprendre ma vie en main.

— Et je dois te croire sur parole ? rugit Paul, exaspéré.

Il se leva et arpenta nerveusement la terrasse. Tristan ne l'avait jamais vu dans un tel état de fureur.

— Tu t'imagines qu'il suffit de débarquer chez moi avec de pauvres excuses pour que j'oublie tout ? Tu te goures complètement. C'est terminé, je ne veux pas de ça. Je sais que tu ne te remettras jamais d'avoir perdu ta femme et votre bébé, et moi je n'en peux plus de l'enfer que tu m'imposes depuis deux ans. Je t'ai vu t'effondrer sans jamais réussir à remonter la pente. Est-ce que tu imagines ce que ça fait de vivre avec la peur au ventre que tu te foutes en l'air ? D'avoir la trouille, à chaque fois qu'un numéro inconnu s'affiche sur mon téléphone, qu'on m'appelle pour m'avertir que tu étais passé à l'acte ?

— Je ne pensais pas que…

— Non, tu ne pensais pas, on est bien d'accord ! Depuis la mort de Francesca, tu as choisi de t'en foutre de tout et de tout le monde. Tu m'as dégagé de ta vie, et pourtant, moi, je continue à m'inquiéter pour toi, chaque jour. Mais je ne veux plus vivre comme ça.

Tristan le contemplait, incrédule, le cœur en miettes. Il n'avait jamais envisagé que son frère puisse se faire autant de souci pour lui. Il s'était montré d'un égoïsme sans borne à ignorer le mal qu'il pouvait lui faire. Paul était sa famille, il considérait comme acquis le fait qu'il ferait toujours partie de sa vie, et il n'avait pas cherché à l'épargner.

— Tu as raison. Être malheureux ne m'autorise pas à me défouler sur toi, alors que tu es l'une des rares personnes sur cette Terre auxquelles je tiens.

Paul leva les yeux au ciel.

— Tu as de drôles de façons de le montrer.

Le cadet sembla se radoucir, offrant un peu d'espoir à son aîné.

— Comprends-moi bien : je ne dis pas que tu n'avais pas le droit d'être triste, ce qui t'est arrivé est atroce. Mais tu as refusé mon soutien, tu m'as chassé de ta vie, et tu ne sais plus rien de la mienne. On est devenus des étrangers l'un pour l'autre.

Tristan était forcé de reconnaître qu'il ignorait tous les détails de l'existence de son frère. Il était si focalisé sur son chagrin qu'il avait délaissé ceux qui étaient toujours là. Depuis combien de temps n'avait-il pas questionné Paul sur sa vie, ou simplement demandé comment il allait ?

— Je suis tellement désolé, je n'avais pas conscience de tout ça.

— Non, parce que tu as oublié que j'existais.

Il avait raison, et l'admettre augmentait le sentiment de culpabilité de Tristan.

— Les choses vont changer, Paul, je te le promets.

Son cadet haussa les épaules avec nonchalance, comme s'il s'en moquait désormais.

— On verra bien.

Tristan préféra ne pas s'attarder. Paul avait besoin d'air, et de temps pour digérer le mal qu'il lui avait fait. S'il ne pouvait plus lui accorder sa confiance, Tristan allait devoir lui prouver, pas seulement par des paroles, mais aussi par des actes, qu'il la méritait de nouveau.

32.

Tristan se sentait plus seul que jamais. Dans la semaine qui suivit, Paul ne lui donna aucune nouvelle. Tristan n'était pas convaincu que son frère parviendrait à lui accorder son pardon. Zoé aussi l'évitait. Il la croisa une fois, elle afficha un tel mépris à son égard qu'il n'osa pas lui adresser la parole.

Il décida d'aller passer une journée à son travail, ce qui ne lui était jamais arrivé depuis qu'il avait pris ce poste. Il était prêt à déployer des efforts inédits pour se sociabiliser, même si cela lui coûtait. Mais il s'était enfermé pendant trop longtemps, il avait tenu son entourage à distance, il s'avérait compliqué d'inverser le cours des choses. Ses collègues, pour qui il demeurait un inconnu, échangèrent quelques banalités avec lui. Il faudrait du temps et de la persévérance pour qu'ils réussissent à créer autre chose qu'un lien superficiel.

Il ne restait à Tristan que les visites de Brigitte pour ne pas se sentir comme un ermite. La concierge avait noté un changement dans son attitude, et elle appréciait de le voir plus apaisé. Elle continuait à le tenir informé des ragots de la résidence et lui parlait des progrès dans l'état de santé de son mari, qui se remettait petit à petit de ses problèmes.

En dehors des passages de la gardienne, Tristan restait seul. Max s'obstinait à faire le siège de sa porte, mais l'homme ne s'autorisait toujours pas à lui ouvrir. Il s'accrochait au mince espoir que Zoé finirait par se calmer et, en attendant, il devait éviter de lui donner des raisons supplémentaires de le détester.

Il ressentait une intense frustration. Il avait enfin décidé de se reprendre en main, et tous ses proches semblaient se liguer contre lui pour lui compliquer la tâche. Il avait besoin de son frère à ses côtés. Ses bonnes résolutions étaient difficiles à tenir. Même s'il était déterminé à aller de l'avant, Francesca continuait de lui manquer, et la culpabilité d'avancer sans elle restait tapie dans l'ombre, prête à ressurgir à tout instant. Tristan avait aussi besoin de Zoé. Avec son franc-parler et son caractère affirmé, la jeune femme saurait le secouer

et l'empêcher de resombrer.

Lorsque le week-end arriva, il se demanda comment il allait réussir à tuer le temps sans le travail pour l'occuper. Il se rendait compte à quel point son existence était devenue une coquille vide, et il s'interrogeait sur la façon de la remplir. Il se força à prendre l'air, en évitant soigneusement le pont qu'il avait décidé de bannir de ses promenades. Il effectua quelques courses et rentra chez lui, déprimé par les heures d'ennui interminables qui l'attendaient.

Il rangea ses provisions avec une lenteur délibérée, mais cette corvée ne l'occupa pas bien longtemps. Il gagna le salon et s'installa dans son fauteuil habituel. Il alluma la télévision et fit deux fois le tour de toutes les chaînes avant d'admettre l'évidence : aucun programme ne l'intéressait.

Il aurait pu lire, mais les rares ouvrages qu'il possédait ne lui faisaient pas envie. Il aurait pu se rendre au cinéma, mais il n'avait jamais fait ce genre d'activité tout seul, et l'idée lui paraissait saugrenue.

Il désespérait de trouver une occupation, quand des éclats de voix lui parvinrent de l'allée en face de son appartement. Intrigué, il se leva et s'approcha de la fenêtre pour découvrir ce qu'il se passait. Zoé se disputait avec un type sorti de nulle part. Une pointe de jalousie lui vrilla le cœur. Il y avait quelqu'un dans la vie de la jeune femme ? Même si elle ne semblait pas entretenir de meilleurs rapports avec cet inconnu qu'avec lui, Tristan détestait l'idée que Zoé soit attachée à un autre homme.

Il fit un pas sur le côté pour rester invisible depuis l'extérieur et, sans faire de bruit, il entrouvrit la fenêtre pour entendre leur échange. Il n'était pas fier d'espionner le couple, mais il ne pouvait résister à l'envie irrépressible de découvrir ce qu'il se passait.

— Laisse-moi lui parler, s'il te plaît, réclama l'inconnu d'un ton suppliant.

— Hors de question ! répliqua Zoé, intraitable.

— Je suis son père, tu ne peux pas m'interdire de le voir.

Tristan sentit des frissons courir le long de sa colonne vertébrale et ses poings se serrèrent instinctivement. Ce type était donc le géniteur de Max ? Comment osait-il réapparaître tout à coup après l'avoir délaissé pendant si longtemps ? Tristan se décala légèrement pour jeter un œil à la scène. Il vit Zoé s'approcher de l'homme et se planter sous son nez.

— Tu n'es pas son père, cracha-t-elle entre ses dents. Il ne suffisait pas de m'engrosser pour devenir un père. Un père, ça élève son enfant, ça reste présent dans les moments difficiles, ça ne se barre pas au premier petit obstacle.

— Découvrir la surdité de Max, ce n'était pas un petit obstacle.

Une vague de colère submergea Tristan. Ce type était-il réellement en train de chercher à justifier ce qu'il avait fait ? Il espérait que Zoé allait le frapper ; sinon, il était prêt à s'en charger lui-même, et sans aucun état d'âme cette fois.

— Tu crois que je ne suis pas au courant de ce que ça veut dire que d'élever un enfant sourd ? Espèce de connard, je gère ça toute seule depuis huit ans. Alors, n'essaie pas de me faire la leçon !

L'importun comprit son erreur et tenta d'amadouer la jeune femme.

— Je suis sûr que tu as fait un travail formidable, Max a beaucoup de chance de t'avoir comme maman.

— On ne peut pas en dire autant de toi. Tu n'es qu'un lâche, ça valait mieux pour lui que tu débarrasses le plancher.

— Je suis désolé, Zoé, je n'aurais jamais dû m'enfuir.

— C'est certain, mais le mal est fait. Alors, dégage d'ici et ne reviens plus jamais !

Tristan l'entendit tourner les talons. Il risqua un œil par la fenêtre : l'homme la rattrapa et la saisit par le bras. Une pulsion de meurtre gagna Tristan. De quel droit ce type se permettait-il de toucher Zoé ? Elle se libéra brusquement et remit de la distance entre eux.

— S'il te plaît, laisse-moi une chance, insista son ex-compagnon. Je voudrais que les choses s'arrangent. J'aimerais faire partie de la vie de mon fils.

Zoé s'étrangla en entendant ce mot.

— Tu n'as aucun droit sur Max ! Huit ans sans donner de nouvelles, et tu crois que tu peux débarquer du jour au lendemain pour faire partie de sa vie ? Tu n'es rien pour lui. Rien du tout.

— Justement, j'aimerais que ça change.

— C'est trop tard pour ça. Pendant huit ans, tu n'as jamais rien fait pour lui, tu ne peux pas décider tout à coup que tu veux jouer le rôle du gentil papa.

Tristan espérait de tout son cœur que Zoé ne céderait pas. Il connaissait la jeune femme et son ressentiment envers cet homme : elle ne risquait pas de lui pardonner.

— Je t'ai envoyé de l'argent, argumenta le géniteur de Max.

— Tu sais où tu peux te le foutre, ton fric ? Je n'en ai pas dépensé un centime. Je n'ai pas encaissé un seul de tes chèques, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, ils ont tous fini à la poubelle. Tu n'arriveras pas à t'acheter une bonne conscience avec ton pognon.

Tristan observait la scène, sans chercher à rester discret. Il vit le type baisser la tête, touché par les attaques de Zoé.

— Je sais que j'ai merdé.

— À ce niveau-là, ça ne s'appelle même plus merder. Ça fait juste de toi le pire salopard de la Terre !

— Je fais des efforts, poursuivit l'homme, j'essaie de m'améliorer.

J’ai appris la langue des signes, pour pouvoir communiquer avec Max.

— Tu attends des félicitations peut-être ? Tu as huit ans de retard. Huit putain d’années !

— J’étais un gamin à l’époque. J’ai changé.

— Moi aussi, j’étais une gamine. Et moi aussi, j’ai changé. À cause de toi. J’ai été obligée de devenir une adulte responsable du jour au lendemain pour élever mon fils seule. Fais-moi confiance, jamais je ne laisserai un loser comme toi s’approcher de lui.

— S’il te plaît, Zoé, crois-moi, je ne suis plus la même personne que celui qui vous a abandonnés, Max et toi. J’ai mûri, j’ai rencontré quelqu’un. Nous vivons ensemble, nous allons fonder une famille.

— Mazeltov ! le félicita Zoé avec ironie.

— Je me suis rendu compte que je ne pouvais pas aller de l’avant sans réparer les dégâts que j’ai causés dans le passé. Je tiens à obtenir ton pardon, et celui de Max, je veux créer une vraie relation avec lui.

— On s’en cogne de ce que tu veux. Retourne donc à ta vie minable, avec ta petite chérie, et fous-nous la paix, compris ?

L’homme chercha à répliquer, mais Zoé l’en empêcha.

— Lâche l’affaire et passe à autre chose.

— Je ne vais pas laisser tomber aussi facilement, la prévint-il.

— Si tu as du temps à perdre, amuse-toi bien. Mais jamais je ne te permettrai de voir Max. Ne t’avise pas de débarquer à l’improviste. Et si tu oses prendre contact avec mon fils, je te ferai la peau. Dégage d’ici et ne reviens plus jamais !

Alors qu’elle se retournait pour rentrer chez elle, ses yeux se posèrent sur Tristan, qui était bien visible à travers la fenêtre. Elle lui lança un regard noir avant de s’éloigner. Elle avait eu son compte de contrariétés pour la journée.

33.

Tristan enrageait de ne pouvoir apporter son soutien à Zoé. Il exécrait ce type qui revendiquait soudain sa paternité après avoir déserté pendant si longtemps. Il l'aurait volontiers démoli, mais il devinait que son intervention n'aurait pas été appréciée.

Deux jours plus tard, il l'aperçut qui se garait sur le parking de la résidence. Zoé n'était pas encore rentrée de son travail, et Tristan avait vu Brigitte ramener Max à son appartement après l'avoir récupéré à l'accueil périscolaire. Il devait toujours être chez elle, à attendre le retour de sa mère. Il fallait à tout prix éviter qu'il rencontre son géniteur par inadvertance. Même si ce dernier ne l'avait pas vu depuis huit ans, il n'aurait aucun mal à le reconnaître tant la ressemblance avec Zoé était frappante.

Tristan sortit précipitamment dans le couloir et se dirigea vers la loge de la concierge pour l'avertir du danger. Elle devait empêcher le garçon d'aller jouer au foot, comme il le faisait tous les soirs.

La gardienne fut surprise de découvrir Tristan sur le pas de sa porte, un masque d'inquiétude plaqué sur son visage.

— Max est ici ? lui demanda-t-il.

— Zoé ne veut pas que vous vous approchiez de son fils. Je ne sais pas ce que vous avez fabriqué, mais elle a l'air très en colère contre vous. Elle m'a menacée des pires représailles si je vous laisse voir Max. Comme je vous aime bien, elle a peur que je cède à vos supplications.

— Ne vous inquiétez pas, je veux juste vous prévenir que quelqu'un vient d'arriver : un homme qu'elle déteste au moins autant que moi, et qui n'a pas non plus le droit de s'approcher de Max. Il vaudrait mieux garder le petit avec vous le temps qu'il s'en aille.

Il espérait que Zoé avait informé Brigitte des récents événements, il préférait ne pas avoir à s'expliquer davantage, surtout avec Max qui traînait dans les parages et pouvait débarquer à n'importe quel moment.

La concierge leva un sourcil interrogateur ; elle se demandait comment il pouvait être au courant de la situation. Zoé lui avait bien

fait comprendre qu'elle ne voulait plus rien avoir à faire avec son antipathique voisin, elle n'était sûrement pas allée lui raconter ses déboires. Cependant, la seule chose qui comptait à cet instant était de tenir le garçon éloigné de son père.

— C'est d'accord, je le garde à la maison le temps qu'il faudra. Vous pourrez m'avertir quand cette personne aura fichu le camp ?

— Je vous enverrai un message lorsqu'il n'y aura plus rien à craindre. Et, s'il vous plaît, ne dites pas à Zoé que je suis venu.

Brigitte acquiesça. Elle s'apprêtait à refermer la porte quand une petite tornade rousse déboula derrière elle et se précipita dans les jambes de Tristan. Max entoura son ami de ses bras et enfouit son visage dans son pull.

Tristan, d'abord interdit, adressa une grimace d'excuse à la concierge. Il ne cherchait pas à lui attirer des ennuis, mais il refusait de repousser le garçon encore une fois. Elle leva les yeux au ciel.

— Je vous accorde une minute, pas une seconde de plus ! déclara-t-elle en tournant les talons.

Il la remercia d'un signe de tête, puis s'accroupit pour se mettre à la hauteur de Max, qui referma son étreinte autour de son cou. Tristan plongea son nez dans les cheveux du gamin ; il sentait bon le shampoing aux fruits, et les bonbons que Brigitte lui glissait en douce à la moindre occasion.

Tristan serait bien resté comme ça toute la soirée. Max lui manquait ; se tenir loin de l'enfant lui pesait au quotidien. Mais il devait penser à le protéger avant tout. Il vérifia par-dessus son épaule. Il craignait que l'ex-compagnon de Zoé ratisse toute la résidence pour retrouver son fils et qu'il tombe sur eux par un malheureux hasard. Tristan se força à reculer. Max affichait un air triste à lui fendre le cœur, mais il devait se montrer raisonnable. Il l'obligea à le regarder pendant qu'il lui parlait.

— Retourne chez Brigitte maintenant.

Le garçon secoua frénétiquement la tête. Il en avait plus qu'assez de toutes ces histoires de grands auxquelles il ne comprenait rien, mais qui lui pourrissaient la vie. Il supplia son ami de rester avec lui.

— C'est impossible pour le moment, lui expliqua Tristan. Mais je te promets de tout faire pour qu'on puisse de nouveau passer du temps ensemble.

Max rechigna encore un peu, puis il consentit à suivre Brigitte à l'intérieur. Tristan souffla de soulagement lorsque la porte se referma derrière eux. Il retourna à son appartement et surveilla par la fenêtre le départ du visiteur indésirable. Il avertit Brigitte quand la voie fut libre ; cinq minutes plus tard, Max déboula dans le parc de la résidence pour se défouler avec son ballon. Tristan garda un œil sur lui, afin de s'assurer que son géniteur ne rebroussait pas chemin. Il

veilla sur l'enfant jusqu'à ce que sa mère arrive et l'emmène chez eux. Il n'y avait plus rien à craindre, mais il devinait que le danger n'était pas écarté définitivement. Ce type reviendrait.

Plus tard dans la soirée, Brigitte débarqua chez Tristan, bien décidé à lui tirer les vers du nez.

— Mon grand, vous allez m'expliquer ce que vous savez, et comment vous l'avez appris. Mais avant ça, servez-moi à boire !

Elle s'installa à table pendant que son hôte sortait une bouteille de whisky et deux verres du placard. Elle appréciait les alcools forts et ne réclamait plus de café depuis qu'elle avait découvert la belle collection de single malts de Tristan. Elle savoura une gorgée de sa boisson avant de le cuisiner.

— Racontez-moi ce que vous savez de la situation de Max et de sa mère.

Tristan se doutait qu'il avait aiguisé sa curiosité et qu'il n'échapperait pas à un interrogatoire en bonne et due forme.

— Il y a quelques jours, j'ai entendu Zoé se disputer avec un type, juste sous mes fenêtres. J'ai compris qu'il s'agissait du père de Max, qu'il voulait voir le petit, et que Zoé préférerait tuer cet enfoiré de ses mains plutôt que de lui accorder une nouvelle chance.

Brigitte lui adressa un sourire triste.

— Vous êtes donc au courant de tout. Je n'en reviens pas que cet homme se permette de refaire surface comme ça, la bouche en cœur, après les avoir abandonnés. Il ne manque pas de toupet ! Zoé est sur les nerfs. Déjà, d'ordinaire, il vaut mieux éviter de la mettre en rogne, mais là, c'est encore pire : elle vous saute à la gorge à la moindre contrariété. Je suis d'accord avec vous : si ce type tient à la vie, il n'a pas intérêt à traîner dans les parages.

Tristan imaginait aisément l'état de fureur de la maman de Max.

— J'espère que vous ne lui avez pas raconté ce que j'ai fait ce soir ? s'enquit-il.

— Vous voulez dire, lui raconter comment vous avez protégé son fils ? répliqua Brigitte. Non, elle n'est pas au courant, rassurez-vous. Mais c'est idiot de ne pas la prévenir. Ça arrangerait sûrement les choses, elle serait peut-être prête à enterrer la hache de guerre.

— Je n'ai pas fait ça dans le but d'obtenir son pardon. Et de toute manière, il n'y a aucune chance que ça arrive.

Plus le temps passait, plus il craignait d'avoir perdu la jeune femme pour de bon.

— Qu'est-ce que vous avez traficoté pour qu'elle vous en veuille à ce point ? le questionna Brigitte.

— Je n'ai pas envie que vous me détestiez, vous aussi, répondit Tristan, penaud.

La gardienne soupira.

— C'est dommage, parce que Zoé a besoin de tout le soutien qu'on peut lui offrir en ce moment.

— Elle doit être dans tous ses états.

— C'est peu de le dire ! Elle n'en dort quasiment plus la nuit, elle doit être à au moins vingt de tension. Elle est à bout de nerfs, elle ne tiendra pas longtemps à ce rythme avant d'exploser.

Tristan n'aimait pas entendre ça. Il aurait voulu aider Zoé, mais il devait se contenter de rester dans l'ombre, en priant pour qu'elle ne s'effondre pas. Il était au supplice, surtout quand il pensait à Max, qui se retrouvait au milieu de tout ça sans avoir rien demandé.

34.

Tristan ne pouvait rien faire pour Zoé tant qu'elle refusait son aide. Plutôt que de se morfondre, il choisit de s'attaquer à un autre front qui lui offrait légèrement plus de chances de victoire, du moins l'espérait-il. Il envoya un message à Paul pour lui proposer de boire un verre ensemble, le week-end suivant. Il devait lui prouver que ses excuses n'étaient pas des paroles en l'air, et qu'il tenait à faire partie de son existence de nouveau.

Il guetta la réponse pendant des heures, doutant un peu plus chaque minute de parvenir à se réconcilier un jour avec Paul. Le vendredi soir, après un silence radio inquiétant, son cadet se décida enfin à donner signe de vie : il acceptait de le retrouver le lendemain dans un bar du centre-ville de Lyon. Tristan éprouva un intense soulagement. Le texto de son frère, bien que laconique, lui redonnait un peu d'espoir.

Il arriva au rendez-vous avec un quart d'heure d'avance. Il surveillait la porte, ne la quittant des yeux que pour vérifier sa montre. Il craignait que Paul change d'avis et qu'il ne se montre pas. Quand il apparut enfin, Tristan poussa un soupir de soulagement.

Posté à l'entrée de l'établissement, Paul balaya la salle du regard. Aucun sourire ne vint éclairer son visage lorsqu'il l'aperçut. Il marcha dans sa direction, lui lança un bref « Salut » et s'assit en face de lui sans le prendre dans ses bras ni même lui serrer la main ; il gardait ses distances. Tristan tenta de masquer à quel point cette réserve l'affectait et il entama la conversation comme si de rien n'était.

— Comment vas-tu ? interrogea-t-il son frère.

Paul le dévisagea.

— Tu as conscience que c'est la première fois que tu me poses la question depuis plus de deux ans ?

Tristan voulut protester, mais son cadet ne faisait que lui asséner la stricte vérité. Le ton de Paul était sans appel : il n'était pas venu pour offrir l'absolution à son aîné. Il attendait des actes concrets pour lui prouver que Tristan allait changer.

— Pendant tout ce temps, tu n'as jamais fait semblant de t'intéresser à ma vie, à mon travail, ou à je ne sais pas quoi d'autre, poursuivit Paul, intraitable. Tu n'aurais pas fait illusion de toute façon, tu n'en avais rien à foutre de moi.

— Je suis désolé de t'avoir donné l'impression que tu ne comptes pas à mes yeux. Mais tu as raison. Je me suis renfermé, j'étais incapable de me préoccuper de qui que ce soit. Même de toi, et je n'en suis pas fier. J'étais tellement focalisé sur ma tristesse que je ne voyais plus ce qu'il se passait autour de moi.

Paul acquiesça d'un signe de tête ; ils étaient au moins d'accord sur ce point. Il ne faisait aucun effort pour aider Tristan, qui se débattait seul dans sa tentative de renouer le contact.

— Tout va bien à ton travail ?

— C'est le boulot, rien de passionnant, pas grand-chose à en dire.

Tristan ne baissa pas les bras, même si Paul faisait tout pour lui compliquer la tâche.

— Je n'avais pas encore vu où tu vivais. Le quartier est sympa, et tu as l'air bien installé.

— Oui, la maison est top, on s'y plaît bien.

Tristan fronça les sourcils : comment ça, *on* ? Paul grimaça.

— Ce n'est pas comme cela que je voulais t'en parler, soupira-t-il.

— Me parler de quoi ?

— Je vis avec quelqu'un.

Tristan le dévisagea, abasourdi.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je suis en couple, depuis bientôt trois ans. Oui, confirma-t-il en voyant son aîné effectuer le calcul, ça a commencé juste avant l'accident.

Tristan n'en revenait pas : Paul fréquentait quelqu'un depuis si longtemps et il ne lui en avait jamais rien dit ? Le fossé entre eux se révélait bien plus profond qu'il ne l'imaginait.

— C'est sérieux, avec cette fille ? demanda-t-il.

Il comprit la bêtise de sa question à la seconde où les mots franchirent ses lèvres : si Paul la connaissait depuis trois ans et vivait avec elle, il ne s'agissait pas d'une passade.

— C'est très sérieux, lui confirma son frère. Tellement sérieux que nous nous sommes fiancés. Nous nous marions l'année prochaine.

Tristan fixa son cadet, interdit. Il avait besoin de temps pour assimiler la nouvelle.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? interrogea-t-il, blessé.

— Quand est-ce que tu voulais que je le fasse ? Au début de notre relation, c'était beaucoup trop tôt, je n'avais aucune idée de ce que ça allait donner. Et puis tu as perdu Francesca et le bébé. Ce n'était pas le moment de t'en parler, alors que tu traversais l'enfer. Je me suis dit

qu'on en discuterait quand tu irais mieux. Sauf que tu ne t'en es jamais relevé. Il y a quelques semaines, j'ai cru que tu reprenais enfin le dessus. Mais je me suis trompé, tu me l'as prouvé en m'envoyant ton poing dans la figure.

Tristan secoua la tête, incrédule.

— Ce n'est pas une raison, j'aurais pu comprendre.

— Je te regardais te noyer. Tu t'imagines que j'allais en rajouter une couche en t'annonçant que j'avais trouvé le grand amour, alors que tu venais de perdre ta femme ?

Dépité, Tristan prit enfin conscience de la distance qu'il avait instaurée entre eux malgré le rapprochement géographique. Il ne connaissait rien de la vie de son cadet, il n'avait pas cherché à en apprendre plus depuis longtemps.

Un sentiment de honte le submergea. C'était donc cela qu'il était devenu : un sale con égoïste qui se foutait des gens qui l'entouraient ? Son frère était tombé amoureux, il s'était installé avec une jeune femme, il l'avait demandée en mariage, et lui-même n'en savait rien ? Il prit sa tête entre ses mains.

— Je suis tellement désolé. Je ne me rendais pas compte de tout ça.

— J'avais remarqué, répondit Paul après un silence pesant. Tu as été victime d'une terrible tragédie, et tu as juste oublié que nous autres avons continué à vivre, malgré tout.

Tristan ne pouvait pas le blâmer d'avoir cherché à le protéger. Mais cette situation allait cesser. Son frère devait pouvoir lui parler sans craindre de le blesser ou de se prendre un uppercut en retour. Il se redressa et planta son regard dans celui de Paul.

— C'est terminé, je ne veux plus qu'on soit des étrangers l'un pour l'autre. Je veux savoir ce qui t'arrive, aussi bien les bonnes nouvelles que les coups durs.

— Libre à toi d'occuper la place qui te revient. Je ne t'ai pas éjecté de ma vie, tu as décidé de prendre la porte tout seul.

— Autorise-moi à y entrer de nouveau. Et, au fait, toutes mes félicitations !

Tristan essayait de se réjouir pour Paul même si la façon dont il avait appris la grande nouvelle lui laissait un goût amer.

— J'aimerais beaucoup rencontrer ta fiancée, continua-t-il.

— Pour le moment, je ne pense pas qu'elle soit motivée, elle t'en veut beaucoup. Elle compatissait tant que tu ruminais ton malheur, malgré ton comportement plutôt limite. Mais elle n'a pas trop apprécié que tu me cognes.

Elle devait avoir une piètre opinion de ce beau-frère inconnu, qui se permettait de pourrir l'existence de l'homme qu'elle aimait.

— Je comprends. Je ne vais pas m'imposer. Je tiens juste à ce que tu saches que je veux faire partie de ta vie. De votre vie à tous les

deux. Quand vous serez prêts à me donner une dernière chance.

Paul acquiesça d'un signe de tête. Il appréciait la démarche de Tristan.

— Au fait, tu ne m'as même pas dit comment elle s'appelle.

— Magalie.

— S'il te plaît, pourras-tu dire de ma part à Magalie que je suis désolé de m'être comporté comme un sale con pendant si longtemps, et que j'espère avoir l'honneur de la rencontrer bientôt ?

— Je lui passerai le message.

Tristan se concentra sur sa boisson, le temps de remettre ses idées en place.

— Et toi, comment vas-tu ? lui demanda Paul avec sollicitude.

— J'essaie d'avancer. Ce n'est pas tous les jours facile, mais je m'accroche.

— Je suis heureux d'entendre ça. Pas que tu galères, se reprit Paul avec un sourire d'excuse, mais que tu ne lâches rien.

— Ce n'étaient pas des paroles en l'air, quand je t'ai dit que je souhaitais m'en sortir.

— C'est ce que je constate. Et sinon…

Paul hésita à continuer ; Tristan l'encouragea d'un signe de tête.

— Comment ça se passe avec Zoé ?

— Elle ne veut plus entendre parler de moi.

— Tu m'étonnes ! Et donc, tu ne vois plus Max non plus ?

— Si j'approche à moins de cent mètres, sa mère appellera la police.

Paul grimaça. Il n'avait rencontré la jeune femme qu'une seule fois, mais il avait pu observer son tempérament volcanique.

— Tu tiens à elle ?

Son frère hocha la tête en signe d'assentiment.

— Et tu tiens à Max ?

— Tu le sais bien.

— Alors ne laisse pas tomber. Débrouille-toi pour montrer à Zoé que tu n'es pas juste un sale con, et que tu peux être un type bien. Elle finira peut-être par te pardonner.

Tristan apprécia ses encouragements. La rancœur de son frère à son égard semblait s'atténuer.

— Et toi, est-ce que tu penses qu'un jour tu pourras me pardonner ? lui demanda-t-il, hésitant.

— J'ai bien l'impression qu'on en prend le chemin…

35.

Même s'il avait tenté de faire bonne figure devant Paul, Tristan avait reçu un sacré coup sur la tête en découvrant qu'il ne savait rien de la vie de son frère. Que se serait-il passé s'il n'avait pas décidé de se reprendre en main ? Paul se serait-il marié sans lui en parler ? Sans l'inviter à la cérémonie ? Qu'avait-il raté d'autre pendant le temps où il avait concentré son attention sur son chagrin ?

Francesca aurait détesté constater à quel point il avait blessé son cadet, à quel point il l'avait délaissé, comme s'il ne comptait pas. Pourtant, Paul avait toujours été là pour lui, même s'il ne l'autorisait pas à s'approcher trop près. Tristan avait décidément beaucoup de choses à se faire pardonner. L'accolade de Paul au moment de se séparer lui offrait au moins un peu d'espoir.

Il n'en était pas de même avec Zoé, qui continuait à l'éviter comme la peste. Tristan réussit à la croiser une fois sur le parking de la résidence. Elle se détourna et s'éloigna rapidement pour ne pas avoir à s'infliger sa présence, mais il eut le temps de remarquer que Brigitte avait raison : la jeune femme paraissait épuisée.

Tristan restait à l'affût, au cas où le géniteur de Max referait une apparition. Il était prêt à intervenir si la situation le nécessitait. Aussi, quand, le week-end suivant, il entendit du raffut dans le couloir en face de son appartement, il se précipita pour voir ce qu'il se passait.

Zoé jurait comme un charretier et semblait très remontée. Tristan observa la scène par l'œilleton : elle était seule, contrairement à ce qu'il imaginait. Son sac de courses avait dû rendre l'âme à l'entrée de l'ascenseur, ses provisions jonchaient le sol.

— Merde, merde, merde, merde ! s'écriait-elle de plus en plus fort en ramassant ce qui était à sa portée.

C'était le moment ou jamais. Elle n'était pas dans de bonnes dispositions, mais elle ne l'était jamais quand Tristan se trouvait dans les parages. Il attrapa un cabas suspendu à une patère et sortit pour le proposer à Zoé. Elle le repoussa violemment.

— Dégage, je n'ai pas besoin de ton aide.

— Arrête, c'est ridicule, tu ne vas pas pouvoir porter tout ça dans tes bras.

— C'est bon, lâche-moi ! s'énerva-t-elle en lui arrachant des mains la conserve qu'il lui tendait.

Il craignait qu'elle lui envoie au visage. Dans un accès de fureur, elle en était probablement capable. Elle s'affaira pour récupérer le reste de ses achats et s'éloigner de lui le plus vite possible. Dans la précipitation, une boîte de sucre lui échappa et vint s'écraser sur le petit orteil de son pied gauche.

Elle lâcha tout ce qu'elle portait en poussant un juron plus sonore que les précédents. Elle avait les larmes aux yeux. Elle sautilla à cloche-pied jusqu'au mur le plus proche, se laissa tomber au sol, remonta ses genoux contre sa poitrine et y enfouit son visage. Tristan ne l'avait jamais vue comme ça ; la guerrière était en train de rendre les armes, vaincue par les trop nombreux combats à mener. Elle avait atteint la limite de ce qu'elle pouvait endurer.

Elle ne réagit pas quand il ramassa une à une ses provisions pour les ranger dans son sac, qu'il alla déposer dans son appartement. Il revint vers Zoé et s'agenouilla devant elle. Elle ne faisait plus cas de sa présence. Elle s'était retranchée dans un monde où personne ne pouvait lui faire de mal.

— S'il te plaît, ne me frappe pas, l'implora Tristan.

Elle releva la tête, les joues mouillées de larmes, surprise par cette requête. Il préférait prendre les devants plutôt que de subir son courroux. Un bras sous ses jambes, l'autre dans son dos, il la souleva de terre comme si elle ne pesait pas plus lourd qu'un moineau. Il l'emmena chez lui et repoussa la porte avec le pied pour la refermer. Blottie contre sa poitrine, Zoé ne s'insurgea pas.

Il se dirigea vers sa chambre. Il la déposa délicatement sur le lit, puis il partit chercher une couverture. Elle le laissa la border. Zoé était comme une enfant qui avait besoin qu'on prenne soin d'elle. Elle le fixait sans dire un mot.

Tristan était soulagé qu'elle ne l'ait pas repoussé encore une fois. Et dans le même temps, cela l'inquiétait ; elle n'avait plus la force de se battre. Elle avait épuisé son énergie à lutter contre son ex, il ne lui en restait plus pour s'acharner contre son amant d'une nuit.

— Qui s'occupe de Max ? la questionna Tristan.

— Mes parents, murmura-t-elle dans un souffle. Il est chez eux jusqu'à demain.

Elle ferma les yeux, comme si ces quelques paroles lui avaient demandé un effort considérable. Tristan caressa son visage du bout des doigts. Elle frémit à son contact, mais ne protesta pas. Elle gardait les paupières closes.

— Repose-toi.

Elle s'abandonna au sommeil sans résistance. Elle était éreintée par ses combats contre tout et tout le monde. Tristan quitta la chambre pour lui permettre de dormir. Il se retrouva dans son salon, sans savoir quoi faire de lui. Il détestait se sentir aussi inutile. Il souhaitait épauler Zoé, mais ignorait comment s'y prendre. Il était rassuré qu'elle se repose enfin un peu, mais cela ne suffisait pas à l'apaiser.

Il s'était beaucoup attaché à elle, à son corps défendant. Elle occupait une place inattendue dans son cœur. Il culpabilisait toujours vis-à-vis de sa femme, mais il refusait de continuer à étouffer ses sentiments.

Il s'approcha des photos de Francesca et saisit l'un des portraits. Elle le contemplait de son regard bienveillant. Il balaya des yeux l'étagère.

— Tu comprends, n'est-ce pas ? chuchota-t-il à l'attention des cadres immobiles.

Il lui sembla entendre la réponse de son amour perdu. Il voulait croire qu'elle ne lui tiendrait pas rigueur de soutenir Zoé. Il en avait besoin pour pouvoir se montrer fort pour la jeune femme qui dormait dans sa chambre ; celle qui, pour la première fois depuis leur rencontre, laissait entrevoir une faille dans sa carapace.

Tristan ne comptait pas exploiter cette faiblesse, au contraire il souhaitait l'aider à reprendre pied pour continuer à avancer, ou plutôt à foncer tête baissée comme elle en avait l'habitude. Régulièrement, il passait la tête par la porte pour s'assurer que tout allait bien pour elle.

Vers 23 heures, il constata qu'elle ne dormait plus. Dans la semi-pénombre de la pièce, il devina ses yeux ouverts, qui le dévisageaient. Il n'y avait pas trace d'animosité dans son attitude, juste une grande lassitude. Tristan préféra garder ses distances pour ne pas l'effaroucher.

— Tu as faim ?

Il s'apprêtait à faire demi-tour pour lui préparer un encas, mais elle secoua la tête.

— Je suis trop fatiguée pour pouvoir avaler quoi que ce soit.

— Tu peux dormir ici si tu veux. Je vais prendre le canapé.

Contre toute attente, elle tendit une main vers lui. Il était hors de portée, mais par ce geste elle l'invitait à s'approcher. Il hésita, il craignait qu'elle change d'avis et regrette d'avoir réclamé sa présence.

Le regard de la jeune femme insista. Il avança de quelques pas, jusqu'à ce que leurs doigts se touchent. Lentement, elle l'attira vers elle.

— Reste, lui demanda-t-elle.

— Tu en es sûre ?

Elle hocha la tête. Il s'allongea à ses côtés sur le lit. Elle vint se pelotonner contre lui. Elle paraissait minuscule dans ses bras de géant,

et pourtant elle occupait une place importante dans sa vie. Il la serra plus fort. D'abord irrégulier, le souffle de la jeune femme devint plus calme à mesure qu'elle sombrait de nouveau dans le sommeil.

Tristan aurait souhaité la veiller toute la nuit et profiter de ce rapprochement inespéré. Mais, à son tour, il bascula au pays des rêves sans s'en rendre compte.

36.

Quand il émergea, au matin, il lui fallut quelques secondes pour se rappeler ce qu'il s'était passé la veille. Il observa autour de lui : Zoé n'était plus à ses côtés. Il alla vérifier dans les autres pièces, sans la trouver ; elle s'était envolée.

Tristan essayait de deviner ce qu'elle attendait de lui. Devait-il lui laisser de l'espace, pour lui permettre de respirer ? Ou, au contraire, devait-il lui témoigner son soutien et lui montrer qu'elle pouvait compter sur lui ?

Il tergiversa pendant plus d'une heure avant de se décider à aller frapper à sa porte. Il ne pouvait pas en rester là. Elle l'avait autorisé à s'approcher, il ne voulait pas qu'elle change d'avis et qu'elle le repousse de nouveau.

Quand elle vint lui ouvrir, elle l'observa avec circonspection.

— Bonjour, lança-t-il.

— Salut.

Elle sembla peser le pour et le contre avant de le laisser entrer dans son appartement. Il la suivit dans le salon. D'un geste, elle l'invita à s'asseoir.

— Café ? suggéra-t-elle en se dirigeant vers la cuisine.

Elle lui tournait délibérément le dos pour ne pas avoir à affronter son regard. Il accepta volontiers sa proposition. Si elle lui offrait à boire, cela signifiait qu'elle n'avait pas encore décidé de le jeter dehors. Elle revint dans la pièce avec deux tasses fumantes, et prit place en face de lui. Elle fixait le contenu de son mug avec obstination.

— J'aurais pu te préparer un petit déjeuner si tu étais restée, ce matin, lança Tristan en cherchant à capter son regard.

Zoé se redressa, un air de défi sur son visage.

— Je me suis dit qu'il valait mieux déguerpir avant que tu te réveilles. Je n'avais pas envie de vérifier si tu allais t'énerver parce que nous avions passé la nuit ensemble, même si c'était très chaste. Tu vas peut-être m'accuser d'avoir renversé mes courses exprès pour que

tu t'apitoies, vu l'opinion que tu as de moi.

Elle était sur la défensive. Elle préférait attaquer et mordre par anticipation plutôt que de risquer de subir une nouvelle volée de bois vert de la part de Tristan. Il leva les mains en signe de reddition.

— Je ne suis pas venu ici pour me battre. Au contraire, je veux m'excuser. Je me suis comporté comme le dernier des cons avec toi. C'était injuste, tu ne méritais pas ça.

— On est bien d'accord !

— Je culpabilisais, j'avais l'impression d'avoir trompé Francesca, d'avoir commis une faute inacceptable. Je t'ai fait payer mes états d'âme, alors que tu n'avais rien fait de mal.

— Ravie de te l'entendre dire, rétorqua Zoé, sarcastique.

— Je te demande pardon. J'ai été horrible.

— C'était blessant ! s'emporta Zoé. Tu as réagi comme si je t'avais violé. On était deux pour faire ça, je ne t'ai pas forcé.

— Bien sûr que non. J'en avais envie, moi aussi.

Il se mettait à nu en l'admettant. Zoé lui adressa un sourire triste.

— Je mentirais en prétendant que je ne t'avais jamais envisagé de cette façon. Tu n'es pas trop mal, dans le style sombre crétin renfrogné. Mais je n'ai jamais pensé qu'il pourrait se passer quoi que ce soit entre nous. Tu es toujours amoureux de ta femme, et je ne suis pas du genre à courir après une cause perdue, j'ai horreur de gaspiller mon temps et mon énergie. Je te considérais plutôt comme un ami, et c'était bien aussi. De vrais amis, c'est assez rare. Dommage que tu aies tout gâché.

— Tu as raison, c'est dommage. Parce que je tiens à toi, et je ne veux pas qu'on reste fâchés. J'aimerais qu'on redevienne amis.

Il n'osait réclamer plus, pour le moment. Il souhaitait que Zoé fasse partie de sa vie, d'une façon ou d'une autre. Elle pouvait choisir la place qu'elle désirait occuper. Malheureusement pour lui, il avait provoqué des dégâts irréparables.

— J'ai joué avec le feu, et le retour de flamme a été violent. Hors de question que je recommence.

— S'il te plaît, Zoé, accorde-moi une dernière chance. J'ai décidé de changer, j'ai enfin compris que je faisais fausse route. Après m'en être pris à toi, je me suis disputé avec mon frère. Je l'ai même frappé. Si tu savais à quel point je m'en veux de vous avoir fait du mal à tous les deux. Je vais me bouger et arrêter de me morfondre.

— Tant mieux pour toi.

Elle se montrait intransigeante. Sa blessure au cœur était profonde, elle n'était pas prête à passer l'éponge sur ses agissements.

— Zoé, s'il te plaît, j'aimerais que tu m'accompagnes sur ce chemin.

Ces mots lui coûtaient, mais ils s'imposaient à lui. La jeune femme devait comprendre à quel point elle comptait pour lui.

— Et moi aussi, je souhaite être là pour toi. Comme hier soir, ajouta-t-il.

Zoé fronça les sourcils.

— Ce qu'il s'est passé hier, ça ne voulait rien dire. Je n'ai pas besoin de toi.

Il hocha la tête pour acquiescer. La guerrière était de retour. Ce n'était qu'un moment de faiblesse éphémère. Elle restait un être humain, même si elle s'en sortait très bien toute seule.

— Je sais. Mais moi, j'ai besoin de toi.

Pour la première fois dans leur échange, il sentit la détermination farouche de Zoé vaciller. Il avait réussi à la toucher par ses paroles. Pourtant, elle continuait à le tenir à distance.

— C'est bien que tu aies décidé de te reprendre en main. Mais tu vas devoir avancer sans moi. Je suis désolée, c'est une responsabilité bien trop lourde. Je ne serai pas celle qui t'aidera à te relever. Je porte déjà mon monde à bout de bras, je ne peux pas ajouter ton chagrin à la balance. Je dois me protéger, et protéger Max aussi.

Tristan rompit le contact visuel et inclina le menton vers le bas, vaincu. Elle le repoussait de toutes ses forces pour ne pas souffrir encore par sa faute.

— Il n'y a pas de place pour moi dans ta vie, poursuivit-elle pour se justifier. Pas tant que tu n'auras pas fait ton deuil. Je ne peux pas rivaliser avec Francesca. Je me bats déjà contre le monde entier, je ne vais pas en plus lutter contre elle, alors que tu l'as mise sur un piédestal. À vrai dire, je n'ai même pas envie de l'affronter. C'est ta femme, la mère de ton enfant, il est normal que tu lui voues un amour éternel. Mais moi, je suis bien vivante, avec tous mes défauts, et je n'ai pas besoin qu'on me les rappelle en permanence. Si quelqu'un devait marcher à mes côtés, ce serait pour m'aider à avancer, pas pour me mettre des bâtons dans les roues. Tu n'es pas prêt pour ça, Tristan.

Elle ne comprenait pas le changement qui s'était opéré en lui, elle ne devinait pas qu'il avait enfin accepté de choisir la vie. Il envisagea un instant d'insister, puis il renonça. Zoé était très claire sur la façon dont elle souhaitait mener son existence, et il devait respecter sa décision. Elle avait appris à se débrouiller seule, contrainte et forcée, et il ne lui avait pas donné de raison de croire que les choses pourraient être différentes avec lui. Au contraire, il lui avait démontré que lui accorder sa confiance pouvait s'avérer risqué. Elle agissait avec prudence en le repoussant.

— Je comprends, admit-il toutefois, et je ne vais pas te mettre la pression. Je veux juste que tu saches à quel point je suis désolé de t'avoir fait du mal.

— Excuses acceptées.

— Est-ce que tu penses qu'il y a une chance qu'on puisse redevenir

amis ?

— Le temps nous le dira.

— Quoi qu'il en soit, tu peux compter sur moi. Si tu as besoin d'une oreille compatissante, si tu veux m'expliquer pourquoi tu étais si désespérée, hier soir, je serai là.

Elle lui adressa un sourire triste.

— Je ne vais pas non plus abuser en te demandant de jouer ce rôle-là pour moi, ce serait hypocrite de ma part.

La bataille était perdue pour Tristan, et il n'avait pas le droit de s'en plaindre.

— Je ne vais pas t'embêter plus longtemps, lui indiqua-t-il en se levant.

Zoé le retint avant qu'il s'éloigne.

— Merci d'avoir pris soin de moi hier soir.

Il était heureux d'avoir pu lui apporter son soutien, mais, visiblement, elle ne lui permettrait pas d'en faire plus.

37.

Un deuxième déclic se produisit chez Tristan, à la suite de sa conversation avec Zoé. Passé la déception, il fut obligé d'admettre qu'elle avait raison. Il avait considéré la situation sous le mauvais angle. Si c'était une bonne chose d'avoir décidé de se reprendre en main, il se trompait en attendant des encouragements.

Il devait commencer à progresser par lui-même, et alors peut-être que ses proches se rendraient compte qu'il avait changé et accepteraient de parcourir cette route à ses côtés. Mais il ne pouvait faire peser sur eux la responsabilité de sa reconstruction. Zoé s'était montrée très claire sur le sujet et il comprenait qu'elle était dans le vrai.

S'il voulait remonter la pente, il devrait agir, sans attendre que les autres le poussent. Ils s'étaient escrimés pendant trop longtemps à le maintenir à flot, ils s'étaient découragés.

Tristan se sentait perdu. Tous les pans de son existence s'étaient écroulés, le chantier de sa reconstruction s'annonçait titanesque. Mais il allait mener chacun de ces combats, l'un après l'autre. Il puiserait l'énergie nécessaire dans la bienveillance qui émanait des portraits de Francesca. Elle aurait apprécié de le voir aller de l'avant.

Il fallait bien commencer quelque part. Tristan s'attaqua à ses placards : il balança à la poubelle tout ce qu'ils contenaient de malbouffe. Il prit le temps de préparer une liste de courses pour le lendemain, en réfléchissant à des menus sains et équilibrés. Il n'avait plus le droit de se laisser aller comme il l'avait fait jusque-là. Il devait à Francesca de redevenir l'homme qu'elle avait aimé, et faire disparaître le sale type qui l'avait remplacé. Il se le devait à lui-même, et il le devait aussi à ceux qui l'entouraient, aux vivants qui étaient toujours là et qui ne l'avaient pas abandonné, malgré son comportement inqualifiable.

Il organisa son planning de la semaine à venir, en y incluant deux séances de footing. Depuis qu'il ne jouait plus au football avec Max, il ne faisait plus aucun effort physique, et il recommençait à s'empâter.

Il prévit également de passer au moins trois jours dans les locaux de son employeur, pour se forcer à voir des gens et à renouer avec les autres.

Il ne voulait plus se couper du monde. Il étouffait dans sa solitude. Ceux qu'il aimait lui manquaient. Certains étaient partis pour de bon, dans un au-delà qui lui restait inaccessible. Mais d'autres étaient toujours présents, comme Paul, Zoé et Max. Il devait les encourager à refaire partie de sa vie en leur prouvant qu'il était sur la bonne voie.

Cet objectif lui permettait de garder le cap, même si, au cours de la semaine, ses résolutions se révélèrent difficiles à tenir. Il s'y accrochait malgré tout comme à une bouée de sauvetage, quand une vague de chagrin le submergeait ou que l'isolement lui pesait. Il devait réapprendre à avancer par lui-même, à être son propre moteur.

Pendant ses footings, il prenait soin d'éviter le pont dans son parcours, il devait arrêter de se morfondre. Oui, le destin s'était acharné sur lui et avait transformé sa vie en enfer ; il pouvait s'y complaire, ou décider, enfin, de s'en sortir.

Zoé lui offrit un beau cadeau en l'autorisant à revoir Max. Le samedi suivant, il débarqua chez Tristan en brandissant fièrement un mot de sa mère devant l'œilleton. Zoé y indiquait qu'elle lui accordait de nouveau le droit de jouer au foot avec son ami.

Même si elle ne recherchait plus sa compagnie, elle ne l'évitait plus, et elle le saluait lorsqu'il se croisait. Tristan aurait souhaité tellement plus que cette relation a minima… Mais il se contentait du peu qu'elle lui offrait ; peut-être qu'avec le temps, leurs rapports s'amélioreraient.

Max lui avait terriblement manqué, et cela semblait être réciproque. L'enfant avait un million de choses à lui raconter, avec la rentrée scolaire, qui avait eu lieu quelques jours plus tôt.

Ils ne descendirent pas tout de suite jouer à la balle. Ils s'installèrent dans le salon de Tristan pour que Max lui explique en détail tout ce qui lui était arrivé depuis qu'ils avaient coupé les ponts. Malgré la brouille avec Zoé, l'homme avait continué à apprendre la langue des signes et il avait réalisé des progrès indéniables qui facilitaient leur communication.

Max lui parla de sa classe de CE2, des copains qu'il commençait à se faire, bravant sa timidité ; de sa nouvelle maîtresse, sévère mais bienveillante. En revanche, il n'évoqua pas le retour de son père. Tristan devina que Zoé lui avait caché cette information pour le protéger.

Quand Max eut épuisé tous les sujets à propos desquels il tenait à échanger avec son ami, ils prirent la direction du parc pour taper dans la balle. Tristan annonça fièrement à Max qu'il avait décidé de se remettre au sport ; ce dernier lui répondit qu'il allait peut-être enfin

courir plus vite qu'un papi de quatre-vingt-dix ans. Ces taquineries avaient manqué à Tristan. Le garçon lui insufflait un souffle de vie par sa seule présence.

Il hésita à contacter son frère pour lui proposer de les rejoindre, mais il n'était pas persuadé que ce soit la bonne façon de faire. Il ne pouvait pas se comporter comme si leur violente altercation n'avait pas ébranlé leur relation. Il devait prouver à Paul qu'il changeait et qu'il lui prêtait attention, sans certitude qu'il se montre réceptif à ses efforts. Depuis leur rencontre, dix jours plus tôt, Paul n'avait pas donné signe de vie.

Tristan devait passer à l'action pour faire bouger les choses. Après s'être bien dépensé avec Max, il remonta à son appartement. Avant d'aller prendre une douche, il se décida à envoyer un message à Paul pour les inviter à dîner le week-end suivant, sa fiancée et lui. Jusque-là, il s'en était tenu au silence radio imposé par son cadet. Le rompre le mettait dans une position dangereuse, cela pouvait compromettre ses chances de se réconcilier avec Paul. Mais rester dans ce statu quo représentait aussi un risque énorme : celui de voir son frère s'éloigner pour de bon.

Tristan ignorait s'il accepterait cette main tendue, mais il se devait de faire un pas dans sa direction. Il était prêt à se battre pour rattraper le temps perdu, et reprendre une place dans la vie de Paul.

38.

Tristan avait aussi pris une autre décision importante : celle de consulter un psychiatre. Il avait toujours rechigné à se confier à un inconnu, fût-il équipé d'un doctorat. Ses soucis ne regardaient que lui, il ne voyait pas en quoi en parler à tout va pouvait l'aider.

Cependant, il avait compris qu'il ne devait pas non plus feindre que tout allait bien. Il éprouvait de grandes difficultés à surmonter le décès de sa femme, il ne devait pas occulter ses sentiments s'il espérait remonter la pente. Sa douleur finirait par refaire surface s'il ne s'attaquait pas aux bases du problème.

Son frère s'était renseigné et lui avait fourni le nom de plusieurs spécialistes à son arrivée à Lyon. À cette époque, cette initiative avait agacé Tristan et il avait caché le bout de papier au fond d'un tiroir. Désormais, il se sentait prêt à entreprendre cette démarche.

Il fouilla dans son bazar pour remettre la main sur la liste. Il contacta les différents cabinets : le premier avait fermé, le deuxième n'acceptait plus de nouveaux patients avant six mois, le troisième médecin avait pris sa retraite. Tristan eut plus de chance à son quatrième appel : un créneau s'était libéré à la suite d'un désistement, la docteure pouvait le recevoir quelques jours plus tard.

Malgré sa bonne volonté, il se présenta au rendez-vous avec appréhension. La perspective d'évoquer l'accident et la perte de son épouse enceinte le stressait. Il commençait à douter d'être capable de se relever s'il retombait dans son chagrin. Il redoutait que cette thérapie cause plus de dégâts qu'elle n'en répare.

En dépit de ses craintes, il ne flancha pas. Il s'accrocha à sa volonté de s'en sortir. Ces efforts lui réclamaient une énergie folle et sa détermination vacillait parfois, mais il ne fit pas marche arrière.

Il fut surpris par l'apparence de la psychiatre. Sans en deviner la raison, il s'était imaginé une dame âgée aux cheveux gris tirés dans un chignon serré ; elle l'aurait contemplé à travers ses lunettes en demi-lune et l'aurait percé à jour en quelques secondes.

La femme assise en face de lui affichait une petite quarantaine, elle

prenait des notes dans le carnet posé sur ses genoux tout en l'écoutant s'exprimer. Tristan fut soulagé de découvrir qu'il n'avait pas à se coucher sur un sofa pour se livrer ; soulagé aussi que la docteure n'attaque pas le cœur du sujet frontalement. Elle le fit parler de sa vie, de son travail, de ses fréquentations. Il se détendit petit à petit.

Elle lui posa des questions pour en apprendre plus sur lui, et l'échange dériva vers la disparition de Francesca et du bébé. Tristan s'exprimait avec difficulté. La docteure lui laissait le temps de trouver ses mots. Elle ne le poussait pas au-delà de ses limites et lui accordait le droit de taire certains souvenirs tragiques.

La séance dura près d'une heure. Tristan éprouva une intense douleur à remuer son chagrin, mais il se sentit plus léger en repartant. Il était épuisé de s'être livré à cet exercice, et il espérait que ce travail ne serait pas vain.

En rallumant son téléphone à la sortie du cabinet, il eut la bonne surprise de découvrir un message de Paul : sa compagne et lui acceptaient son invitation à dîner et ils le retrouveraient chez lui le samedi soir. Cette nouvelle mit du baume au cœur de l'homme convalescent et lui donna le courage de continuer à avancer.

À son retour à la résidence, il aperçut Zoé sur le parking. Il s'attendait à ce qu'elle le tienne à distance comme elle en avait pris l'habitude, mais elle marcha dans sa direction d'un pas décidé.

— Salut ! lança-t-elle quand elle arriva à son niveau. J'ai un service à te demander.

— Dis-moi, l'encouragea-t-il.

— Pourrais-tu me garder Max, samedi matin ? Je suis désolée de te solliciter presque au dernier moment, mais personne n'est disponible pour s'occuper de lui. J'ai un rendez-vous très important, et je ne peux pas l'emmener.

Elle ne semblait pas ravie de réclamer son aide. Elle chérissait son indépendance et rechignait à quémander du soutien. Si elle s'adressait à lui, cela signifiait qu'elle n'avait pas d'autre choix.

— Si tu ne peux pas, tant pis, je me débrouillerai, ajouta-t-elle pour lui laisser une porte de sortie.

— Je veillerai sur lui, ne t'inquiète pas.

Les épaules de la jeune femme se détendirent. Tristan se sentit heureux de pouvoir l'aider, et ravi à la perspective de passer du temps avec Max. La journée du samedi s'annonçait riche en retrouvailles et en émotions.

39.

Zoé se présenta avec Max à 8 heures 30. Elle évita le regard de Tristan. Il remarqua qu'elle se triturait les mains et se demanda si c'était l'idée de lui confier son fils qui la rendait nerveuse, ou le programme de sa matinée. Elle embrassa Max avant de s'éloigner, épargnant à son baby-sitter les mille recommandations d'usage et les menaces de représailles s'il arrivait quoi que ce soit à Max. Tristan comprit qu'elle était tracassée par quelque chose ; il espérait que ce n'était pas un poids trop lourd à porter pour la jeune femme.

Il proposa à Max de l'aider en cuisine. Il avait imaginé un menu ambitieux pour le dîner avec son frère et la rencontre avec sa future belle-sœur. Tristan était rouillé et craignait d'avoir prévu trop grand, mais il ne se découragea pas pour autant.

Il prêta un tablier à Max pour protéger ses vêtements ; l'enfant nageait dedans, il ressemblait à un petit clown aux yeux malicieux. Ils s'attelèrent à la confection du dessert, un gâteau napolitain qui nécessitait un temps de préparation important. Ce choix n'était pas anodin : c'était le préféré de Paul.

Max se montrait très attentif aux consignes de la recette. Il laissait Tristan effectuer les gestes techniques, et il l'assistait pour les tâches plus simples. Il se révélait être un commis hors pair. Les deux cuisiniers s'attaquèrent ensuite à la garniture du plat de résistance ; elle accompagnerait la viande, qui rôtirait pendant l'apéritif.

Quand Zoé revint, un peu avant midi, ils n'avaient pas vu le temps s'écouler. Tristan trouva la jeune femme particulièrement soucieuse, même si elle tentait de le dissimuler. Max lui présenta ses préparations avec fierté. Il la supplia de le laisser terminer les canapés sur lesquels il s'activait. Il œuvrait avec une minutie chirurgicale, le rythme de production était plutôt lent, mais le résultat était prometteur.

— On peut s'installer dans le salon le temps qu'il finisse, proposa Tristan. Ça devrait être rapide, il est presque au bout.

Zoé accepta pour faire plaisir à son fils. Elle suivit son hôte dans la pièce à vivre et se laissa tomber sur le divan. Un silence pesant

s'établit entre eux, avant qu'elle se décide à prendre la parole.

— C'est en quel honneur, ce festin ? demanda-t-elle, plus par politesse que par curiosité.

Elle semblait avoir la tête ailleurs.

— J'ai des invités ce soir, lui répondit-il.

— Toi ? Je croyais que les ours mal léchés préféraient rester seuls dans leur tanière.

— Je ne suis pas encore prêt pour une vie sociale active, admit Tristan, mais je dois m'ouvrir aux autres. Et puis, là, c'est un événement particulier : je reçois mon frère et sa future femme.

— Paul est fiancé ? s'étonna Zoé. Je n'avais pas compris qu'il était en couple.

Tristan se garda bien de lui révéler qu'il ne l'avait appris que récemment. Il avait honte, et il se doutait qu'elle ne l'épargnerait pas si elle découvrait à quel point il avait délaissé Paul. La jeune femme retomba dans son mutisme. Son état inquiétait Tristan.

— Zoé, qu'est-ce qu'il se passe ?

— Rien du tout.

Son ton monocorde ne risquait pas de convaincre Tristan.

— Tu peux me parler, insista-t-il. Je ne vais pas m'effondrer parce que tu partages tes soucis avec moi. Je sais que j'ai l'air d'une vraie chochotte, et que je n'arrive pas à la cheville d'une super-héroïne comme toi niveau courage, mais je suis capable de t'écouter.

Elle esquissa un sourire triste et se laissa aller contre le dossier du sofa. Elle pesa le pour et le contre.

— Mon ex a refait surface, lâcha-t-elle enfin.

— Le père de Max ?

Elle lança un regard noir à Tristan.

— Ne l'appelle pas comme ça.

— Pardon.

Zoé soupira.

— Excuse-moi, je crois que je suis un peu sur la défensive avec cette histoire.

Il ne lui avoua pas qu'il avait surpris leur altercation. Elle détestait que les autres fourrent leur nez dans ses affaires, à juste titre. Il ne pouvait pas le lui reprocher, alors qu'il exécrait l'indiscrétion.

— Pourquoi ce type réapparaît-il après tout ce temps ?

— Tout à coup, il s'est rappelé qu'il avait un fils et il veut faire partie de sa vie. C'est du grand délire !

Tristan connaissait déjà cette partie de l'histoire. Ce qu'il ignorait, en revanche, c'était la motivation de ce revirement.

— ça lui a pris comme ça, sans raison ? questionna-t-il.

— Accroche-toi bien, c'est gratiné : monsieur va fonder une famille et, soudain, il éprouve des remords d'avoir abandonné son enfant. S'il

croit qu'il peut débarquer la bouche en cœur et s'incruster comme s'il n'avait pas déserté il y a huit ans, il se goure royalement. Qu'il aille pourrir en enfer ! Je ne vais pas lui offrir l'absolution pour qu'il puisse continuer sa petite vie minable sans se sentir coupable.

Tristan n'en revenait pas du culot de ce type.

— Il essaye de me baratiner en prétendant qu'il a changé et qu'il est rongé par le remords. Il me prend vraiment pour une conne. Il est hors de question que je le laisse s'approcher de Max. Le rendez-vous de ce matin, c'était pour ça. Je suis allée voir un avocat pour me renseigner sur la façon de tenir ce type éloigné de mon fils.

— Qu'est-ce que ça a donné ?

— Pas grand-chose pour le moment, l'avocat doit d'abord étudier mon dossier. Tout ce que je sais, c'est qu'en plus de m'emmerder, cette histoire va me ruiner. Je vais devoir prendre plus de gardes à l'hôpital pour payer la procédure. Je n'aime pas ça, ça veut dire moins de temps avec Max.

De l'argent, Tristan en possédait plus qu'il n'en avait besoin. Bien qu'il ne roulait pas sur l'or, son existence d'ascète ne coûtait pas grand-chose, son salaire mensuel n'était guère amputé par ce train de vie monacal. Zoé se démenait déjà au quotidien ; Tristan n'imaginait pas comment elle pouvait faire plus.

— Je peux t'aider financièrement, ce n'est pas un problème.

L'air outré de la jeune femme lui fit regretter sa proposition.

— Tu te fous de moi ? À quel moment as-tu eu l'impression que je te réclamais l'aumône ?

Il aurait dû se douter qu'elle refuserait, elle ne voulait rien devoir à personne. C'était sa force, mais aussi sa faiblesse. Elle restait un être humain, elle ne pouvait pas sans cesse faire front toute seule. Mais il devina qu'il ne servait à rien d'insister. S'il espérait la soutenir, cela devrait se faire d'une autre façon.

— Je ne voulais pas te blesser, s'excusa-t-il.

Elle se radoucit.

— Désolée de me défouler sur toi.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Tu permets que je te pose une question ? demanda-t-il après un instant d'hésitation.

— Vas-y, je te promets que je ne te mordrai pas.

Tristan réfléchit avec soin à la façon de formuler sa pensée. Il ne souhaitait pas heurter Zoé ni provoquer son ire. Il cherchait juste à éclaircir la situation.

— Je sais que ce qu'il a fait est impardonnable, je ne remets pas ça en cause, commença-t-il avec prudence. Mais peut-être qu'il a réellement changé, et que son fils lui manque. Tu ne penses pas qu'il pourrait entreprendre cette démarche avec de bonnes intentions ?

— Je me fous totalement des raisons qui le poussent à agir. C'est

trop tard. Il ne peut pas débarquer comme ça après tout ce temps et espérer qu'on l'accueille à bras ouverts. Tu réfléchis comme un père, mais ne confonds pas ton cas et le sien. Tu es un père qui a perdu son enfant. Lui, il a tourné le dos au sien. Ça n'a rien à voir.

Tristan sentit une douce chaleur envelopper son cœur. Il ferma les yeux sous le coup de l'émotion. Trop de gens lui déniaient son statut de parent, car sa fille n'était jamais venue au monde. Mais il l'avait aimée, et il souffrait de n'avoir pu faire sa connaissance. Avec ses mots, Zoé apaisait cette blessure.

— Il ne suffit pas d'engrosser une femme pour devenir père, poursuivit son amie. Un père, c'est quelqu'un qui prend soin de son enfant. C'est quelqu'un qui se lève la nuit pour calmer ses angoisses, qui lui tient la main pour avancer dans la vie. Il n'a rien fait de tout ça. Il s'est tiré dès que la situation s'est compliquée. Certains types ne sont pas notés sur le livret de famille, pourtant ils font plus pour leurs gosses qu'un parent officiel.

Tristan comprenait son point de vue et le partageait ; les liens du sang ne faisaient pas tout.

— Tu n'imagines pas ce que j'ai vécu lorsqu'il nous a abandonnés. J'étais encore très jeune, j'étais dépassée par les événements, je ne savais pas comment gérer la surdité de Max. Et, du jour au lendemain, l'homme que j'aimais s'est fait la malle, il m'a laissée affronter ça toute seule. Je n'ai même pas pu me permettre le luxe de perdre pied quand il a foutu le camp. Je devais assurer pour Max.

Tristan serra les poings pour contenir la vague de colère qui le submergea. Zoé avait raison, ce type n'avait aucun droit de revendiquer soudain une paternité qu'il avait refusée par lâcheté.

— J'étais tellement triste et désespérée que j'aurais été prête à le reprendre s'il était revenu au bout de quelques semaines. J'aurais pu envisager de pardonner une crise de panique s'il avait fait marche arrière. Mais là, c'est beaucoup trop tard. Ça fait huit ans, bordel !

Elle était remontée, et déterminée à se battre. Tristan l'aiderait dans ses démarches, peu importait de quelle manière.

40.

Zoé préféra changer de sujet de conversation.

— Tu as l'air d'aller mieux, tu es moins sur la défensive, constata-t-elle.

— J'avance ; lentement, mais sûrement.

— C'est bien. Et je suis impressionnée par les efforts que tu fais pour recevoir ton frère. Je croyais que tu ne te nourrissais que de chips et de gâteaux industriels ! le taquina-t-elle. Je ne pensais pas que tu étais capable de préparer des plats aussi élaborés.

— J'ai toujours aimé cuisiner, mais sans Francesca, je n'en voyais plus l'intérêt.

Zoé lui adressa un sourire compatissant. Évoquer son épouse déclenchait en lui une vague de tristesse, mais il s'était rendu compte que parler d'elle lui faisait du bien malgré tout.

— Ce soir est une occasion spéciale, ajouta-t-il, penaud. Ça valait le coup de m'y remettre.

— Pourquoi ?

— Je vais faire la connaissance de la fiancée de Paul pour la première fois.

Zoé écarquilla les yeux.

— Ton frère ne t'a pas encore présenté sa future femme ?

Tristan secoua la tête en grimaçant. Son cœur meurtri peinait à se remettre d'avoir été ainsi écarté, même s'il comprenait que Paul avait cherché à le protéger en lui taisant son bonheur.

— Il l'a rencontrée peu de temps avant le décès de Fran. Il n'a jamais voulu m'en parler par peur de me blesser. Il ne me pensait pas capable de me réjouir pour lui. C'est dommage.

La jeune femme le scruta de son regard perçant.

— Tu crois vraiment qu'il se trompait ?

S'il devait se montrer honnête, Tristan savait qu'il n'aurait pas accueilli cette nouvelle avec l'enthousiasme qu'elle méritait. Il se détestait pour ça. Il devait néanmoins aller de l'avant.

— Il faut que tout soit parfait pour ce soir.

— Pourquoi es-tu aussi nerveux ? C'est ton frère, il t'adore, tout va bien se passer.

— Il ne m'a pas complètement pardonné de l'avoir frappé, et je le comprends.

— Ce n'est pas étonnant. Mais s'il a accepté ton invitation, ça signifie qu'il veut que les choses s'améliorent.

— Je l'espère. Mais je me mets la pression. La rencontre avec ma future belle-sœur aurait dû avoir lieu il y a trois ans. J'aimerais rattraper le temps perdu.

— Tu ne peux pas, c'est la définition même du temps perdu, on ne peut pas le récupérer.

— Mais ça fait si longtemps que Paul la fréquente et je ne la connais pas !

— Eh bien, c'est le moment d'y remédier. De toute manière, il y a encore quelques semaines, tu n'étais vraiment pas un type convenable. C'est une chance qu'elle ne t'ait pas rencontré plus tôt, elle serait partie en courant ! Ou alors elle t'aurait collé son poing dans la figure. C'est ce que je rêvais de faire la première fois que je t'ai vu. Si j'avais eu un escabeau sous la main, tu y aurais eu droit !

L'amitié de Zoé réchauffait le cœur de Tristan. Elle le secouait et l'empêchait de se morfondre. Max débarqua avec sa bonne humeur, ce qui acheva de détendre l'atmosphère. Il présenta son travail et reçut un tonnerre d'applaudissements silencieux en retour. Rouge de fierté, il retira son tablier et le rendit à Tristan.

— On va te laisser, indiqua Zoé en se levant. Merci de t'être occupé de mon fils. Et arrête de stresser, tout va bien se passer ce soir.

Tristan décida de la croire ; de toute façon, il n'avait pas d'autre choix. Durant l'après-midi, il peaufina les préparatifs du repas. Son angoisse augmentait à l'approche du dîner. Il se sentait si nerveux ! Tout devait bien se dérouler, sinon Paul s'éloignerait de lui pour de bon. L'enjeu de cette rencontre pesait sur ses épaules, il espérait ne pas échouer dans son rôle d'hôte.

41.

Une vague de panique le saisit lorsque la sonnerie retentit. Fébrile, Tristan se dirigea vers la porte. Paul se tenait sur le seuil, accompagné de sa future femme. Malgré sa curiosité, Tristan essaya de ne pas dévisager Magalie. Il remarqua tout de même qu'elle était très jolie, et presque aussi grande que son géant de frère. Ils formaient un beau couple.

Tristan les invita à entrer et les remercia pour la bouteille de vin qu'ils lui offrirent. Ils prirent place tous les trois dans le salon, dans une ambiance pesante. Magalie restait sur la défensive, elle observait son hôte avec méfiance, comme si elle s'attendait à ce qu'il lui saute à la gorge à la moindre occasion. Tristan estima que faire amende honorable serait une bonne façon de détendre l'atmosphère. Il se tourna vers Magalie.

— Je tenais à te présenter mes excuses, pour ce que j'ai fait subir à Paul, et donc à toi, depuis que j'ai perdu mon épouse. Je suis désolé de m'être enfermé dans mon chagrin, et de m'être acharné contre Paul, qui ne cherchait qu'à m'aider. Je suis heureux qu'il ait rencontré la femme de sa vie, poursuivit-il. Merci, Magalie, d'avoir été présente pour lui, quand moi, je ne l'étais pas.

Elle lui adressa un signe de tête. Elle appréciait son mea culpa ; ce n'était peut-être pas un sale type après tout.

— J'ai bien conscience de débarquer dans ta vie avec trois ans de retard. Je sais qu'on ne peut pas rattraper le temps perdu, déclara Tristan en se rappelant les paroles de Zoé, mais j'espère avoir la chance d'apprendre à te connaître. Je ne t'ai pas donné beaucoup de raisons d'avoir envie de me rencontrer, mais j'ai commencé à me reprendre en main, j'essaie de m'améliorer pour gagner le droit de faire partie de vos vies.

Paul se racla la gorge et tenta de masquer l'émotion suscitée par les mots de Tristan. S'il avait éprouvé des difficultés à croire ses belles paroles au moment de leur réconciliation, il devait admettre que son frère s'accrochait à sa volonté d'aller de l'avant.

— C'est bien gentil ce discours, mais quand est-ce tu nous autoriseras à nous jeter sur les petits fours ? taquina-t-il son aîné. Ça a l'air délicieux, j'avais oublié que tu savais cuisiner.

— Je n'ai pas fait ça tout seul, Max m'a filé un bon coup de main.

— Tiens donc ! s'exclama Paul, surpris. Tu as de nouveau le droit de le voir ? ça veut dire que les choses se sont arrangées avec sa mère ?

Tristan haussa les épaules.

— Disons qu'elle ne me déteste plus.

Paul se félicita de cette nouvelle. Il avait conscience du rôle joué par la jeune femme et son fils dans le regain de moral de Tristan, il était heureux de leur réconciliation.

Après cette entrée en matière laborieuse, l'atmosphère se détendit. Tristan posa de nombreuses questions à Magalie afin d'en apprendre plus sur elle. Paul feignit de s'offusquer de cet interrogatoire ; en réalité, il appréciait que son frère s'intéresse enfin à sa vie.

Tristan remarqua les gestes tendres de son benjamin pour sa fiancée. Il ne l'avait jamais connu amoureux. Dans sa jeunesse, il l'avait vu enchaîner les passades sans jamais s'attacher. La situation était bien différente avec Magalie. Il la couvait du regard et se montrait aux petits soins pour elle. Ils ne cessaient d'échanger des coups d'œil complices. Ils étaient désespérément épris l'un de l'autre.

Tristan n'en éprouvait aucune jalousie et cela le rassurait. Il n'était pas devenu un monstre sans cœur aigri par le bonheur de ses proches. Il se réjouissait sincèrement que Paul ait trouvé la femme de sa vie. Il priait pour que le destin leur accorde un long chemin côte à côte.

42.

Après cette soirée qui se déroula encore mieux que Tristan n'aurait osé l'espérer, il se sentit libéré d'un poids. Il était convaincu d'être sur le bon chemin. Les débuts avec Magalie s'étaient révélés timides, mais il avait réussi à dépasser son appréhension d'être rejeté pour commencer à nouer une relation avec elle.

Il n'était cependant pas dupe, il avait pleinement conscience que son existence ne serait plus jamais la même sans Francesca, et sans Luna. Il devait se construire un nouveau futur, et s'employer à laisser son chagrin derrière lui.

La psychiatre le reçut deux fois dans la semaine qui suivit pour avancer dans sa thérapie. Il ressortait de ces séances plus épuisé qu'après un marathon, mais il savait qu'elles seraient bénéfiques à long terme.

Le samedi, il joua au foot avec Max. Sa reprise en main portait ses fruits, il se sentait plus alerte, plus endurant. Le jeune garçon continuait à lui tenir la dragée haute, mais Tristan s'estimait moins ridicule que lors de leurs premières parties.

Dans la soirée, il reçut un texto de Paul : Magalie et lui lui proposaient de les rejoindre le lendemain midi pour un barbecue. Tristan s'en réjouit. Ils l'accueillaient dans leur foyer ; c'était leur façon de lui montrer qu'ils acceptaient ses excuses.

Quand il arriva dans la rue où résidait son frère, Tristan aperçut de nombreuses voitures garées devant la maison. Il pensait être seul avec le couple ; la quinzaine de personnes en plein bavardage dans le jardin lui confirma qu'il avait tort. Cette découverte commença par le contrarier ; Paul et Magalie l'avaient ajouté à la liste des invités comme un individu lambda. Cela ne faisait pas de lui un proche à qui ils souhaitaient accorder du temps et de l'attention. Il était relégué au rang de « connaissance », au même titre qu'un voisin ou un collègue.

Tristan se fustigea : ne pouvait-il pas se réjouir de cette avancée, même si ce n'était pas celle qu'il espérait ? Une analyse plus posée de la situation lui permit de comprendre que l'attitude de son frère et de

sa belle-sœur ne devait pas le vexer ; ils lui offraient une place dans leur monde. Tristan devait se rappeler que, quelques semaines plus tôt, il ignorait jusqu'à l'existence de Magalie, et apprécier chaque nouvelle étape de sa réconciliation avec Paul.

Il se mêla aux convives et participa aux conversations. Il n'était plus habitué à cet exercice et n'était pas certain d'y prendre du plaisir. S'il parvenait à s'ouvrir à ses proches, il rechignait encore à fréquenter des inconnus. Il fournit toutefois les efforts nécessaires pour montrer sa bonne volonté. Il s'intégra au groupe et constata que cette épreuve n'était finalement pas insurmontable. Il retrouvait des automatismes oubliés, les règles de la sociabilité étaient ancrées trop profondément en lui pour être effacées par deux années d'une vie d'ermite.

Paul lui facilitait les choses : il le présentait à tout le monde, il s'assurait qu'il trouvait sa place dans les discussions et que son verre était toujours plein. Dans l'après-midi, il l'entraîna à l'intérieur pour une visite de la maison. Son aîné n'avait jamais mis les pieds chez lui, il était plus que temps d'y remédier.

Tristan apprécia de découvrir son foyer, et il goûta ce moment en tête à tête avec son jeune frère. Il remerciait le ciel que Paul ait été capable de lui pardonner, alors qu'il l'avait tant repoussé.

À la fin de la visite, Tristan le félicita.

— Vous avez vraiment une belle maison.

— Pour la décoration, tout le mérite revient à Magalie. Sans elle, je vivrais dans un trou à rat !

Tristan se retint de sourire ; Francesca avait aussi pris les choses en main lorsqu'ils s'étaient installés ensemble, il s'était montré ravi de se débarrasser de cette corvée. Ce souvenir le rendit nostalgique, mais il ne lui laboura pas le cœur comme il l'aurait fait quelques mois plus tôt.

— Vous avez un grand terrain, ajouta-t-il. Ce n'est pas trop compliqué à entretenir ?

— ça va, ce n'est pas non plus un stade de foot, mais c'est suffisant pour organiser un barbecue entre amis ou profiter du soleil. Tiens, d'ailleurs, en parlant de foot, est-ce que tu as recommencé à jouer avec Max ?

— Tous les week-ends, lui confirma Tristan.

— Et avec Zoé, est-ce que tous les deux, vous… ?

Tristan n'avait rien de croustillant à lui dévoiler sur sa relation avec la jeune femme.

— On est amis, et c'est très bien comme ça.

— Si tu le dis…

Magalie vint chercher Paul pour servir une tournée de café, ce qui permit à Tristan d'échapper à un interrogatoire plus poussé. Ce soir-là, il s'attarda chez le couple bien après le départ du dernier invité. Il

offrit son aide pour ranger et faire la vaisselle. Il ne comptait pas s'incruster davantage, mais Magalie insista pour qu'il reste avec eux pour dîner.

Le barbecue avait traîné en longueur dans l'après-midi, aucun des trois n'avait très faim ; ils profitèrent surtout de ce repas pour discuter. Tristan raconta des anecdotes sur leur jeunesse, au grand dam de Paul, qui s'était bien gardé de révéler toutes ses frasques d'adolescent à sa compagne.

Magalie s'amusait beaucoup de leurs chamailleries. Après s'être méfiée de Tristan, elle apprenait à le connaître et ce qu'il lui montrait lui plaisait. Surtout, elle se réjouissait de voir son fiancé se rapprocher de ce grand frère qui lui avait tant manqué ces dernières années.

Lorsqu'il raccompagna Tristan à sa voiture, Paul le remercia pour sa venue, puis lança timidement :

— Je peux me joindre à Max et toi pour jouer au foot samedi prochain ?

— Avec plaisir !

Tristan lui offrit une accolade chaleureuse avant de s'engouffrer dans son véhicule, le cœur gonflé de joie. Sa réconciliation avec Paul représentait un grand pas en avant ; là où elle se trouvait, Francesca devait se réjouir de ce rapprochement.

43.

Tristan se sentait revigoré. Le soutien de Paul et de Magalie l'aidait à avancer, même s'il refusait de faire peser sur leurs épaules le poids de sa reconstruction. Lors de sa séance suivante avec la psychiatre, quelques jours plus tard, il lui raconta les récents événements. Elle le mit en garde : s'il pouvait se réjouir de ces progrès, il ne devait pas oublier que le chemin était encore long. Il entendit sa recommandation, mais elle n'entama pas son enthousiasme. Il commençait à revivre, après deux ans d'hibernation au fond de sa caverne de chagrin.

Le mercredi midi, Zoé lui envoya un message pour lui demander l'autorisation de venir le voir pour discuter. Ils s'étaient à peine parlé depuis qu'elle s'était confiée à lui sur le retour de son ancien compagnon ; la jeune femme manquait à Tristan, aussi s'empressa-t-il de lui répondre qu'elle pouvait passer quand elle voulait.

Elle débarqua en fin de journée. Elle affichait un air bravache que Tristan lui connaissait bien.

— Comme tu peux le constater, j'arrive les mains vides, pas d'alcool pour te soûler. Et j'ai laissé à la maison mon sac à main rempli à ras bord de capotes, tu n'as pas à craindre pour ta vertu, déclara-t-elle pour le provoquer.

— Je parie que je vais entendre parler longtemps de cette histoire.

— Mon vieux, tu as pris perpète avec ton comportement à la con !

— Je l'ai bien mérité.

Zoé utilisait l'humour pour se protéger, Tristan la sentait tracassée. Il l'invita à entrer : ils s'installèrent côte à côte sur le canapé.

— Où est Max ? l'interrogea-t-il.

— Avec mes parents. Il leur a proposé de leur préparer des petits-fours, comme tu lui as appris à le faire. Ils le ramènent dans une heure.

Zoé fixa ses mains, comme si elle leur demandait de l'aider à exprimer ce qu'elle avait sur le cœur. Tristan attendit patiemment qu'elle se décide à parler ; il ne souhaitait pas la brusquer. Elle était

plus ébranlée par les événements récents qu'elle ne voulait le laisser paraître. Il avait envie de la prendre dans ses bras pour la protéger.

Il avait développé pour elle des sentiments qu'il s'obligeait à refouler pour ne pas mettre en péril leur relation. Zoé s'était montrée très claire sur la place qu'elle lui accordait dans sa vie. Même s'il avait affirmé à son frère se contenter d'une amitié sincère avec la jeune femme, son cœur s'entêtait à réclamer plus. Il s'acharna à le faire taire. Zoé avait besoin de son soutien, pas d'une déclaration dont elle n'avait que faire.

— Étienne n'arrête pas de m'appeler, lui dévoila-t-elle après un long silence.

Ce nom ne disait rien à Tristan, même s'il déclencha en lui un signal d'alarme.

— Étienne ? répéta-t-il.

— Mon ex. Il insiste pour voir Max, il ne lâche pas l'affaire.

Tristan aurait bien exprimé sa façon de penser à ce type pour le remettre à sa place, mais il se devait de rester neutre. Il tenait au jeune garçon, mais il n'avait aucun droit sur lui.

— Je deviens folle avec cette histoire, avoua Zoé d'une petite voix, le regard perdu dans le vide.

Tristan ne résista pas plus longtemps à son besoin de la réconforter ; il prit sa main entre les siennes et pressa ses doigts avec douceur.

— C'est normal que tout ça te perturbe. Tu veux protéger ton fils, comme tu l'as toujours fait.

— Sauf que là, j'ai peur de ne pas y arriver, c'est tellement énorme !

Tristan ne s'attendait pas à cette révélation ; la guerrière admettait sa faiblesse face à l'adversité. Elle devait être complètement déboussolée. Il ne savait comment s'y prendre pour l'aider.

— Est-ce que Max a envie de voir cet homme ? lui demanda-t-il.

Il prenait grand soin de ne pas le désigner comme le père de l'enfant afin de ne pas réveiller le courroux de Zoé.

— Je n'en ai aucune idée.

— Il n'est pas au courant que ce type est de retour ?

— Non, confirma la jeune femme. Je ne veux pas le perturber avec cette histoire.

Son ami comprenait son point de vue, mais il s'interrogeait sur le bien-fondé de sa réaction.

— À mon avis, tu devrais lui en parler. Max n'est plus un bébé, il est mûr pour son âge. Il pourrait te dire ce que, lui, il en pense.

— Qu'est-ce que je fais s'il a envie de le rencontrer ? s'inquiéta Zoé.

Tristan comprit qu'elle avait peur que les sentiments de son fils aillent à l'encontre des siens.

— Je me fous de ce que réclame Étienne, ça ne me pose aucun problème de l'envoyer bouler. Mais si c'est Max qui me demande de le voir, comment je fais ?

Elle paniquait à l'idée de se tromper. Depuis la naissance de Max, elle vivait avec la crainte de faire les mauvais choix pour lui et de lui porter préjudice.

— Tu penses que ce type pourrait lui faire du mal ? la questionna Tristan.

— Non, pas consciemment. C'est juste un lâche, pas un bourreau d'enfants. Mais il y a différentes façons de blesser quelqu'un. Imagine si Max s'attache à lui, et qu'il s'enfuit à nouveau dans six mois, un an. Max en bave assez comme ça.

— Rien n'obligeait Étienne à revenir. Il l'a fait parce qu'il veut créer une relation avec son fils. C'est peut-être bon signe pour le futur.

— Je ne peux pas me permettre de prendre ce genre de risque. Je dois penser à Max.

Tristan comprenait sa réticence. Confier Max à ce type le rebutait. Il préférerait l'empêcher de voir l'enfant. Il tremblait à l'idée qu'il puisse arriver quoi que ce soit, il partageait les inquiétudes de Zoé. Mais, parce qu'il avait plus de recul qu'elle, il devinait aussi que l'attaque n'était peut-être pas la meilleure des solutions.

— Tu es prête à te battre devant un juge ?

— Je ferai tout ce qu'il faudra pour protéger mon fils.

— Je n'en doute pas un instant. Mais es-tu certaine de faire le bon choix en refusant un droit de visite à cet homme ?

— Si j'étais sûre de moi, je ne serais pas là à me poser un million de questions.

Tristan détestait la voir aussi tracassée.

— Tu pourrais peut-être prendre les choses par étapes, lui suggéra-t-il. Parles-en à Max, vois comment il réagit. S'il a envie de rencontrer cet homme, accompagne-le. Ça ne t'engage à rien d'autre.

— Je ne veux pas que Max souffre à cause de cette histoire, rechigna-t-elle.

— Ce ne serait qu'un rendez-vous, pour commencer, et tu serais avec lui. Ton fils est solide, c'est un battant. Si ce type ne lui plaît pas, tu seras fixé. Et si Étienne insiste pour le voir quand même, je me chargerai de lui mettre les points sur les « i ».

— On se calme, Tyson, tu ne vas pas cogner tout le monde ! le taquina Zoé.

Les paroles de Tristan cheminaient en elle. Son point de vue extérieur sur la situation l'aidait à y voir plus clair. Elle se rapprocha de lui et posa sa tête sur son épaule. Il l'entoura d'un bras protecteur.

— ça me fait du bien de pouvoir te parler de tout ça.

— C'est normal, Zoé. On est amis, tu peux te confier à moi. Tu n'as

pas à affronter ça toute seule.

— Tu n'as pas remarqué ma cape de super-héroïne ? Je suis une guerrière, rien ne me fait peur.

Elle crânait, mais au fond d'elle-même, elle n'en menait pas large.

— Je suis sérieux, Zoé. Laisse-moi t'aider.

— Ne me fais pas la morale. Il y a cinq minutes encore, tu mordais tous ceux qui osaient s'approcher de toi.

— Je dis juste que tu as le droit d'accepter un peu de soutien. Ça ne veut pas dire pour autant que tu es faible. Mais tu te battras mieux avec du renfort.

Tristan parlait en connaissance de cause. L'appui de ses proches l'aidait à se reconstruire, l'avenir lui paraissait moins effrayant s'il ne s'imaginait pas livré à lui-même.

— Tu penses que je devrais lâcher du lest ? lui demanda Zoé d'une voix anxieuse.

Il la serra un peu plus fort contre lui.

— Personne ne peut prendre cette décision à ta place, lui répondit-il. Tu es la mère de Max, tu sais ce qui est le mieux pour lui. Mais ne laisse pas ta rancœur pour cet homme t'aveugler, même si tu as toutes les raisons du monde de lui en vouloir.

44.

Zoé se tortura l'esprit pendant deux jours avant de se décider à parler à Max. Tristan n'avait pas tort : son fils n'était pas en sucre, elle pouvait évoquer avec lui le retour d'Étienne sans qu'il s'effondre. Elle appréhendait néanmoins sa réaction. Tout ce qu'elle accomplissait pour Max s'accompagnait de la crainte de se tromper ; cette conversation ne dérogea pas à la règle.

Max se montra d'abord surpris. Sa mère ne lui avait pas caché la raison de la fuite de son géniteur peu après sa naissance. Mais, contrairement à elle, il ne nourrissait pas de rancœur envers cet homme. Il était curieux de le rencontrer, même si cette apparition soudaine bouleversait son univers.

Il évoqua le sujet avec Tristan quand ce dernier vint le chercher, le samedi suivant, pour leur entraînement de foot. Le garçon semblait à la fois enthousiasmé et circonspect. Son ami le rassura : c'était à lui de décider ce qu'il voulait faire, Zoé respecterait son choix. Son père aussi, sinon Tristan se chargerait de le ramener à la raison.

Cette grande nouvelle n'était pas la seule que Max souhaitait partager avec son voisin. Il lui expliqua que sa mère l'avait accompagné au club de football local pour voir s'il pouvait intégrer l'équipe des U9.

— C'est une très bonne idée ! s'exclama Tristan.

— C'est la première fois qu'ils accueilleraient un joueur sourd, lui apprit Zoé. Le club ne sait pas trop comment gérer ça, mais l'entraîneur m'a promis de se renseigner et de revenir vers moi. Je n'ai pas fini de devoir assister à des matchs !

Elle faisait semblant de se lamenter, mais en réalité elle se réjouissait de constater que Max se sentait de plus en plus à l'aise au milieu des enfants entendants. Tristan s'adressa à lui pour le féliciter.

— Tu penses qu'il m'accepterait aussi dans l'équipe ?

Max leva les yeux au ciel avant de signer : « Tu es trop nul ! » en tirant la langue. Alors qu'il riait de se faire ainsi chambrer, le téléphone de Tristan se mit à vibrer au fond de sa poche. Il s'en saisit

et découvrit le nom de Paul sur son écran.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? lança-t-il en décrochant. Tu préfères déclarer forfait plutôt que de te prendre une grosse raclée ?

Paul ne releva pas la provocation. Son aîné entendit un bruit de moteur derrière lui.

— Tu es au volant ?

— Je fonce à l'hôpital, Magalie a eu un accident.

Le sol se déroba sous les pieds de Tristan.

— Quel hôpital ? demanda-t-il, tremblant.

Son frère lui indiqua le nom de l'établissement avant de raccrocher pour se concentrer sur la route. Il n'était pas question qu'il se foute en l'air, alors que Magalie avait besoin de lui à ses côtés, plus que jamais.

Tristan fixait son portable, hébété. Un accident ? Pourquoi le sort s'acharnait-il sur sa famille ? Zoé posa une main sur son bras pour attirer son attention.

— Que se passe-t-il ? l'interrogea-t-elle, inquiète.

— La fiancée de Paul a eu un accident.

La jeune femme ouvrit de grands yeux.

— C'est grave ? demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien. Je n'ai aucune idée de ce qui est arrivé. Je dois rejoindre Paul, je ne peux pas le laisser affronter ça tout seul.

Zoé le poussa vers la sortie.

— File, je me charge d'expliquer la situation à Max. Tiens-moi au courant quand tu auras des nouvelles.

Tristan repassa chez lui pour se changer et prendre ses clés de voiture. Il se précipita ensuite vers le parking. Il posa la main sur la poignée de la portière avant pour l'ouvrir, mais stoppa son geste. Il ne parvenait pas à aller plus loin, pétrifié par la gravité des événements.

Magalie avait eu un accident, elle était blessée, confiée aux soins des médecins ; Paul risquait-il de perdre sa fiancée ? La similarité des faits avec ce que Tristan avait vécu deux ans plus tôt le paralysait. Allait-il être capable d'épauler son frère ? L'univers, le karma, le destin, peu importe le nom de cette force invisible qui faisait tourner le monde, lui imposait une épreuve de taille pour prouver qu'il avait changé ; il devait l'affronter sans s'effondrer.

45.

Il s'obligea à se remettre en mouvement. Il monta dans le véhicule et démarra le moteur. Il ne devait plus laisser la douleur ni la peur lui barrer la route. Paul avait besoin de lui, il était hors de question de l'abandonner. Tant pis si les souvenirs éprouvants refaisaient surface, Tristan ferait face, pour son frère.

Il retrouva Paul à l'accueil du service des admissions. Son cadet attendait des nouvelles de sa fiancée. Il donna à Tristan une accolade distraite. Son esprit se trouvait ailleurs, quelque part dans une chambre de cet hôpital, auprès de Magalie.

— Raconte-moi ce qu'il s'est passé, lui demanda son aîné.

— Elle est tombée de cheval, une mauvaise chute apparemment. Je n'étais pas là, c'est le centre qui m'a prévenu.

— Elle monte souvent ?

— Presque tous les week-ends. Elle est passionnée d'équitation depuis toujours.

Tristan l'ignorait, comme beaucoup de choses concernant sa future belle-sœur. Il lui faudrait beaucoup de temps pour rattraper le retard pris dans leur relation.

Un membre du club hippique que fréquentait Magalie vint trouver Paul pour lui donner des détails de l'accident. Il semblait dévasté par la chute, qui s'était déroulée sous ses yeux. Tristan se tint en retrait pour les laisser échanger ; il percevait des bribes de la conversation. Le cheval de Magalie avait été surpris par les déflagrations d'une chasse organisée dans la forêt voisine. La monture avait désarçonné sa cavalière par une ruade inattendue et lui avait asséné un coup de sabot dans le ventre en s'enfuyant.

Paul se tourna vers son frère, les traits déformés dans un masque d'horreur. Tristan lui enjoignit de ne pas paniquer dans l'attente d'en savoir plus, mais c'était peine perdue. L'angoisse le rongeait de l'intérieur, il imaginait déjà le pire.

Une demi-heure plus tard, une infirmière vint les avertir que Magalie entrait au bloc opératoire. Paul voulut en apprendre plus,

mais la soignante n'avait pas d'autre information à lui communiquer. Il allait devoir s'armer de patience.

L'attente sembla interminable aux deux frères. Tristan avait déjà connu ça. Il sentit de nouveau la panique le saisir, mais il la repoussa avec virulence. Il revivait la scène qui s'était déroulée deux ans plus tôt, quand il avait passé des heures dans un couloir lugubre jusqu'à ce qu'on lui explique enfin ce qui était arrivé à sa femme et à sa fille. Il espérait de tout son cœur que l'issue ne serait pas la même cette fois.

Il devait se montrer fort pour son cadet, qui se décomposait devant ses yeux. Après avoir arpenté la salle d'attente en long, en large et en travers, Paul se laissa tomber sur une chaise en plastique.

— J'ai tellement peur !

Tristan le savait ; il reconnaissait cette terreur animale dans le regard de son frère. Paul enfouit sa tête dans ses mains.

— Qu'est-ce que je vais faire si Magalie ne s'en sort pas, comme Fran ?

L'évocation de la disparition de sa femme décocha une flèche dans le cœur de Tristan ; il mit sa douleur de côté pour se concentrer sur son benjamin.

— La situation n'a rien à voir. Magalie est en train d'être opérée, les médecins vont faire tout leur possible pour qu'elle aille mieux.

— Mais s'ils n'y arrivaient pas ? Si elle mourait, elle aussi ?

— Arrête, ne fais pas ça. Tu dois garder espoir.

Paul porta une main à sa poitrine ; il éprouvait des difficultés à respirer. Tristan s'agenouilla devant lui.

— Regarde-moi et fais comme moi. Tu inspires pendant quatre secondes, tu bloques pendant sept secondes, puis tu expires pendant huit secondes. Allez, vas-y, essaye !

Sa psychiatre lui avait appris cette technique pour reprendre pied quand il sentait qu'il perdait le contrôle. Paul peinait à se concentrer sur ses consignes ; Tristan respira avec lui pour lui montrer le bon rythme. Au bout de quelques cycles, son cadet parvint à se maîtriser.

— Je suis désolé de t'imposer ça, après tout ce que tu as vécu, s'excusa Paul.

— Ne dis pas n'importe quoi.

— Tu peux rentrer chez toi si c'est trop difficile.

— Tu rigoles ? Je ne bougerai pas d'ici.

— Mais si c'est trop dur pour toi, tu peux repartir, je ne t'en voudrai pas, insista Paul.

— Arrête ! Je ne t'abandonnerai pas. Je resterai jusqu'à ce que tu sois rassuré sur l'état de santé de Magalie, peu importe le temps que ça prendra.

Paul adressa un regard reconnaissant à son aîné. Il avait besoin de lui, il ne souhaitait pas affronter cet enfer tout seul. Tristan partit leur

chercher des cafés, puis il s'assit à côté de lui et lui tint compagnie pendant les trois longues heures que dura l'opération.

Quand un chirurgien vint enfin les trouver, Paul sauta de sa chaise pour se précipiter vers lui, talonné par Tristan.

— Comment va Magalie ? demanda le cadet, angoissé.

— Votre fiancée a reçu un coup de sabot à l'abdomen, qui a provoqué de nombreux dégâts, déclara le médecin. Le traumatisme a été très violent. Elle a plusieurs côtes fracturées. Nous avons aussi dû lui enlever la rate, l'organe avait subi trop de lésions pour pouvoir être réparé.

Paul porta une main à sa bouche, horrifié.

— Ne vous inquiétez pas, le rassura le chirurgien, on peut très bien vivre sans rate. Cette ablation rendra tout de même votre fiancée plus sensible aux infections, nous allons la vacciner contre les bactéries pneumocoques notamment, et elle devra se protéger contre la grippe et les virus saisonniers. Mais aucun autre organe n'a été touché, ce qui relève du miracle vu la violence du choc.

— Alors, elle va s'en tirer ? demanda Paul, fébrile.

— Oui. Elle risque d'avoir très mal dans les prochaines semaines, surtout à cause des fractures de sa cage thoracique, mais elle s'en remettra. Avec du repos et quelques précautions, elle n'en gardera aucune séquelle.

Tristan prit une grande inspiration, puis il vida ses poumons en soufflant très fort. Il était resté en apnée pendant les explications du chirurgien, craignant d'entendre une aussi mauvaise nouvelle que celle qu'on lui avait assénée deux ans plus tôt.

Mais Magalie allait vivre. Paul allait veiller sur elle, l'aider pendant sa convalescence. Et, quelques mois plus tard, ils auraient un beau mariage. Une longue vie de bonheur les attendait. Tristan aurait pu pleurer de soulagement.

46.

— Je peux aller la retrouver ? demanda Paul.

— Pas pour le moment. Elle est en salle de réveil, lui expliqua le chirurgien. Vous pourrez la voir dans quelques heures, quand nous l'installerons dans une chambre. D'ici là, vous devriez rentrer chez vous pour vous reposer et préparer un sac avec quelques affaires pour votre fiancée.

Paul le remercia, puis il se tourna vers son frère et tomba dans ses bras. Ils restèrent enlacés un long moment, le temps que le cadet reprenne ses esprits après le trop-plein d'émotions de cette journée.

— Magalie va s'en tirer, murmura Tristan à son oreille. Tu as entendu ce qu'a dit le docteur ? Elle va en baver dans les prochaines semaines, mais tu seras avec elle pour l'aider, et après tout ça ne sera qu'un mauvais souvenir. Et tu peux compter sur moi pour vous filer un coup de main. Demande-moi tout ce que tu veux.

Paul le serra plus fort contre lui, avant de relâcher son étreinte et de reculer d'un pas.

— Merci, murmura-t-il, la gorge nouée.

Il n'avait pas besoin d'en dire plus. Son regard embué témoignait de la gratitude qu'il éprouvait envers Tristan. Il avait enfin retrouvé cet aîné qu'il chérissait, qui l'accompagnait dans la vie, dans les bons moments comme dans les mauvais.

— Tout ce que je veux ? répéta-t-il avec une pointe de malice.

— Bien sûr, je ferai tout ce qu'il faut pour vous aider.

— Qu'est-ce que tu fais le 22 août ?

Cette question surprit Tristan ; il s'attendait à ce que Paul lui réclame un soutien logistique, comme faire leurs courses pour les ravitailler, ou servir de chauffeur à Magalie pour l'emmener à ses rendez-vous médicaux. Il ne comprenait pas pourquoi Paul l'interrogeait sur le programme de ses prochaines grandes vacances au lieu de se préoccuper de Magalie.

— Je n'ai aucune idée de ce que je ferai l'été prochain. C'est si important de me décider là, tout de suite, maintenant ?

— Plutôt, oui, répondit Paul d'un air énigmatique.

Tristan secoua la tête, perdu.

— Je compte me marier ce jour-là, poursuivit son frère, et j'aurais bien besoin d'un témoin à mes côtés pour épouser la femme de ma vie. J'aimerais beaucoup que tu acceptes ce rôle, mais si tu as mieux à faire…

Tristan l'attrapa par l'épaule et le serra à nouveau dans ses bras.

— Je prends ça pour un *oui* ? le taquina Paul.

— Évidemment ! s'exclama Tristan.

Une vague d'émotions l'envahit. Cette journée avait joué avec ses nerfs ; il était exténué, mais heureux.

Il accompagna Paul jusqu'à son véhicule ; son cadet allait faire un crochet rapide par son domicile avant de revenir au plus vite à l'hôpital. Il tenait à être présent quand Magalie serait installée dans sa chambre.

Tristan le regarda s'éloigner, puis il attrapa son téléphone pour appeler Zoé. Par message, pendant qu'ils attendaient de connaître l'issue de l'intervention, elle lui avait fait promettre de la tenir au courant, quelle que soit l'heure.

— Magalie va s'en sortir, lui annonça-t-il dès qu'elle décrocha. Avec la rate en moins, mais les docteurs disent qu'on peut vivre sans.

— Je suis tellement soulagée, je me suis fait un sang d'encre pour elle, et pour Paul.

Entendre sa voix réconfortait Tristan.

— Je me suis aussi fait du souci pour toi, ajouta-t-elle. ça n'a pas été trop compliqué de te retrouver dans cette situation ?

Sa sollicitude le touchait au plus haut point. Elle savait ce qu'il avait traversé, et elle s'inquiétait que cette nouvelle épreuve soit trop dure à supporter. Il n'avait pas envie de lui mentir en jouant les braves, alors qu'il avait eu si peur.

— J'ai cru que je n'allais pas y arriver. En partant, j'ai failli faire demi-tour pour aller me cacher dans mon appartement.

— Mais tu ne l'as pas fait. Tu as soutenu ton frère, alors que cet événement a dû faire remonter des souvenirs traumatisants à la surface. Tu peux être fier de toi, Tristan. Moi, je suis fière de toi. Tu n'es plus le même homme que j'ai rencontré il y a quelques mois.

Il en avait conscience, et il savait aussi quel rôle avait joué la jeune femme dans ce changement. Il la remercia et lui souhaita une bonne nuit. Il se sentait épuisé par cette journée riche en émotions, mais il avait décidé d'effectuer un détour avant de rentrer chez lui.

Après un quart d'heure de route, il se gara à proximité du pont. Il marcha jusqu'au milieu de l'ouvrage, puis s'arrêta. Les mains solidement agrippées à la rambarde, il leva le nez vers le ciel et observa les lumières chatoyantes du crépuscule.

Il l'avait fait ; il avait tenu le coup, malgré la douleur qui lui labourait le ventre et lui rappelait l'enfer traversé quand il avait perdu Francesca et leur bébé. En dépit des obstacles, il était resté debout et avait soutenu son frère jusqu'à ce qu'il soit rassuré. Cela ne s'était pas fait sans peine, il avait dû lutter de toutes ses forces contre l'envie de fuir le plus loin possible de cet endroit maudit.

Mais il s'était accroché. Il savait dorénavant qu'il réussirait à avancer, quelles que soient les difficultés qui se dresseraient sur sa route. Francesca et Luna lui manqueraient chaque jour de son existence, même s'il devait vivre encore de nombreuses années. Malgré tout, il avait la certitude qu'au-delà de cette souffrance qui l'accompagnerait jusqu'à la fin, il serait capable de grappiller des petits morceaux de bonheur.

Plus tard, quand la mort se présenterait à sa porte, il retrouverait sa femme et sa fille, dans cet univers mystérieux où elles évoluaient désormais. Mais ce moment n'était pas venu. D'ici là, il allait exister, parmi les vivants. Enfin.

Épilogue

Plusieurs mois étaient passés. L'été avait tiré sa révérence pour laisser la place à un automne humide et froid, puis à un hiver glacial. Zoé et Tristan se trouvaient dans les tribunes d'un terrain de foot pour admirer les exploits de Max. Il s'était bien intégré à l'équipe locale. Tristan avait proposé d'assister l'entraîneur pour faciliter la communication du jeune garçon avec le collectif. Il appréciait de se sentir utile, d'avoir des objectifs, des occupations.

Zoé, frigorifiée, frottait ses mains l'une contre l'autre pour tenter de se réchauffer.

— Pourquoi Max n'est-il pas plutôt fan de basket ou de ping-pong ? Il fait plus chaud dans les gymnases. J'aurais même pu accepter le bowling et les odeurs de chaussettes qui puent si ça me permettait d'éviter de me geler les miches au bord d'un terrain en plein vent.

Elle râlait pour la forme, mais elle se sentait en réalité très fière des progrès réalisés par Max. Il se sociabilisait de plus en plus avec les autres enfants, surmontant sa timidité et les obstacles dressés sur son chemin par sa surdité.

Zoé ne pouvait s'empêcher d'acclamer son fils, même s'il ne l'entendait pas. Si elle ne partageait pas son enthousiasme pour ce sport, elle l'encourageait à se dépasser. Elle avait beau pester contre le froid ambiant, elle était prête à affronter les intempéries pour assister à chaque compétition de Max. Elle était sa plus fervente supportrice.

Le père du garçon n'avait pas encore assisté à l'un de ses matchs. Après une première rencontre timide, chaperonnée par Zoé, les rapports restaient distendus. Max avait fait sans papa depuis toujours. Même s'il était demandeur de nouer une relation avec lui, il avait appris à s'en passer, et il éprouvait finalement des difficultés à lui accorder une place dans sa vie. Où cet homme pouvait-il se situer dans le monde qu'il avait créé autour de la relation fusionnelle avec sa mère ?

La tâche s'avérait d'autant plus compliquée que Tristan représentait une figure paternelle plus probante qu'Étienne. Tristan était présent

au quotidien pour garder Max ou l'aider à faire ses devoirs. Il participait à chacun des entraînements avec le club de foot, il était de toutes les compétitions, et il regardait chaque match retransmis à la télévision avec le garçon. Il invitait souvent Zoé et son fils à dîner, et il passait des heures en cuisine pour leur mitonner de succulents repas. Quand Max s'endormait sur son canapé, il le portait jusqu'à son lit et le bordait.

Étienne menait sa propre existence de son côté ; ses apparitions ponctuelles dans la vie de son fils ne faisaient pas le poids face à l'implication de Tristan. Mais Max était tout de même décidé à lui accorder une chance. Il leur faudrait du temps pour trouver leurs marques.

Pour le moment, les parents du garçon se passaient d'avocats ; ils travaillaient ensemble à une solution qui conviendrait à tout le monde. Ils tâtonnaient sur cette route inconnue, ils hésitaient à chaque intersection sur la bonne direction à prendre. Mais ils savaient que s'ils gardaient en tête l'intérêt de leur enfant, ils avaient peu de risques de se tromper.

À la fin du match du jour, remporté haut la main par Max et ses copains, l'équipe remercia son fan-club, puis gagna les vestiaires pour passer sous la douche. Les gamins étaient couverts de boue de la tête aux pieds et ils prirent tout leur temps sous l'eau chaude pour se savonner, mais surtout pour s'arroser et inonder les vestiaires. Quand Max les rejoignit enfin, Zoé le taquina.

— Quand je pense qu'on se moque des gonzesses qui mettent trois heures à se préparer !

Le garçon leva les yeux au ciel, feignant l'exaspération. Il répondit à sa mère en signant, sous le regard appuyé d'une femme, postée non loin de là. Tristan supposa qu'il s'agissait de la maman d'un joueur de l'équipe adverse, car il ne la reconnaissait pas. Elle n'essayait même pas de se montrer discrète et fixait Max avec insistance. Elle finit par s'approcher d'eux.

— Il est sourd ?

Zoé se retint de lui répondre que non, il avait appris à signer pour le plaisir. Elle subissait la curiosité malsaine des gens depuis la naissance de son fils et tentait tant bien que mal de s'en accommoder. Elle acquiesça d'un signe de tête. Même si elle n'y était pas encouragée, l'importune poursuivit sur sa lancée.

— On ne comprend rien à ce qu'il raconte avec ses mains. Mais, au moins, il nous épargne les horribles cris de chimpanzé que poussent certains sourds. C'est absolument insupportable !

Tristan observa du coin de l'œil son amie, dont le visage vira au cramoisi. Cette femme venait de signer son arrêt de mort. Les poings serrés, Zoé, dont la patience avait atteint ses limites, s'apprêtait à lui

sauter à la gorge pour lui refaire le portrait. Il s'interposa.

— Vous n'avez pas appris la langue des signes ?

La femme haussa les sourcils de surprise, jugeant sa question parfaitement saugrenue.

— Bien sûr que non ! Pour quelle raison aurais-je fait cela ?

— Voyons voir… Peut-être pour pouvoir communiquer avec ceux qui n'ont pas la chance d'entendre comme vous et moi. Mais ça demande sûrement trop d'efforts. Il est plus simple de se moquer des personnes sourdes, qui s'acharnent à apprendre à produire des sons qui leur sont inconnus. Dites-moi, ça vous rend fière de vous montrer si désagréable ?

Son interlocutrice afficha une mine outrée.

— Qu'est-ce qui vous permet de me parler comme ça ?

— C'est vous qui avez tendu le bâton pour vous faire battre. Ah, et au fait, Max sait lire sur les lèvres. Il a dû apprendre à le faire pour pouvoir comprendre ce que les personnes trop paresseuses comme vous racontent. Je suis certain qu'il a beaucoup apprécié votre discours ignoble.

Pour appuyer ses dires, Max se mit à taper mollement ses mains en applaudissements sans enthousiasme. Tristan lui parla en langue des signes : « Ne te prends pas la tête pour cette vieille bique idiote. » Le garçon éclata de rire, ce qui eut le don d'agacer davantage la femme, qui ne comprenait pas ce qu'il se passait. Elle leur jeta un regard noir, avant de s'éloigner sans ajouter un mot.

Tristan tapa dans la main de Max, fier d'avoir remis cette mégère à sa place, avant de se tourner vers Zoé.

— J'espère que tu ne m'en veux pas d'être intervenu. J'ai eu peur que tu…

La jeune femme le tira par le col et plaqua sa bouche contre la sienne, l'empêchant ainsi de mener ses excuses à leur terme. Tristan oublia d'un coup ce qu'il allait dire et referma son étreinte autour de son corps menu. Ce baiser se révélait aussi agréable qu'inattendu. Ils restèrent un moment collés l'un à l'autre, avant de reculer, intimidés par ce rapprochement impromptu.

Tristan se rappela soudain la présence de Max. Il lui jeta un coup d'œil embarrassé ; après un instant d'hébétude, le gamin lui adressa un large sourire. Il n'avait pas l'air traumatisé par ce qu'il venait de voir. Il s'éloigna pour rejoindre ses coéquipiers au goûter d'après-match. Tristan et Zoé se retrouvèrent seuls.

— Normalement, je ne suis pas très sensible aux actes de bravoure des princes charmants. Et je n'ai pas grand-chose d'une demoiselle en détresse incapable de se défendre. Mais je dois dire que tu m'as bluffée sur ce coup-là, déclara Zoé, avant d'ajouter, taquine : est-ce que je dois m'attendre à des représailles, comme la dernière fois que j'ai osé

m’approcher de toi ?

Tristan lui adressa un sourire charmeur.

— La seule chose que tu risques, c’est que je prenne ta défense à tout bout de champ, même si tu n’en as pas besoin, juste pour avoir droit à un autre baiser.

Zoé se blottit dans ses bras.

— Voilà un petit jeu qui devrait bien me plaire.

Quelques mots pour finir

Pourquoi ce livre ? Parce que je me suis rendu compte que mes romans s'appuyaient trop souvent sur le schéma de la demoiselle en détresse sauvée par le prince charmant. Et si, pour une fois, c'était la guerrière qui secourait l'homme perdu ?

J'espère que vous avez passé un bon moment aux côtés de Tristan, Zoé et Max. Ils m'ont accompagnée pendant de nombreuses années avant que je me décide enfin à coucher leur histoire sur le papier. Je vous les confie, prenez soin d'eux !

Parce qu'on ne change pas une équipe qui gagne, merci à Georgina Tuna Sorin et Linda Da Silva pour leur aide précieuse. Elles ont le bon goût de faire des remarques qui convergent, merci les filles de me simplifier la vie pour la phase de réécriture ! Brendas for ever !

Merci à vous qui me suivez dans cette belle aventure. Chères lectrices, chers lecteurs, j'aime toujours autant échanger avec vous. N'hésitez pas à venir me voir lors d'une séance de dédicaces, ou à m'envoyer des messages !

Vous pouvez me retrouver sur Facebook :

https://www.facebook.com/AlexKinAuteur/

Et sur Instagram :

@alexkinauteur

À très bientôt pour de nouvelles histoires !

Mon prince ne viendra pas
(Tant pis, je ferai sans !)

Découvrez une comédie romantique pour celles qui ne croient plus au prince charmant… et pour les autres !

Clothilde en est persuadée : elle est victime d'une terrible malédiction. Sinon, comment expliquer pourquoi le destin ne met sur sa route que des tocards ? Mais désormais, c'est terminé. Elle ne permettra plus à aucun homme de s'approcher pour ensuite lui briser le cœur. Après tout, quand on abandonne ses illusions, on ne peut plus être déçu. Et puis, de toute manière, elle a bien assez à faire avec ses amies, l'organisation d'un mariage, ses voisins et une révolution des croissants. Ajouter à cela son nouveau travail, elle n'a pas le temps de s'ennuyer. Il faut dire que la vie de bureau n'est pas toujours de tout repos. Alors ce n'est pas cet homme mystérieux qui va la faire changer d'avis. Sûrement pas.

Notre échappée belle

Comment réagir lorsqu'on rencontre la bonne personne au mauvais moment ?

Les routes de Lila et Noé se croisent par hasard, et dès le début, c'est une évidence, une attirance immédiate et intense. Cependant, le destin s'est moqué d'eux en leur accordant à peine le loisir de se découvrir. Peu importe pour les jeunes gens. Portés par le même credo de vivre sans regret, ils choisissent de saisir cette opportunité et de la savourer pleinement.

Leur plan est simple, limpide : profiter du peu de temps à leur disposition, sans se poser de questions ni se faire de promesses. Mais c'était ne pas tenir compte de leur entourage, qui ne voit pas leur aventure d'un bon œil. Leurs proches vont tout essayer pour les ramener dans le droit chemin.

Mais Lila et Noé n'entendent pas se laisser dicter leur conduite. Avec humour, tendresse et légèreté, ils vont goûter chaque moment précieux passé ensemble. Ils devraient pourtant se méfier, car cette échappée belle pourrait les mener plus loin qu'ils ne l'ont imaginé.

Un vent de folie et d'amour

Une parenthèse pour se (re)trouver

Une île paradisiaque en Grèce, une eau turquoise et du sable fin à perte de vue… Le décor semble parfait pour des vacances idylliques.

À un détail près : Marion s'envole avec sa mère et ses sœurs, incapables de passer une journée sans se crêper le chignon. Pas sûr que tout le monde rentre indemne de ce voyage !

Entre rires, révélations et règlements de comptes, le séjour s'annonce haut en couleur. Surtout, il réserve à Marion la plus belle des rencontres. Un vent de folie et d'amour va souffler sur sa vie, et tout bouleverser sur son passage…

« La plume pétillante d'Alex Kin nous transporte à nouveau dans une romance où le caractère affirmé des personnages ne vous laissera pas indifférent. Un voyage intergénérationnel qui réserve bien des surprises. »

Mathilde @mathilde_morduedelecture

« Un livre qui donne le sourire, nous insuffle du bonheur et nous fait dire que tout est possible ! »

Cassandra @les_livres_de_cass

« Il n'est jamais trop tard pour devenir la personne que l'on souhaite et ce roman nous le démontre merveilleusement bien. »

Lou @loudesboisbooks – fondatrice de la Librairie Jeunes Pousses

Table des matières

1.
2.
3.
4.
5.
6.
7.
8.
9.
10.
11.
12.
13.
14.
15.
16.
17.
18.
19.
20.
21.
22.
23.
24.
25.
26.
27.
28.
29.
30.
31.
32.
33.
34.
35.
36.
37.
38.
39.
40.

41.
42.
43.
44.
45.
46.
Épilogue
Quelques mots pour finir